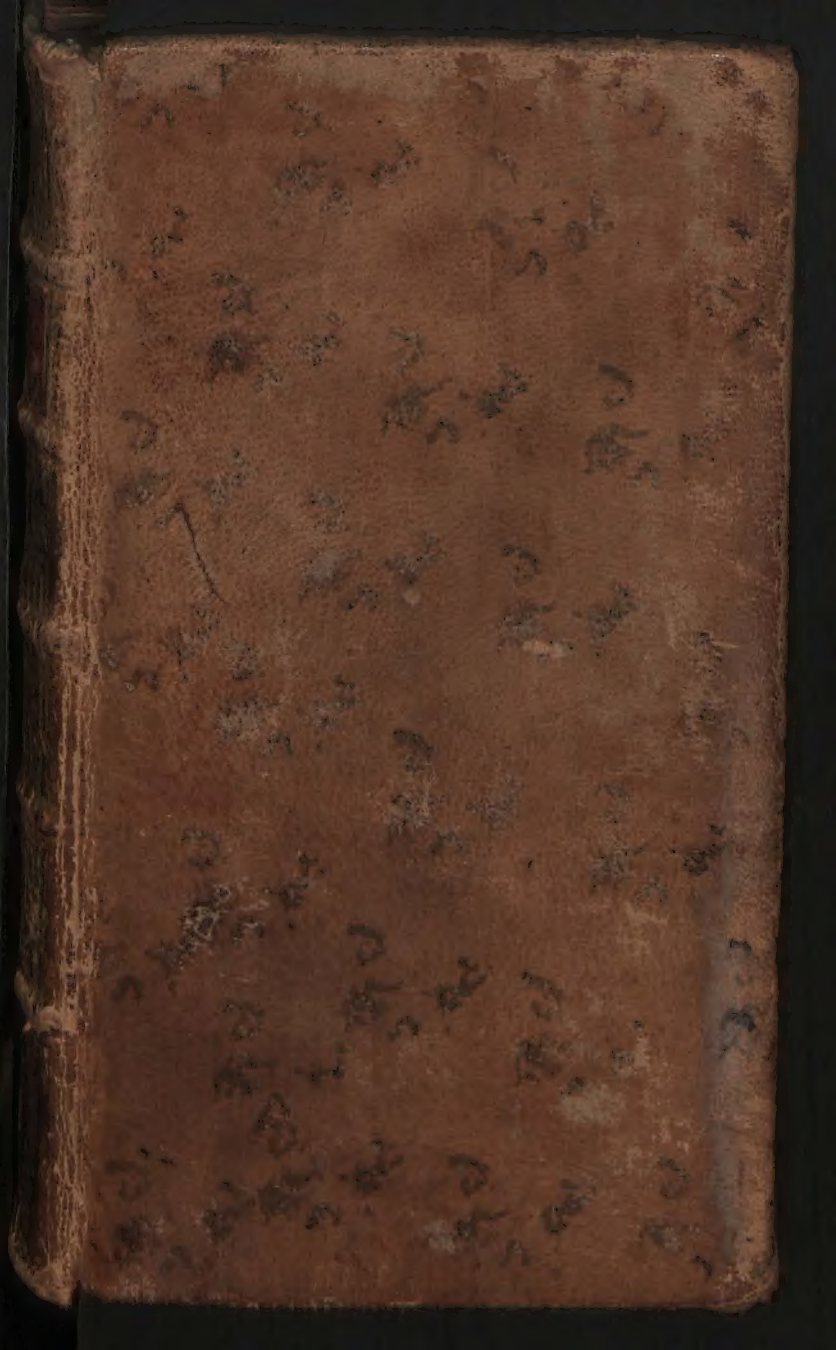
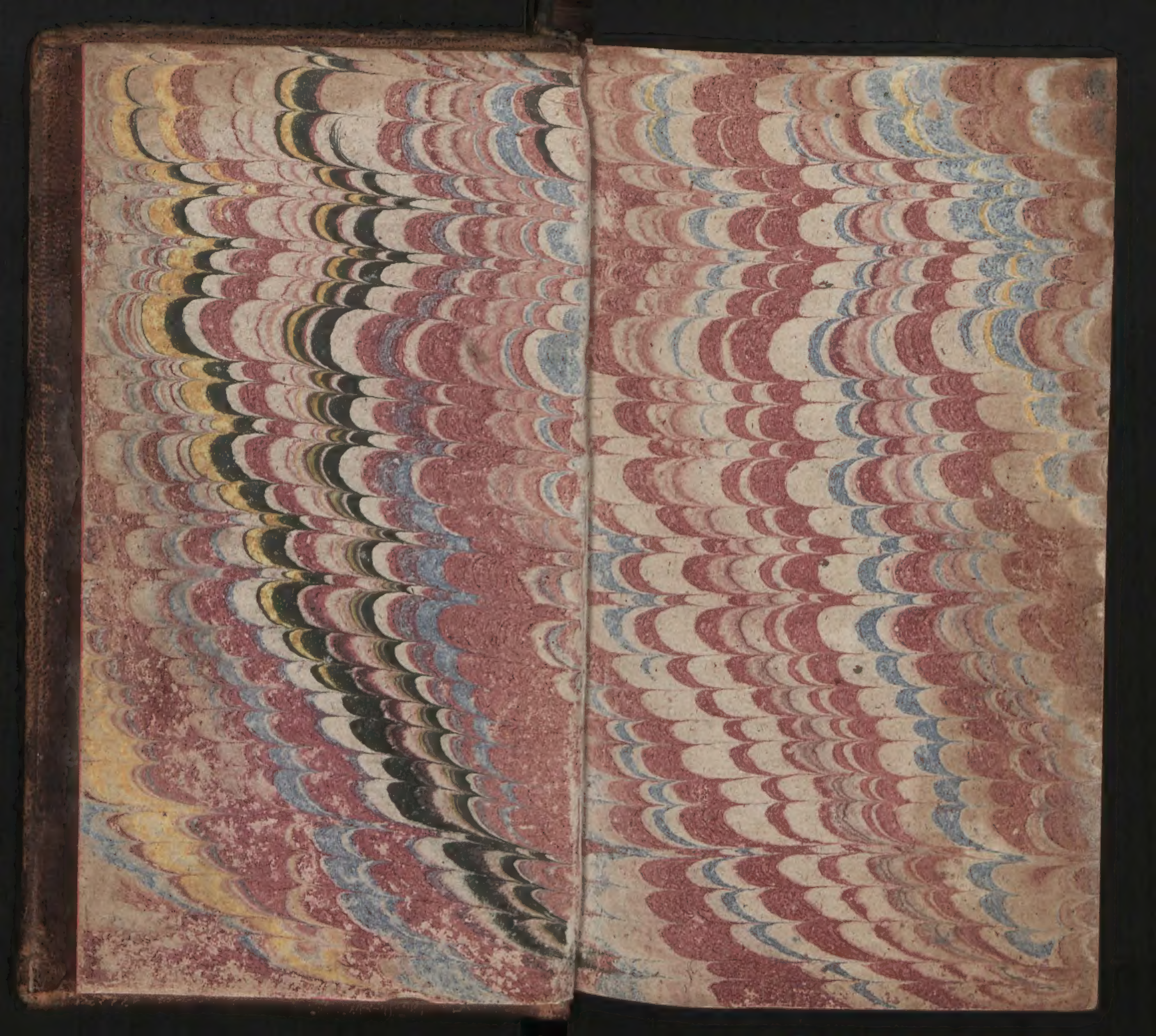





Biblioteka Jagiellońska
stdr0014840

HISTOIRE
DE
JEAN SOBIESKI,
ROI DE POLOGNE.

Par M. l'Abbé Coyer.

TOME PREMIER.



A VARSOVIE,

Et se trouve à PARIS,

Chez Duchesne, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXI.





A

SON ALTESSE
MONSEIGNEUR LE PRINCE
DE BOUILLON.



Etit-Fils d'un grand Roi, vous trouverez dans son Histoire le modele des vertus que vous cherchez, & qu'à votre âge il suffit peut-être d'entrevoir. SOBIESKI, *avant que d'être Roi, fut Héros. L'héroïsme qui l'éleva, doit animer tous ceux qui veulent faire de grandes choses.*

Je n'ignore pas, Monseigneur, *que votre propre Maison vous offre des modeles en tout genre ; & le*

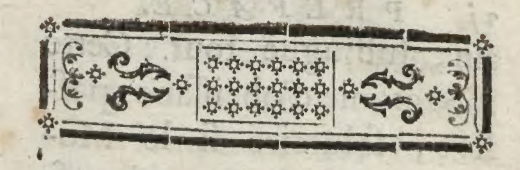
sang de Lorraine, qui coule aussi dans vos veines, fut toujours fécond en Héros. Je nommerois les Lorrains & les Bouillons que l'Europe admira, si les histoires, si les monumens ne parloient pas. Sans oublier leur gloire, fixez vos regards sur celle de SOBIESKI, *& vous apprendrez par quelles actions on arrive à l'immortalité chez tous les Peuples. Vous y arriverez en cultivant les qualités que la nature a placées dans votre ame. Admirer les grands hommes & les étudier, comme vous le faites, c'est commencer à les imiter.*

Je suis, avec un respectueux attachement,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble, & le très-obéissant Serviteur,
COYER.



PRÉFACE.

L'HISTOIRE d'un Roi héréditaire & absolu, ne produit pas ordinairement ce grand intérêt que nous cherchons dans les Chefs des Peuples. Ce Roi, quel qu'il soit, les Peuples le reçoivent du droit du Sang, & il ne leur est pas permis de discerner le bon gouvernement du mauvais. S'il arrive quelques secousses, elles sont légeres, & l'autoriré, à la

fin, ſubjugue tout. Cette monotonie d'obéiſſance paſſive, ſalutaire ſi le Monarque eſt bon, ruineuſe s'il eſt méchant, ne met ſur le théâtre de l'Hiſtoire que des Acteurs froids, inanimés, qui ne ſe meuvent, n'agiſſent qu'au gré d'un premier Acteur ; & ce premier Acteur ſans chaleur, comme ſans crainte, n'a pas le pouvoir lui-même de nous intéreſſer vivement.

Il n'en eſt pas ainſi d'un Roi Electif. Ou ſes vertus le portent ſur le Trône, ou la force. S'il s'éleve par ſes vertus, le ſpectacle eſt tou-

chant ; ſi c'eſt par la force, il attire encore les regards en triomphant des obſtacles ; & lorſqu'il eſt au faîte de la puiſſance, il a un beſoin continuel de conſeil & d'action pour s'y maintenir. *Le Roi, la Loi & la Nation*, trois forces qui peſent ſans ceſſe l'une ſur l'autre, équilibre difficile. La Nation, ſous le bouclier de la Loi, penſe, parle, agit avec cette liberté qui convient à des hommes. Le Roi, en ſuivant ou en violant la Loi, eſt approuvé ou contredit, obéi ou déſobéi, paiſible ou agité.

Telle eſt l'Hiſtoire que j'écris. On verra un Noble Polonois, le célébre *Sobieski*, monter à l'Autorité ſuprême, & s'y ſoutenir au milieu des orages. On le verra dans les Armées, dans le Sénat, dans les Diètes; & je le montrerai avec cette vérité qu'on chercheroit envain dans l'hiſtoire d'un Monarque abſolu. Celui-ci gouverne dans les ténebres. Le Chef de la République Polonoiſe eſt tout à découvert. Ainſi l'Hiſtorien, ſans être obligé de deviner en trompant la poſtérité, après s'être trompé

lui-même, n'a qu'un ſoin, celui de choiſir de bons Mémoires. Les deux qui m'ont guidé principalement, m'ont paru tels.

C'eſt, pour la partie Militaire, un manuſcrit d'un Officier François au ſervice de Pologne. Cet Officier nommé *Dupont*, Ingénieur en chef de l'Artillerie, & Capitaine d'une Compagnie - Franche de deux cens Dragons, a ſuivi ſon Héros dans ſes campagnes Il raconte ce qu'il a vu; & comme il n'étoit né ni Polonois, ni Sujet du Prince dont il écrit, il n'a

dû se livrer ni à la partialité nationale, ni à l'aveugle adoration d'un Maître que la naissance a fait.

Quant à la partie Politique, je l'ai trouvée dans les lettres familieres d'*André-Chrysostome Zaluski*, Evêque, Sénateur & Chancelier de Pologne : trois qualités qui le plaçoient au centre des affaires. Les lettres qu'il écrivoit à mesure que les événemens se montroient, n'étoient faites ni pour le Public, ni pour le Prince. Elles étoient adressées à des amis. L'amitié ne connoît que le langage de la

franchise. L'impression ne les a publiées que longtems après leur existence. *Sobieski* n'étoit plus, & sa Maison ne regnoit pas. Je n'ai trouvé, dans ces lettres, ni beauté, ni style, ni précision, je n'y cherchois que la vérité ; & si avec cette volonté ferme & de tels guides je me suis égaré, déchirons les Histoires.

Au reste, avant que de montrer *Sobieski* en Pologne, j'ai crayonné la Pologne elle-même. Ce seroit une superfluité à me reprocher si ce Royaume

nous étoit aussi connu que l'Allemagne ou les Pays-Bas. Sans ce tableau racourci, la plûpart des Lecteurs auroient mal vu, dans l'Histoire de *Sobieski*, bien des faits relatifs au sol, aux mœurs & au gouvernement de ce pays.





HISTOIRE DE JEAN SOBIESKI, *ROI DE POLOGNE.*

LIVRE I.

Tableau général de la Pologne.

LES POLONOIS, avant le sixiéme siécle, lorsqu'ils étoient encore Sarmates, n'avoient point de Rois. Ils vivoient libres dans les montagnes & les forêts, sans autres maisons que des chariots, toujours méditant quelque nouvelle invasion;

mauvaises troupes pour se battre à pied, excellentes à cheval (*a*). Il est assez étonnant qu'un peuple barbare, sans chef & sans loix, aït étendu son empire depuis le Tanaïs jusqu'à la Vistule, & du Pont-Euxin à la Mer Baltique (*b*), limites prodigieusement distantes qu'ils reculerent encore en occupant la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Lusace, la Misnie, le Mecklenbourg, la Poméranie & les Marches Brandebourgeoises. Les Romains qui soumettoient tout, n'allerent point affronter les Sarmates.

Ce paradoxe historique montre ce que peuvent la force du corps, une vie dure, l'amour naturel de la liberté & un instinct sauvage qui sert de Loix & de Rois. Les Nations policées appelloient les Sarmates des brigands, sans faire attention qu'elles avoient commencé elles-mêmes par le brigandage.

Il s'en faut beaucoup que les Polonois, qui prirent ce nom au milieu

(*a*) Tacit. hist. lib 1. c 79.
(*b*) Pompon Mela, de situ orbis. lib. 1.

du sixiéme siécle, ayent conservé tout l'héritage de leurs peres. Il y a long-temps qu'ils ont perdu la Silésie, la Lusace, une grande partie de la Poméranie, la Bohême & tout ce qu'ils possédoient dans la Germanie. D'autres siécles ont encore amené de nouvelles pertes. La Livonie & les vastes campagnes de l'Ukraine ont passé à d'autres puissances. C'est ainsi que tant de grands Empires se sont brisés sous leur propre poids.

Vers l'an 550. *Leck* s'avisa de civiliser les Sarmates, Sarmate lui-même, il coupa des arbres & s'en fit une maison. D'autres cabanes s'éleverent autour du modéle. La Nation, jusqu'alors errante, se fixa; & *Gnesne*, la premiere ville de Pologne, prit la place d'une forêt (*a*). Les Sarmates apparemment connoissoient mal les Aigles. Ils en trouverent, dit-on, plusieurs nids en abbattant des arbres. C'est de-là que l'Aigle a passé dans les Enseignes Polonoises. Ces fiers oiseaux font leurs aires sur les plus

(*a*) Martin. Cromer. de orig. Pol. lib. 1. cap. 14.

hauts rochers ; & Gnesne est dans une plaine. *Leck* attira les regards de ses égaux sur lui, & déployant des talens pour commander autant que pour agir, il devint leur Maître, sous le nom de *Duc*, pouvant prendre également celui de *Roi*.

Depuis ce Chef de la Nation jusqu'à nos jours, la Pologne a eu d'autres Ducs, des Vaivodes, aujourd'hui Palatins, des Rois, des Reines, des Régentes & des Interregnes. Les Interregnes ont été presqu'autant d'Anarchies. Les Régentes se sont fait haïr. Les Reines en petit nombre n'ont pas eu le temps de se montrer. Les Vaivodes ne furent que des oppresseurs. Parmi les Ducs & les Rois, quelques-uns ont été de grands Princes ; les autres ne furent que guerriers ou tyrans. Tel sera toujours à peu près le sort de tous les peuples du monde ; parce que ce sont les hommes, & non les Loix qui gouvernent.

Dans cette longue suite de siécles, la Pologne compte quatre classes de Souverains. *Leck*, *Piast*, *Jagellon* : voilà les Chefs des trois premieres

Races. La quatriéme, qui commence à *Henri de Valois*, forme une classe à part ; parce que la Couronne y a passé d'une maison à une autre, sans se fixer dans aucune.

La succession dans les quatre classes, montrent des singularités qui méritent d'être connues.

L'an 750 les Polonois n'avoient pas encore examiné si une femme pouvoit commander à des hommes. Il y avoit long-temps que l'Orient avoit décidé que la femme est née pour obéir. *Venda* régna pourtant, & glorieusement. Faut-il croire, avec les Historiens Polonois (*a*), qu'un Prince Allemand, nommé *Ritiger*, touché des charmes de la Belle insensible, la demanda en mariage à la tête d'une armée ; qu'elle se présenta au combat ; que les troupes Allemandes refuserent de se battre pour un intérêt d'amour ; que Ritiger se tua ; & que Venda se précipita dans la Vistule pour ne plus troubler le repos de ses peuples ? Il est encore plus vrai qu'elle les auroit

(*a*) Cromer. Dugloff. hist. Pol. lib. 1.

mieux servis en continuant à les bien gouverner.

Dès-lors la Loi, ou l'usage Salique de la France, fut adopté par la Pologne; car les deux Reines qu'on y a vues depuis, *Hedwige* en 1382, & *Anne Jagellon* en 1575, ne monterent sur le Trône qu'en acceptant les époux qu'on leur désigna pour les soutenir dans un poste si élevé. Anne Jagellon avoit soixante ans, lorsqu'elle fut élue. *Etienne Battori*, qui l'épousa pour régner, pensa qu'une Reine étoit toujours jeune.

Des siécles antérieurs avoient ouvert d'autres chemins à la Souveraineté. En 804 les Polonois furent embarrassés pour le choix d'un Maître; ils proposerent leur Couronne à la course : pratique autrefois connue dans la Grece, & qui ne leur parut pas plus singuliere, que de la donner à la naissance. Un jeune homme nourri dans l'obscurité la gagna, & il prit le nom de *Lesko II.* Les chroniques du temps nous apprennent qu'il conserva sous la pourpre la modestie & la douceur de sa premiere fortune; fier seulement & plein

d'audace, lorsqu'il avoit les armes à la main (*a*).

Presque tous les Polonois soutiennent que leur Royaume fut toujours électif. Cette question les intéresse peu, puisqu'ils jouissent. Si on vouloit la décider par une suite de faits pendant six ou sept siécles, on la décideroit contr'eux, en montrant que la Couronne dans les deux premieres classes a passé constamment des peres aux enfans, excepté dans les cas d'une entiere extinction de la Maison régnante. Si les Polonois alors avoient pu choisir leurs Princes, se seroient-ils donné pour Maîtres des enfans qui pouvoient croître pour le malheur comme pour le bonheur public? Il étoit plus naturel de choisir parmi leurs Palatins des sages tout décidés. Les eût-on vu aller prendre un Moine dans le fond d'un Cloître pour le porter sur le Trône, uniquement parce qu'il étoit du Sang de *Piast?* Ce fut *Casimir I.* fils d'un pere détesté *Mieci∫law II.* & d'une mere encore plus exécrable. Veuve

(*a*) Kadlubek. hist. Pol. lib. 1. epist. 4.

& Régente, elle avoit fui avec son Fils. On le chercha cinq ans après pour le couronner : la France l'avoit reçu. Les Ambassadeurs Polonois le trouverent sous le Froc dans l'Abbaye de Clugny, où il étoit Profès & Diacre (*a*). Cette vue les tint d'abord en suspens. Ils craignirent que son ame ne se fût flétrie sous la cendre & le cilice : mais faisant réfléxion qu'il étoit du Sang Royal, & qu'un Roi quelconque étoit préférable à l'Interregne qui les désoloit, ils remplirent leur Ambassade. Un obstacle arrêtoit. Casimir étoit lié par des Vœux & par les Ordres Sacrés. Le Pape Clément II trancha le nœud; & le Cénobite fut Roi.

Ce n'est qu'à la fin de la seconde classe que le *Droit héréditaire* périt pour faire place à l'*Election*. Nous en marquerons l'époque.

Le Gouvernement a eu aussi ses révolutions. Il fut d'abord absolu entre les mains de *Leck*, peut-être trop. La Nation sentit ses forces, & secoua le joug d'un seul. Elle partagea

(*a*) Dugloss. pag. 208.

l'autorité entre douze *Vaivodes* ou Généraux d'Armée, dans le dessein de l'affoiblir. Ces Vaivodes, assis sur les débris du Trône, les rassemblerent pour en former douze, qui venant à se heurter les uns les autres, ébranlerent l'Etat jusques dans ses fondemens. Ce ne fut plus que révoltes, factions, oppression, violence. L'Etat, dans ces terribles secousses, regretta le gouvernement d'un seul, sans trop penser à ce qu'il en avoit souffert : mais les plus sensés chercherent un homme qui sçût régner sur un Peuple libre, en écartant la licence. Cet homme se trouva dans la personne de *Cracus*, qui donna son nom à la ville de Cracovie, en la fondant au commencement du septiéme siécle (*a*).

L'extinction de sa postérité dès la premiere génération, remit le sceptre entre les mains de la Nation, qui ne sachant à qui le confier, recourut aux Vaivodes qu'elle avoit proscrits. Ceux-ci comblerent les désordres des premiers; & cette Aristocratie mal

(*a*) Dugloss. hist. Pol. lib. 1. pag. 50.

constituée, ne montra que du trouble & de la foiblesse. Les Hongrois, qui se croyoient menacés depuis long-temps par la Pologne, en jurerent la perte. Une irruption subite sema la crainte de tout côté. On s'assembloit, on ne résolvoit rien. Les chefs étoient haïs & méprisés, les soldats sans confiance, le peuple dans le plus grand désespoir. Au milieu de cette confusion, un homme sans nom & sans crédit pensoit à sauver sa patrie. Il attira les Hongrois dans un défilé où ils périrent presque tous. *Przémislas* (c'est ainsi qu'on le nommoit) devint en un jour l'idole du peuple; & ce peuple sauvage qui ne connoissoit encore d'autres titres à la Couronne que les vertus, la plaça sur la tête de son Libérateur, qui la soutint avec autant de bonheur que de gloire, sous le nom de *Lesko I* (*a*).

VIII Siécle. Ce rétablissement du pouvoir absolu ne dura pas long-temps sans éprouver une nouvelle secousse. *Popiel II* le quatriéme Duc depuis Przé-

(*a*) Id. ibid. pag. 61.

mislas, mérita par ses crimes d'être le dernier de sa race. La paresse, la débauche la plus brutale, la trahison, la dureté, le poison, tout cela ne lui coûtoit pas un remords, non plus qu'à sa femme encore plus méchante que lui (*a*). Il ne laissa point d'enfans.

Ce fut ici un Interregne ou plutôt l'Anarchie la plus désolante. Des Bâtards de la Maison Ducale, & les Douze Palatins s'arrachoient mutuellement les rênes de l'Etat (*b*). Ces deux factions en engendrerent cent autres. Chacun courut aux armes, & l'on ne connut plus de droit que la force, plus de courage que la fureur, plus de salut que dans le meurtre; jusqu'à ce qu'enfin la Nation, lasse de se déchirer elle-même, ce qu'elle n'avoit pas fait dans un état plus sauvage, convînt qu'il falloit se presser de se remettre sous le gouvernement d'un seul : les concurrens s'assemblerent à Kruswic, bourgade dans la Cujavie. Un habitant de cette

(*a*) Cromer. pag. 38.
(*b*) Id. lib. 2. pag. 39.

campagne les reçut dans une maiſon ruſtique, leur ſervit un repas frugal, leur montra un jugement ſain, un cœur droit & compatiſſant, des lumieres au-deſſus de ſa condition, une ame ferme, un amour de la patrie, que ces furieux ne connoiſſoient pas. Des ambitieux qui déſeſpérent de commander, aiment mieux ſe ſoumettre à un tiers qui n'a rien diſputé, que d'obéir à un Rival. Ils ſe déterminerent pour la vertu; & par-là ils répareerent en quelque ſorte tous les maux qu'ils avoient faits pour parvenir au Trône. Piaſt régna donc. Les Hiſtoriens Polonois mêlent deux Anges dans cette avanture, avant même que la Pologne fût Chrétienne. Ce qu'ils diſent du bon gouvernement de Piaſt, eſt mieux prouvé.

IX Siécle.

Les Princes de ſa Maiſon, en ſe ſuccédant les uns aux autres, affermiſſoient leur autorité. Elle parut même devenir plus abſolue entre les mains de Boleſlas I. Juſqu'à lui les Souverains de Pologne n'avoient eu que le titre de *Duc*. Deux Puiſſances ſe diſputoient alors le pouvoir

X Siécle.

de faire des *Rois*, l'Empereur & le Pape. Si l'un des deux avoit ce droit, ce ſeroit vraiſemblablement l'Empereur. On achetoit de lui le Diplôme de la Royauté; & cet uſage a ſubſiſté long-temps, comme un hommage que l'on rendoit à l'ancienne grandeur de l'Empire Romain. Mais à examiner l'indépendance des Nations, les unes des autres, ce n'eſt qu'à elles-mêmes à titrer leurs Chefs. Le Pape échoua dans ſa prétention. Ce fut l'Empereur Othon III. qui, touché des vertus de Boleſlas, le revêtit de la Royauté en traverſant la Pologne (*a*).

On n'auroit jamais cru qu'avec cet inſtrument du pouvoir arbitraire, le premier Roi de Pologne eût jetté les premieres ſemences du Gouvernement Républicain. Ce Héros, après avoir pénétré dans le ſein de l'Empire, pouſſé ſes conquêtes juſqu'au confluent de l'Elbe & de la Sala, où il fit élever trois colonnes pour monumens de ſa gloire, après

(*a*) Cromer. pag. 53.

avoir soumis deux fois la Russie, rendu enfin à lui-même, & examinant d'un côté ses ennemis terrassés, & de l'autre ses peuples épuisés, encore tout sanglans, pleura ses victoires. Jusques-là il avoit régné sans Conseil. Il en créa un de douze personnages d'un mérite éminent (*a*).

La Nation qui avoit toujours obéi, en regardant du côté de la liberté, en apperçut avec plaisir la premiere image. Ce Conseil pouvoit devenir un Sénat. Nous avons vu que dès les commencemens elle avoit quitté le gouvernement d'un seul pour se confier à douze Vaivodes. Cette idée passagere de République ne l'avoit jamais abandonnée; & quoique ses Princes, après son retour à la premiere constitution, se succédassent les uns aux autres par le droit du sang, elle restoit toujours persuadée qu'il étoit des cas où elle pouvoit reprendre sa Couronne. Elle essaya son pouvoir sur Mieciſlaw III. Prince cruel, fourbe, avare, inventeur de nouveaux impôts. Elle le déposa. Ces

XII Siécle.

(*a*) Id. pag. 64.

dépositions se renouvellerent plus d'une fois. Uladislas Laskonogi, Uladislas Loketek, se virent forcés à descendre du Trône; & Casimir IV. auroit eu le même sort, s'il n'eût flêchi sous les remontrances de ses sujets.

XIII Siécle.

Il faut pourtant avouer, à la gloire de la Pologne, qu'elle n'a presque jamais pensé à ôter la Couronne qu'aux Rois qui ne pouvoient pas la porter, ou qui la portoient pour opprimer; & jamais elle ne fit couler leur sang pour se délivrer, pas même celui de Boleslas II. Ce tyran, après la prise de Kiovie (*a*) sur le bord occidental du Borysthêne, oublia ses travaux & sa gloire dans les caresses des femmes Russes. L'armée suivit l'exemple du Chef. Le bruit en retentit jusqu'en Pologne. Les femmes Polonoises qui n'avoient pas vu

(*a*) Cette ville qui est rentrée sous la domination Moscovite, étoit alors très-peuplée & très-florissante: pauvre aujourd'hui, elle compte à peine cinq à six mille habitans. Toutes les fois qu'un Souverain apperçoit dans ses Etats ces tristes différences, il devroit en rechercher la cause, & prévenir les mêmes ruines qui peuvent se renouveller dans d'autres villes.

leurs maris depuis huit ans de guerre, épouserent leurs esclaves. A cette nouvelle, les maris, sans demander un congé qu'ils n'espéroient pas pour le moment, retournerent à leurs foyers. Les esclaves prirent la fuite. Les femmes recoururent aux larmes. Les maris pardonnerent, parce qu'il falloit ou les punir toutes, ou pardonner à toutes. Le Roi n'eut pas la même indulgence. Irrité par la désertion, & forcé de retourner dans ses Etats plutôt qu'il ne l'avoit projetté, il rentra avec le sceptre de fer. Il arracha aux femmes les malheureux fruits de leurs prostitutions, pour être exposés dans les champs, & par un abus ridicule du pouvoir souverain, il leur défendit de paroitre nulle part sans avoir un chien pendu à leurs mammelles (*a*). Après quoi tournant sa vengeance sur les maris qui avoient quitté ses drapeaux, il confisqua les biens des plus riches, il fit périr les autres dans d'affreux cachots, ou dans l'infamie des supplices : il se livra même à la

(*a*) Pastor ab Hirtemberg, pag. 43.

débauche la plus insolente, sans se souvenir qu'il la punissoit ; & il combla tous ses crimes en assassinant de sa propre main l'Evêque Stanislas à l'Autel. Les sujets, poussés à bout, se contenterent de chasser le Maitre.

Une Nation qui est parvenue à déposer ses Rois, n'a plus qu'à choisir les pierres pour élever l'édifice de sa liberté ; & le temps amene tout. Celui dont je parle étoit même assez favorable à une pareille entreprise. Il n'y avoit presque point de Souverains absolus en Europe. Les Seigneurs, en France, en Angleterre, en Suede, en Dannemarck, en Italie, en Sicile, resserroient l'autorité du Maitre dans des limites étroites. Les Espagnols n'ont pas oublié l'ancienne formule de l'inauguration de leurs Rois. » Nous qui sommes autant que vous, nous vous faisons » notre Roi, à condition que vous » garderez nos Loix ; sinon, non «. La Pologne bornoit aussi le pouvoir souverain ; mais ce pouvoir toujours prêt à s'élancer au-delà des barrieres, elle le trouvoit encore trop étendu. Ses Rois prenoient ou quittoient les armes à leur gré.

Casimir le Grand au quatorziéme siécle, pressé de finir une longue guerre, fit un traité de paix dont ses ennemis exigerent la ratification par tous les Ordres du Royaume. Les Ordres convoqués refuserent de ratifier; & ils sentirent dès ce moment qu'il n'étoit pas impossible d'établir une République en conservant un Roi (*a*).

Les fondemens en furent jettés avant la mort même de Casimir; il n'avoit point de fils pour lui succéder. Il proposa son neveu *Louis*, Roi de Hongrie. Les Polonois y consentirent; mais à des conditions qui mettoient des entraves au pouvoir absolu. Ils avoient tenté plus d'une fois de le diminuer par des révoltes: ici c'est avec des Traités. Le nouveau Maitre les déchargeoit presque de toute contribution. Il y avoit un usage établi, de défrayer la Cour dans ses voyages; il y renonçoit. Il s'engageoit pareillement à rembourser à ses sujets les dépenses qu'il seroit contraint de faire, & les dom-

(*a*) Dugloss. pag. 1038.

mages même qu'ils auroient à souffrir dans les guerres qu'il entreprendroit contre les Puissances voisines (*a*); rien ne coûte pour arriver au Trône.

Louis y parvint, & les sujets obtinrent encore que les charges & les emplois publics seroient désormais donnés à vie, à l'exclusion de tout étranger, & qu'enfin la garde des forts & des châteaux ne seroit plus confiée à des Seigneurs supérieurs au reste de la Noblesse, par une naissance qui leur donnoit trop de crédit (*b*). Louis possesseur de deux Royaumes, préféroit le séjour de la Hongrie, où il commandoit en Maitre, à celui de la Pologne, où l'on travailloit à faire des loix. Il envoya le Duc d'Oppelen pour y gouverner en son nom. La Nation cria qu'on l'avilissoit en lui donnant un étranger pour la conduire; comme si elle n'avoit pas dans son sein des hommes d'Etat. L'orage grossissoit d'un moment à l'autre. Le Roi, pour le dis-

XIV Siécle.

(*a*) Dugloss. pag. 1102.
(*b*) Sarnic. pag. 1149.

ſiper, rappella le Duc, & lui ſubſtitua trois Seigneurs Polonois, très-agréables au Peuple, avec un pouvoir fort étendu (*a*). Ces Régens flattoient la multitude par des manieres douces & inſinuantes, parloient de loix, de liberté, de contre-poids à la puiſſance ſouveraine. Louis mourut ſans être regretté, quoiqu'il méritât de l'être. Sa mort, qui fourniſſoit de nouveaux alimens à l'eſprit républicain, ne laiſſoit voir que ce qu'on pouvoit gagner. Sur la fin de ſes jours, déſeſpérant de donner un ſucceſſeur au Trône, il y avoit deſtiné Sigiſmond ſon gendre, avec l'approbation des Polonois, & en leur cédant encore de nouveaux droits (*b*).

Ce n'étoit pas aſſez pour eux d'avoir en quelque façon diſpoſé de la Couronne par le conſentement qu'on leur avoit demandé. Ils voulurent frapper un grand coup en aboliſſant la ſucceſſion. De deux filles que Louis avoit laiſſées, ſi l'une devoit régner, c'étoit aſſurément l'aînée,

(*a*) Dugloff. pag. 49.
(*b*) Orichov. Annal. pag. 6.

la Princeſſe *Marie*, femme de Sigiſmond : ils la rejetterent auſſi bien que ſon mari ; & déférerent la Couronne à ſa cadette *Hedwige*, à condition qu'elle n'accepteroit un époux que de leurs mains. Parmi les concurrens qui ſe préſenterent, *Jagellon* fit briller la Couronne de Lithuanie qu'il promit d'incorporer à celle de Pologne. C'étoit beaucoup ; mais ce n'étoit rien, s'il n'avoit ſouſcrit à la forme républicaine. C'eſt à ce prix qu'il épouſa Hedwige, & qu'il fut Roi.

Il y eut donc une République compoſée de trois Ordres : le Roi, le Sénat, l'Ordre Equeſtre. La Majeſté reſta au Roi. Le pouvoir paſſa au Sénat. La liberté fut le partage de l'Ordre Equeſtre, qui comprend tout le reſte de la Nobleſſe, & qui donna bientôt des Tribuns ſous la dénomination de *Nonces*. Ces Nonces repréſentent tout l'Ordre Equeſtre dans les Aſſemblées générales de la Nation, qu'on nomme *Diètes*, & dont ils arrêtent l'activité, quand ils veulent, par le droit de *Veto*. La République Romaine n'avoit point

de Roi : mais dans ses trois Ordres elle comptoit les *Plébéiens*, qui partageoient la souveraineté avec le Sénat & l'Ordre Equestre ; & jamais peuple ne fut ni plus vertueux, ni plus grand. C'étoit d'un ton d'assurance que les Consuls & les Ambassadeurs disoient à Rome & aux Nations : *La Majesté du Peuple Romain.* La Pologne, différente dans ses principes, n'a compté son peuple qu'avec le bétail de ses terres. Le Sénat, qui tient la balance entre le Roi & la liberté, voit sans émotion la servitude de cinq à six millions d'hommes, autrefois plus heureux lorsqu'ils étoient Sarmates

C'étoit dans ce même siécle que quatre Paysans, *Mélétald*, *Stauffacher*, *Waltherfurst* & *Guillaume Tell*, arrachoient leur Patrie au joug de la Maison d'Autriche : mais la liberté & la législation furent communes à tous les Suisses. La bonne politique consiste à enchaîner au bien commun tous les Ordres de l'Etat.

La république Polonoise étant encore dans son enfance, Jagellon parut oublier à quel prix il régnoit.

Un acte émané du Trône se trouva contraire à ce qu'il avoit juré. Les nouveaux Républicains, sous ses yeux même, mirent l'acte en piéces avec leurs sabres (*a*).

Les Rois, qui avant la Révolution décidoient de la guerre ou de la paix, faisoient les loix, changeoient les coutumes, abrogeoient les constitutions, établissoient des impôts, disposoient du trésor public, virent passer tous ces ressorts de puissance dans les mains de la Noblesse ; & ils s'accoutumerent à être contredits. Mais ce fut sous *Sigismond Auguste*, que la fierté Républicaine se monta sur le plus haut ton. XVI Siécle.

Ce Prince, consultant plus sa passion que les intérêts de la Pologne, avoit épousé, sans l'aveu du Sénat, une jeune Veuve, fille de George Radziwil, Castellan de Vilna. Les murmures éclaterent de toute part, & surtout dans la Diéte qui se tint à Pétrikow, en présence du Roi. L'Ordre Equestre,

(*a*) Okolski. tom. 1. pag. 349.

les Sénateurs, tous crioient, " Que „ le Roi étant l'Homme de la Na- „ tion, ne devoit se marier que „ pour elle. Où sont, ajoutoient- „ ils, les avantages que nous pou- „ vons nous promettre de cette „ union? Si nous la souffrons nous „ verrons peut-être des Rois, au „ gré d'une passion aveugle, s'allier „ à des Maisons indignes du Trô- „ ne, ou pernicieuses à notre bon- „ heur „ (*a*).

Toute la Diéte concluoit à ce que le Roi lui-même prêtât sa main pour rompre les nœuds qu'il avoit formés. Ce n'étoit ni son goût, ni son avis. Il harangua à son tour. Il y eut des répliques assez vives, que le Roi, outré de colere, interrompit brusquement en ordonnant la soumission & le silence. On se tut pour un moment, parce que le premier droit de la dignité Royale est d'imposer. Chacun se regardoit, lorsque le plus jeune des Sénateurs, *Raphael Lesczinski*, nom respectable pour la Pologne, pour la Lorraine

(*a*) Stanisl. Orichov. pag. 1486.

& pour la France, Maison qui a produit plus d'une ame forte, Lesczinski se leva, & s'adressant au Roi, lui demanda: " S'il „ avoit donc oublié à quels hom- „ mes il prétendoit commander: „ nous sommes Polonois, ajouta- „ t-il, & les Polonois, si vous ne „ les connoissez, se font autant de „ gloire d'abbaisser la hauteur des „ Rois qui méprisent les loix, que „ d'honorer ceux qui les respectent. „ Prenez garde qu'en trahissant vos „ sermens, vous ne nous rendiez „ les nôtres. Le Roi votre Pere „ écoutoit nos avis; & c'est à nous „ à faire en sorte que désormais vous „ vous prêtiez à ceux d'une Répu- „ blique dont vous paroissez igno- „ rer que vous n'êtes que le pre- „ mier Citoyen „ (*a*).

Ce discours, & tous ceux qui entrent dans la composition de cette Histoire, ne sont point des ornemens imaginés pour embellir la scéne. Un Ecrivain qui nous donne-

(*a*) Stanisl. Orichov. pag. 1492.

roit les avis des Ministres dans le Conseil impénétrable d'un Monarque absolu ; nous aurions droit de lui demander : d'où les tenez-vous ? Et plus il y auroit mis de cette éloquence nerveuse, qui ne peut être que la fille de la liberté, plus nous serions autorisés à le suspecter de fiction. Mais dans un Conseil Républicain, tout se dit en face de la Nation, sous le bouclier de la Nation même ; & l'on conserve les morceaux de force.

Année 1573. Sigismond Auguste étant mort sans enfans, on pensa encore à élever de nouveaux remparts à la liberté. On examina les loix anciennes. Les unes furent restraintes, les autres plus étendues, quelques-unes abolies ; & après bien des discussions, on fit un decret qui portoit que les Rois nommés par la Nation ne tenteroient aucune voie pour se donner un Successeur ; qu'ils ne s'aviseroient pas même de le proposer simplement à l'Etat, & que conséquemment ils ne prendroient jamais la qualité d'*Héritiers du Royaume* ; qu'il y auroit toujours auprès de

leur personne seize Sénateurs pour leur servir de Conseil, & que, sans leur aveu, ils ne pourroient ni recevoir des Ministres Etrangers, ni envoyer chez d'autres Princes ; qu'ils ne leveroient point de nouvelles troupes, & qu'ils n'ordonneroient point à la Noblesse de monter à cheval sans l'aveu de tous les Ordres de la République ; qu'ils n'admettroient aucun Etranger au Conseil de la Nation ; & qu'ils ne leur confereroient ni charges, ni dignités, ni starosties ; & qu'enfin ils ne pourroient point se marier, s'ils n'en avoient auparavant obtenu la permission du Sénat & de l'Ordre Equestre (*a*).

Tout l'Interregne se passa à se prémunir contre ce qu'on appelloit *les Attentats du Trône* : ce n'est plus un Maître qu'il nous faut, disoit-on, c'est un Chef. Toutes les expressions dont on se servoit auparavant pour désigner la Puissance Royale, *que la volonté du Roi fait*

(*a*) And. Max. Fredro. pag. 21.

la loi, qu'il faut obéïr au Roi comme à Dieu, sans examen Roi par la grace de Dieu, & d'autres semblables, furent bannies du langage public : quelques-uns alloient plus loin & prétendoient qu'un peuple libre n'a pas besoin de Roi.

Ce langage Républicain devint dans la suite le ton dominant dans toutes les Assemblées d'Etat. Henri de Valois en fut révolté à son arrivée en Pologne & à son couronnement. La Religion Protestante étoit entrée dans le Royaume sous Sigismond I, & ses progrès augmentoient à proportion des violences qu'on exerçoit contr'elle. Lorsque Henri arriva à Cracovie, on y sçavoit que Charles IX, son Frere, venoit d'assassiner une partie de ses Sujets pour convertir l'autre. On craignoit qu'un Prince élevé dans une Cour fanatique & violente, n'en apportât l'esprit. On voulut l'obliger à jurer une capitulation qu'il avoit déja jurée en France en présence des Ambassadeurs de la République ; & surtout l'article de la tolérance qu'il n'avoit juré que d'une

Année 1574.

façon vague & équivoque. Il y avoit deux partis, dont le plus nombreux regardoit comme superflu le second serment qu'on exigeoit. Tout étoit prêt pour le Couronnement. Le Primat alloit commencer la cérémonie, lorsque le Palatin de Cracovie suspendit tout par ce discours qu'il adressa à ceux de sa faction. " C'est
„ donc en vain, que vous & moi,
„ nous nous sommes flatés jusqu'à
„ ce jour d'être libres. On se joue
„ de nos priviléges ; & presque tous
„ nos Citoyens, par un silence infâme & perfide, se condamnent
„ eux-mêmes à un esclavage éternel.
„ Qu'ils plient à la bonne heure
„ sous le joug de la servitude, ces
„ hommes indignes de jouir de la
„ liberté. Mais nous, mes Freres,
„ qui avons tout à la fois nos loix
„ & notre Religion à soutenir, faisons voir par notre hardiesse,
„ ou par notre mort, comment on
„ s'oppose à la tyrannie. Vous vous
„ rappellez sans doute, continua-t-il, ces vœux unanimes de toute
„ la Nation ; ces demandes équitables qu'elle avoit faites. Pensez-

„ vous qu'il nous convienne de les „ oublier, parce que le Roi les mé„ connoit & les rejette? Quel avi„ lissement, quelle honte pour nous, „ si nous attendions plus long-tems „ à lui faire exécuter ses promesses! „ Pour moi, ajouta-t-il, je ne souf„ frirai point un plus long délai. Il „ faut qu'il accepte sur le champ, „ les conditions qu'il a accordées, „ & qu'il en jure de nouveau l'ob„ servation, ou dès ce même ins„ tant, je m'oppose à son Sacre (*a*). Sans l'éloquent Pibrac, on ne sçait s'il eût été couronné : il le fut sans renouveller le serment : mais quelques mois après, le Castellan de Sendomir, Ossolinski, fut chargé, lui sixiéme, de déclarer à Henri sa prochaine déposition, s'il ne remplissoit plus exactement les devoirs du Trône (*b*). Sa fuite précipitée termina les plaintes de la Nation & son regne.

C'est par tous ces coups de force,

(*a*) Hist. des Diétes de Pol. pag. 51.
(*b*) Reinh. Heidenst. pag. 67.

frappés en différens tems, que la Pologne, s'est conservée des Rois sans les craindre. Un Roi de Pologne à son Sacre même, & en jurant les *Pacta conventa*, dispense les Sujets du serment d'obéissance, en cas qu'il viole les loix de la République.

La Puissance législative réside essentiellement dans la Diéte, que le Roi doit convoquer tous les deux ans; & s'il y manquoit, la République a le pouvoir de s'assembler d'elle-même; sage disposition qui manque peut-être au gouvernement de la grande République Chrétienne. Les Diétines de chaque Palatinat précédent toujours la Diéte. On y prépare les matieres qui doivent se traiter dans l'Assemblée générale, & on y choisit les représentans de l'Ordre Equestre. C'est ce qui forme la chambre des Nonces. Ces Nonces ou ces Tribuns sont si sacrés, que sous le regne d'Auguste II, un Colonel Saxon en ayant blessé un légerement, pour venger une insulte qu'il en avoit reçue, fut condamné à mort & exécuté, mal-

gré toute la protection du Roi. On lui fit feulement grace du Boureau. Il paffa par les armes.

C'eft dans l'ancien Château de Warfovie où réfidoient autrefois les Rois de Pologne, qu'on affemble la Diéte. Pour connoître le Sénat qui en eft l'ame, il faut jetter les yeux fur les Evêques, les Palatins & les Caftella. Ces deux dernieres dignités ne font pas auffi connues que l'Epifcopat. Un *Palatin* eft le Chef de la Nobleffe dans fon Palatinat. Il préfide à fes Affemblées. Il la mene au Champ Electoral pour faire fes Rois; & à la guerre lorfqu'on affemble la *Pofpolite* ou l'Arriere-Ban. Il a auffi le droit de fixer le prix des denrées, & de regler les poids & les mefures. C'eft un Gouverneur de Province. Un *Caftellan* jouit des mêmes prérogatives dans fon diftrict qui fait toujours partie d'un Palatinat; & il repréfente le Palatin dans fon abfence. Les Caftellans autrefois étoient Gouverneurs des Châteaux forts & des Villes Royales. Ces Gouvernemens ont paffé aux *Staroftes* qui exercent auffi

la juftice par eux-mêmes, ou par ceux qu'ils commettent. Une bonne inftitution, c'eft un Regiftre dont ils font dépofitaires. Tous les biens du diftrict, libres ou engagés y font configнés. Quiconque veut acquérir, achette en toute fureté.

On ne voit qu'un Starofte dans le Sénat, celui de Samogitie; mais on y compte deux Archevêques, quinze Evêques, trente-trois Palatins & quatre-vingt-cinq Caftellans; en tout cent trente-fix Sénateurs.

Les Miniftres ont place au Sénat, fans être Sénateurs; ils font au nombre de dix en fe répétant dans l'union des deux Etats.

Le Grand-Maréchal de la Couronne.

Le Grand-Maréchal de Lithuanie.

Le Grand-Chancelier de la Couronne.

Le Grand-Chancelier de Lithuanie.

Le Vice-Chancelier de la Couronne.

Le Vice-Chancelier de Lithuanie.

Le Grand-Tréforier de la Couronne.

Le Grand-Tréforier de Lithuanie.

Le Maréchal de la Cour de Pologne.

Le Maréchal de la Cour de Lithuanie.

Le Grand-Maréchal eft le troifiéme perfonnage de la Pologne. Il ne voit que le Primat & le Roi audeffus de lui. Maître du Palais, c'eft de lui que les Ambaffadeurs prennent jour pour les Audiences. Son pouvoir eft prefque illimité à la Cour & à trois lieues de circonférence. Il y veille à la fureté du Roi & au maintien de l'ordre. Il y connoît de tous les crimes; & il juge fans appel. La Nation feule peut réformer fes jugemens. C'eft lui encore qui convoque le Sénat; & qui en impofe à ceux qui voudroient le troubler. Il a toujours des troupes à fes ordres.

Le Maréchal de la Cour n'a aucun exercice de jurifdiction que dans l'abfence du grand Maréchal.

Le Grand-Chancelier tient les grands Sceaux, le Vice-Chancelier les petits. L'un des deux eft Evêque,

pour connoître des affaires Ecléfiaftiques. L'un ou l'autre doit répondre au nom du Roi en Polonois ou en Latin, felon l'occafion. C'eft une chofe finguliere, que la langue des Romains, qui ne pénétrerent jamais en Pologne, fe parle aujourd'hui communément dans cet Etat. Tout y parle latin jufqu'aux Domeftiques.

Le Grand-Tréforier eft dépofitaire des Finances de la République. Cet Argent que les Romains appelloient le Tréfor du Peuple, *Ærarium Populi*, la Pologne fe garde bien de le laiffer à la difcrétion des Rois. C'eft la Nation affemblée, ou du moins un *Senatus-Confulte*, qui décide de l'emploi; & le Grand-Tréforier ne doit compte qu'à la Nation.

Tous ces Miniftres ne reffemblent point à ceux des autres Cours. Le Roi les crée; mais la République feule peut les détruire. Cependant, comme ils tiennent au Trône, la fource des graces, & qu'ils font hommes, la République n'a pas voulu leur donner voix délibérative dans le Sénat.

On donne aux Sénateurs le titre d'*Excellence*, & ils prétendent à celui de *Monſeigneur*, que les Valets, les Serfs & la pauvre Nobleſſe leur prodiguent.

Le Chef du Sénat, c'eſt l'Archevêque de Gneſne, qu'on nomme encore le Grand-Archevêque, & plus communément le Primat. Cette Dignité fut autrefois accompagnée du pouvoir & de ſes abus dans toute l'Europe. Ce fut un Primat de Suéde, l'Archevêque d'Upſal, qui fit maſſacrer dans un repas tout le Sénat de Stockolm, ſous prétexte qu'il étoit excommunié par le Pape; & la Suéde ne voulut plus ni de Primat ni de Pape. Ce fut un primat d'Angleterre, l'Archevêque *Cranmer*, qui en caſſant le Mariage de Henri VIII avec Catherine d'Arragon, rompit, de concert avec ſon Maître, tous les liens entre Rome & les Anglois. Le Czar Pierre ne trouva point de plus grands obſtacles aux grandes choſes qu'il méditoit que la Dignité de Patriarche ou de Primat. Il l'abolit. En France, comme elle s'eſt diviſée ſur pluſieurs

têtes qui ſe la diſputent, elle ne peut pas tout ce qu'elle pouvoit. En Pologne elle exiſte encore dans toute ſa force.

Le Primat eſt Légat né du Saint Siége, & Cenſeur des Rois : Roi lui-même en quelque ſorte dans les Interregnes, pendant leſquels il prend le nom d'*Inter-Roi*. Auſſi les honneurs qu'il reçoit, répondent-ils à l'Eminence de ſa place. Lorſqu'il va chez le Roi, il y eſt conduit en cérémonie; & le Roi s'avance pour le recevoir. Il a, comme le Roi, un Maréchal, un Chancelier, une nombreuſe Garde à cheval, avec un Timbalier & des Trompettes, qui jouent lorſqu'il eſt à table, & qui ſonnent la diane & la retraite. On le traite d'*Alteſſe* & de *Prince*; & parmi les grandes prérogatives de ſa place, la plus utile à l'Etat, c'eſt la Cenſure dont il uſe toujours avec applaudiſſement. Le Roi gouverne-t-il mal : le Primat eſt en droit de lui faire en particulier des repréſentations convenables. Le Roi s'obſtine-t-il : c'eſt en plein Sénat, ou dans la Diéte

qu'il s'arme des loix pour le ramener ; & on arrête le mal. Mais à ſuppoſer qu'un Roi eût été plus fort que la Loi, (choſe très-difficile en Pologne) le fil de l'oppreſſion ſe romproit à ſa mort ſans paſſer dans les mains du Succeſſeur. L'Inter-regne tranche.

Le Sénat, hors de la Diète, remue les reſſorts du Gouvernement ſous les yeux du Roi : mais le Roi ne peut ni ordonner, ni violenter les ſuffrages. La liberté ſe montre juſques dans les formes extérieures. Les Sénateurs ont le fauteuil ; & on les voit ſe couvrir dès que le Roi ſe couvre. Cependant le Sénat, hors de la Diète, ne décide que proviſionnellement. Dans la Diète il devient légiſlateur conjointement avec le Roi & la Chambre des *Nonces*.

Cette Chambre reſſembleroit à celle des Communes en Angleterre, ſi, au lieu de ne repréſenter que la Nobleſſe, elle repréſentoit le Peuple. On voit à ſa tête un Officier d'un grand poids ; mais dont l'Office n'eſt que paſſager. Il a ordinairement beaucoup d'influence dans les avis

de la Chambre. C'eſt lui qui les porte au Sénat, & qui rapporte ceux des Sénateurs. On le nomme *Maréchal de la Diète*, ou *Maréchal des Nonces*. Il eſt à Varſovie, plus que l'Orateur de la Chambre des Communes à Londres, ce qu'étoit le Tribun du Peuple à Rome ; & comme le Patricien à Rome ne pouvoit pas être Tribun, celui-ci qui eſt le Tribun des Tribuns, doit être pris dans l'Ordre Equeſtre, & non dans le Sénat.

Lorſque la Diète eſt aſſemblée, toutes les portes ſont ouvertes à tout le monde ; parce que c'eſt le bien public dont on y traite. Ceux qui n'y portent que de la curioſité ſont frappés de la grandeur du ſpectacle. Le Roi ſur un trône élevé, dont les marches ſont décorées de grands Officiers de la Cour ; le Primat diſputant preſque de ſplendeur avec le Roi ; les Sénateurs formant deux lignes auguſtes ; les Miniſtres en face du Roi ; les Nonces en plus grand nombre que les Sénateurs, répandus autour d'eux & ſe tenant de bout : les Ambaſſadeurs & le Nonce du

Pape y ont auſſi des places marquées, ſauf à la Diète à les faire retirer, lorſqu'elle le Juge à propos.

Le premier acte de la Diète, c'eſt toujours la lecture des *Pacta conventa*, qui renferment les obligations que le Roi a contractées avec ſon Peuple; & s'il y a manqué, chaque Membre de l'Aſſemblée a droit d'en demander l'obſervation.

Les autres Séances, pendant ſix ſemaines, durée ordinaire de la Diète, amenent tous les intérêts de la Nation; la nomination aux Dignités vacantes, la diſpoſition des biens royaux en faveur des Militaires qui ont vieilli avec diſtinction ſous le harnois, les comptes du Grand-Tréſorier, la diminution ou l'augmentation des impôts ſelon la conjoncture, les négociations dont les Ambaſſadeurs de la République ont été chargés, & la maniere dont ils s'en ſont acquittés, les alliances à rompre ou à former, la paix ou la guerre, l'abrogation ou la ſanction d'une Loi, l'affermiſſement de la liberté, enfin tout l'ordre puplic.

Les cinq derniers jours qu'on ap-

pelle *les grands jours*, ſont deſtinés à réunir les ſuffrages. Une déciſion, pour avoir force de Loi, doit être approuvée par les trois Ordres d'un conſentement unanime. L'oppoſition d'un ſeul Nonce arrête tout.

Ce privilége des Nonces eſt une preuve frappante des révolutions de l'eſprit humain. Il n'exiſtoit pas en 1652, lorſque *Sicinki* Nonce d'Upita en fit le premier uſage. Tout le monde s'éleva contre lui, diſent les Hiſtoriens du temps. Chargé de malédictions, il s'échappa aux coups de ſabre, pour périr, dit-on, par le tonnerre dans la même année; & aujourd'hui ce même privilége eſt ce qu'il y a de plus ſacré dans la République. Un moyen ſûr d'être mis en piéces ſeroit d'en propoſer l'abolition.

On eſt obligé de convenir que, s'il produit quelquefois le bien, il fait encore plus de mal. Un Nonce peut non-ſeulement anéantir une bonne déciſion; mais s'il s'en prend à toutes, il n'a qu'à proteſter & diſparoître. La Diète eſt rompue. Il arrive même qu'on n'attend pas

qu'elle ſoit formée pour penſer à la diſſoudre. Le prétexte le plus frivole devient un inſtrument tranchant. En 1752 les Nonces du Palatinat de Kiovie avoient dans leurs inſtructions d'exiger du Roi, avant tout, l'extirpation des *Francs-Maçons* : ſociété qui n'effraie que les gens crédules, & qui ne faiſoit aucune ſenſation en Pologne.

Le reméde aux Diètes rompues, c'eſt une confédération dans laquelle on décide à la pluralité des voix, ſans avoir égard aux proteſtations des Nonces ; & ſouvent une confédération s'éleve contre l'autre. C'eſt enſuite aux Diètes générales à confirmer ou à caſſer les actes de ces confédérations. Tout cela produit de grandes convulſions dans l'Etat, ſurtout ſi les Armées viennent à s'en mêler.

Les affaires des particuliers ſont mieux jugées. C'eſt toujours la pluralité qui décide : mais point de Juges permanens. La Nobleſſe en crée chaque année pour former deux Tribunaux Souverains, l'un à Pétrikow pour la Grande Pologne,

l'autre à Lublin pour la Petite. Le grand Duché de Lithuanie a auſſi ſon Tribunal. La Juſtice s'y rend ſommairement comme en Aſie. Point de Procureurs, ni de procédures : quelques Avocats ſeulement qu'on appelle Juriſtes, ou bien on plaide ſa cauſe ſoi-même. Une meilleure diſpoſition encore, c'eſt que la Juſtice ſe rendant gratuitement, le pauvre peut l'obtenir. Ces Tribunaux ſont vraiment ſouverains ; car le Roi ne peut ni les prévenir par évocation, ni caſſer leurs Arrêts.

Les crimes de *Leze-Majeſté* ou d'*Etat*, ſont jugés en Diète. La maxime que l'*Egliſe abhorre le ſang*, ne regarde point les Evêques Polonois. Une Bulle de Clément VIII. leur permet de conſeiller la guerre, d'opiner à la mort, & d'en ſigner les décrets.

Une choſe encore qu'on ne voit guères ailleurs, c'eſt que les mêmes hommes qui délibérent au Sénat, qui font des loix en Diète, qui jugent dans les Tribunaux, marchent à l'ennemi. On apperçoit par-là qu'en Pologne la Robe n'eſt point ſéparée de l'Epée.

La Nobleſſe ayant ſaiſi les rênes du Gouvernement, les honneurs & tous les avantages de l'Etat, a penſé que c'étoit à elle ſeule à le défendre, en laiſſant aux terres tout le reſte de la Nation. C'eſt aujourd'hui le ſeul pays où l'on voie une Cavalerie toute compoſée de Gentilhommes, dont le grand Duché de Lithuanie fournit un quart; & cette Cavalerie fait la principale force de l'Etat; car à peine l'Infanterie eſt-elle comptée. Elle ſe diviſe en *Houſſarts* & en *Pancernes*: les uns & les autres compris ſous le nom commun de *Towarisz*, c'eſt-à-dire, *Camarades*. C'eſt ainſi que les Généraux & le Roi lui-même les traite. Un mot produit ſouvent de grands effets.

Les Houſſarts ſont formés de l'élite de la Nobleſſe, qui doit paſſer par ce ſervice pour monter aux Charges & aux Dignités. La Gendarmerie du reſte de l'Europe n'eſt pas comparable à celle-ci pour la beauté. Les Polonois ſont naturellement grands & bienfaits. Qu'on imagine donc un Cavalier d'une taille avantageuſe, couvert d'une cuiraſſe embellie, un

caſque ſur la tête, une peau de panthère dont le mufle s'attache au devant de l'épaule gauche, le reſte paſſant par derriere juſqu'à la hanche droite, une lance dorée de 14 à 15 pieds, portant à ſa pointe une banderole pour épouvanter les chevaux ennemis, deux piſtolets & deux ſabres, l'un à ſon côté, l'autre ſous ſa cuiſſe gauche, attaché le long de la ſelle. Cet homme ainſi armé monte un beau cheval dont le harnois eſt enrichi de plaques d'or émaillé, & ſouvent de pierreries. Louis XIV. en vit un qui lui fut amené, & l'admira.

Depuis le régne de Sobieski, on a réformé la lance pour prendre le mouſqueton, comme auparavant la pique avoit diſparu de l'Infanterie Européenne. Ces piques pourtant étoient les armes de la Phalange Macédonienne; & le Maréchal de Saxe dans ſes *Rêveries* en regrette l'uſage pour la Légion qu'il projettoit d'établir. Ce ſont des rêveries, dira-t-on. Oui, mais les rêves d'un grand homme valent mieux que les veilles d'un homme ordinaire.

Les Pancernes, composés auſſi de Nobleſſe, ne différent des Houſſarts que par la chemiſe de maille en place de cuiraſſe; & on ne les examine pas auſſi rigoureuſement ſur leur généalogie. Ce ne ſont point des Régimens, mais des Compagnies de deux cent Maîtres, appartenantes aux Grands de l'Etat, ſans excepter les Evêques, qui ne faiſant pas le ſervice par eux-mêmes, donnent de fortes penſions à leurs Lieutenans.

Cette Armée, ou plutôt ces deux Armées, Polonoiſe & Lithuanienne, ont chacune leur Grand-Général, indépendant l'un de l'autre. Nous avons dit que la Charge de Grand-Maréchal, après la Primatie, eſt la premiere en dignité: le Grand-Général eſt ſupérieur en pouvoir. Il ne connoît preſque d'autres bornes que celles qu'il ſe preſcrit lui-même. A l'ouverture de la Campagne, le Roi tient Conſeil avec les Sénateurs & les Chefs de l'Armée ſur les opérations à faire, & dès ce moment le Grand-Général exécute arbitrairement. Il aſſemble les troupes, il régle les marches, il décide des batailles,

il diſtribue les récompenſes & les punitions, il éleve, il caſſe, il fait couper des têtes, le tout ſans rendre compte qu'à la République dans la Diète. Nos anciens Connétables qui ont donné des ombrages au Trône, n'étoient pas ſi abſolus. Cette grande autorité n'eſt ſuſpendue que dans le cas où le Roi commande en perſonne.

Les deux Armées ont auſſi reſpectivement un Général de Campagne, qui ſe nomme *Petit-Général*. Celui-ci n'a d'autorité que celle que le Grand-Général veut lui laiſſer; & il remplit en ſon abſence. Un autre perſonnage, c'eſt le *Stragénik*, qui commande l'Avant-Garde.

La Pologne entretient encore un troiſiéme corps d'Armée, Infanterie & Dragons. L'emploi n'en eſt pas ancien. C'eſt ce qu'on appelle l'Armée étrangere, preſqu'entierement compoſée d'Allemands. Lorſque tout eſt complet, ce qui arrive rarement, la garde ordinaire de la Pologne eſt de quarante-huit mille hommes.

Une quatriéme Armée, la plus nombreuſe & la plus inutile, c'eſt la Poſpolite ou l'Arriere-Ban. On

verroit dans un beſoin plus de cent cinquante mille Gentilhommes monter à cheval, pour ne connoître que la diſcipline qui leur conviendroit; pour ſe révolter, ſi on vouloit les retenir au-delà de quinze jours dans le lieu de l'Aſſemblée ſans les faire marcher; & pour refuſer le ſervice, s'il falloit paſſer les frontieres.

Toutes les guerres que j'ai à décrire ſous le Généralat, ou ſous le regne de Sobieski, ſe ſont faites principalement contre les Turcs & les Tartares. Un coup d'œil rapide ſur ces deux Nations, à ne les conſidérer que comme guerrieres, eſt ici néceſſaire.

Les Tartares, cette race des anciens Scythes, qui s'eſt débordée du nord de l'Aſie vers des climats plus doux pour envahir ſous un ſeul Chef (*a*) la Chine, l'Indoſtan & la Perſe, plus de dix-huit cent lieues de l'orient au couchant, & plus de mille du ſeptentrion au midi: ces rapides Conquérans ne ſe ſont pas mêlés par-tout aux vaincus. Pluſieurs de

(*a*) *Gengis-Kan.*

leurs

leurs *Hordes* ou Tribus, ont voulu vivre ſéparément dans leurs premieres mœurs. Il y a au nord de la Mer Noire une grande preſqu'Iſle connue dans l'antiquité ſous le nom de Cherſonèſe Taurique, où les Grecs porterent leurs armes & leur commerce, en aboliſſant ces ſacrifices impies du fameux Temple de Diane, où l'on voyoit des crânes de victimes humaines, ſuſpendus comme des trophées. Cette preſqu'Iſle ſe nomme aujourd'hui *la Crimée*; autour d'elle eſt *le Budziac*, autrefois *la Beſſarabie* & *le Nogai.*

Les Tartares qui habitent ces pays, ſont les plus intéreſſans dans l'Hiſtoire préſente de l'Europe, & ſurtout dans celle de la Pologne, à cauſe du voiſinage. Ils vivent ſous un Prince que nous appellons *Kan*, & que l'Orient appelle *Han*; c'eſt-à-dire *Juge*, la premiere fonction des Rois. Sa généalogie éblouiroit tout autre qu'un Tartare, qui ne cherche de la Nobleſſe que dans lui-même. Il deſcend du plus grand Conquérant qui ait exiſté, de Genzis-Kan, par Batouçan, ſon petit-fils,

On reconnoît encore dans les Tartares les traits & les mœurs des Scytes. Ils sont trapus, larges des épaules, le cou fort court, la tête grosse, la face plate & presque ronde, des yeux de porc, le nez écrasé, le teint olivâtre, les cheveux rudes & noirs, peu de barbe. Peut-être étoient-ils encore plus hideux au tems d'Alexandre. Parménion lui fit remarquer cette monstrueuse difformité à la veille de la bataille d'Arbèles. Il conseilloit d'attaquer de nuit, de crainte qu'à la clarté du jour les Macédoniens ne fussent effrayés (*a*). Ceux-ci se familiariserent apparemment avec leur figure, lorsqu'ensuite ils allerent les chercher dans leur propre pays sur les bords du Tanaïs, aujourd'hui le Don (*b*). Les

(*a*) *At interdiù primùm terribiles occursuras facies Scytharum.* Quint. Curt. lib. 4. c. 13.

(*b*) Il faut apprendre à se défier des noms. Ce fleuve fut encore nommé *Amazonius* à cause des Amazones, qui, selon Strabon, n'existerent nulle part. Il faut même se défier des Auteurs les plus graves. Ptolomée & Pline le font sortir des Monts Riphées.

armes dont les Scythes se servoient, les Tartares les ont : la fléche, le javelot, le cimetére, & la même façon de combattre ; jamais à pied, toujours à cheval. Chaque Tartare a au moins trois chevaux ; & si celui qu'il monte est fatigué ou blessé, il s'élance sur un autre sans interrompre sa course. Il a eu soin de couper le cartilage qui sépare les nazeaux, pour une respiration plus facile. Vingt, trente lieues sans débrider, n'excédent ni le cavalier, ni le cheval ; & tous deux vivent de peu. La boisson du Tartare, c'est de l'eau pure, ou par délices du lait fermenté : sa nourriture, de la farine de millet, ou de la chair de cheval pulvérisée ; si elle est fraîche, c'est un festin : son habit, une peau de mouton : son lit, la terre : sa tente, le ciel : sa médecine, qui, dit-on, réussit plus que la nôtre, du sang de cheval qu'il avale tout chaud, galopant ensuite

Les Moscovites qui sont à la source, n'ont jamais vu de Montagnes dans le voisinage.

le plus qu'il peut. Quant au cheval, l'herbe telle qu'elle ſe trouve, la mouſſe, les écorces d'arbre lui ſuffiſent ; & en hyver il cherche ſa pâture ſous la neige. On conçoit qu'on ne parle ni de magazins, ni de convois dans une armée Tartare. Chaque Soldat porte tout avec lui. Les routes battues ne ſont pas faites pour eux. Ils veulent toujours dérober leur marche & ſurprendre l'ennemi. Les fleuves ne les arrêtent point ; ils les paſſent à la nage.

Des hommes de cette trempe ſeroient encore faits pour de vaſtes conquêtes, s'ils avoient les armes, l'art & la diſcipline de l'Europe, ſous un Chef habile & ambitieux. Ils n'en avoient point lorſque les Turcs, partant du bord oriental de la Mer Caſpienne, vinrent mettre ſous le joug ceux qui avoient englouti tant de pays.

L'Empire Turc n'a ceſſé de s'aggrandir depuis *Othoman* ſon premier Empereur, juſques vers la fin du dernier ſiécle ; & il en a la principale obligation à ſa Milice, toute différente de celle des Tartares. Les Tartares n'ont point d'Infanterie : les *Gengi-Chéris*, Turcs que nous nommons Janiſſaires, ont une réputation bien méritée. Ceux qui réſident à Conſtantinople au nombre de vingt-cinq mille, ſont partagés en cent ſoixante-deux *Odas* ou Chambres. Leur éducation ſe commence dès l'âge le plus tendre. L'*Aga* qui les commande, les forme non-ſeulement au maniment des armes, mais encore à toutes ſortes d'exercices pénibles, à porter des fardeaux, à couper du bois, à remuer la terre, au froid & au chaud, & à tout ce qui peut endurcir le corps. Point de ſoldats mieux vétus, ni mieux nourris. Chaque Oda de Janiſſaires a un pourvoyeur qui leur fournit du mouton, du ris, du beurre, des légumes & du pain en abondance avec une paye qui peut augmenter en proportion du mérite. Ce bien-être préſent, & l'eſpérance d'un meilleur avenir, produiſent de grands effets ſur ces machines militaires. Auſſi, loin d'enrôler par ſurpriſe ou par force dans un pays où le deſpotiſme ſembleroit tout permettre, une place de Janiſ-

faire se sollicite, & on exige au moins un an d'épreuve. Les désertions sont inconnues ; on ne déserte que pour être mieux. Les Etrangers qui voient les Janissaires dans leurs Odas ou dans les rues de Constantinople, sont étonnés de leurs mœurs. Ni vol, ni assassinat, ni la moindre violence. Doux pour le citoyen, redoutables seulement pour le Sultan; car ils ont, par leurs loix, le pouvoir de le mettre en prison, de le déposer & de lui donner un Successeur (*a*).

Les Tartares, Cavalerie sans solde, plus avides du butin que de la gloire, ne combattent pas de pied ferme. La Cavalerie Turque marche & attaque en bon ordre. Dans cette Cavalerie, il y a un corps nombreux &

(*a*) Ricaut, Histoire de l'Empire Othoman, pag. 340 & seq. Cet Auteur Anglois que je cite, a fait cinq ans de séjour à Constantinople. Sa qualité de Secrétaire du Comte de Wirchelsey, Ambassadeur du Roi de la Grande-Bretagne, Charles II, auprès de Mahomet IV, lui a donné moyen de faire de bonnes remarques : c'est un Ecrivain simple & judicieux qui sacrifie les ornemens à l'instruction.

distingué qu'on nomme *Spahis*. Leur institution est bien ancienne. Ce fut *Ali*, Compagnon de *Mahomet*, qui les créa; & que ne firent-ils pas dès-lors ? Ils sont mieux élevés & plus civilisés que le reste des troupes. Ils sortent du Serrail où ils ont tous été employés. On les prendroit pour la Noblesse du pays, si les Turcs en connoissoient une autre que celle des Charges (*a*). On voit à Constantinople les restes des *Cantacuzénes* & des *Paléologues* dans une plus grande obscurité que celle où *Denys* vécut à Corinthe. On voit même la famille de *Mahomet*, Noblesse de douze siécles, distinguée seulement par un turban verd, gagner sa vie en faisant le commerce (*b*). Le Spahis ne changeroit pas son état pour une si belle généalogie. Ses armes sont un cimetére, une lance, & un dard long de deux pieds. Il a aussi des armes à feu dont il fait peu de cas. Le casque & la cotte de maille soutiennent sa va-

(*a*) Ricaut, pag. 311.
(*b*) Id. pag. 203 & 130.

leur. Sa paye, comme celle du Janissaire, n'a point de bornes fixes. Une tête d'ennemi la fait augmenter de deux aspres (*a*). Elle augmente encore s'il donne avis de la mort d'un de ses camarades : politique du Sultan pour ne jamais payer des hommes morts. Mais ce qui acheve de rendre la condition des Spahis très-avantageuse, ce sont les *Timars* dont on les gratifie. Ces fiefs ou bénéfices militaires retournent dans la main du Sultan à la mort du *Timariot*; si bien que le Prince a toujours de quoi récompenser le mérite sans s'appauvrir, & de-là naissent des actions de valeur extraordinaires. Dans un assaut que donnerent les Turcs à une forteresse de Hongrie, un de ces fiefs fut donné huit fois en un jour. Sept Spahis qui le disputoient furent tués. Le huitiéme l'emporta (*b*). Il faut faire attention que ces Spahis sont de simples Cavaliers; & que la gloire qui suffit à l'Officier (vérité pour-

(*a*) L'aspre vaut 8 den. de France.
(*b*) Ricaut, pag. 325.

tant qu'il ne faudroit pas trop approfondir) est communément pour le Soldat un ressort trop foible.

Le Législateur Pontife & Roi, Mahomet, n'a rien oublié d'ailleurs pour chasser la crainte & exalter le courage. Il est écrit dans l'*Alcoran*, *que les jours de l'Homme sont irrévocablement comptés; & qu'on ne doit point fuir d'une maison où la peste est entrée*. Il est encore écrit que *quiconque meurt en combattant, passe aux joies du Ciel avec la couronne du martyre*. C'étoit déja la doctrine des anciens Romains (*a*). Le Soldat Chrétien, pour peu qu'il réfléchisse sur les devoirs de sa Religion, en sacrifiant sa vie, craint encore l'enfer. Si du moins cette crainte le rendoit plus sage!

Le vin défendu par la loi de Mahomet, l'est encore plus sévérement à la guerre. Il y va de la vie. Des Soldats sobres sont plus vigilans, plus obéissans, plus justes. Ni bruit, ni querelle entr'eux, jamais de duels.

(*a*) *Hîc manus, ob patriam, pugnando, vulnera passi.* Æneid. lib. 6.

L'Orient ne les connoît pas. Quand l'Armée marche, on ne voit point venir le paysan se plaindre de ce qu'on a enlevé son mouton ou violé sa fille; & lorsqu'elle arrive sur les terres ennemies, elle n'y fait d'autre dégât que celui que le *Séraskier*, c'est-à-dire, Général, ordonne. Ce Général pourtant, fût-ce le Grand-Vizir lui-même, ne peut pas punir un Soldat sans la participation de son Chef, moyen qui réussit pour assurer l'autorité immédiate.

Les Turcs disent toujours de leurs troupes, qu'*elles sont innombrables comme les sables de la Mer.* Ce n'est pas du moins en temps de paix. Qui croiroit qu'un Empire étendu, de l'Archipel jusqu'aux bords de l'Euphrate, se garde avec cent cinquante mille hommes? Ces infidéles disent qu'il ne faut pas trop enfler un Corps qui devore la substance du peuple. Il est pourtant vrai qu'en temps de guerre, une Armée de trois cent mille combattans, n'est qu'un effort ordinaire du Grand-Seigneur. Un fait plus étonnant, c'est qu'il est rarement embarrassé pour la solde. Les Spahis

& les Janissaires sont payés également, paix ou guerre. Les Timariots s'entretiennent de leurs terres; & les autres Milices qui arrivent de l'Asie ou de l'Europe, ont chacune des fonds assignés dans le pays d'où elles sortent. Quant aux dépenses extraordinaires, quelque grandes qu'elles soient, le trésor de l'Empire est encore plus grand.

Nul impôt nouveau; car chez les Turcs les subsides sont aussi immuables que les loix, les usages & les mœurs. La Nation est ce qu'elle étoit lorsqu'elle passa pour la premiere fois en Europe.

Outre le trésor de l'Empire, l'Empereur a le sien qui s'accumule sans cesse, non aux dépens du peuple qui jouit invariablement de tout son patrimoine: mais en plaçant ou déplaçant les Bachas, les Beglierbeys (*a*) & tous les grands Officiers de l'Etat. Comme ils sortent tous du Serrail, on les a nourris de cette maxime despotique de l'Alcoran: *Qu'ils ne sont*

(*a*) Beglierbeys, Gouverneurs de Provinces.

que de l'argile entre les mains du Maître. S'il en fait des vases d'honneur, il gagne des bourses (*a*); s'il les brise, il hérite, tentation toujours pressante pour un Sultan qui veut grossir son trésor. Le vaillant Amurath IV, sans être avare, laissa trois cent soixante millions, monnoie de France, tout en or. De-là ces inscriptions dans le Serrail; *c'est ici le trésor de Sultan* tel (*b*): il y a une loi de n'y toucher que lorsque l'Empire est menacé d'une ruine entiere. Avec de pareilles ressources, on ne voit jamais un Sultan se livrer à des Traitans, ni acheter de l'argent de ses Sujets.

A l'aspect des richesses & de l'économie turques, de l'étendue de cette puissance, du nombre prodigieux de ses troupes & de l'enthousiasme religieux dont elles sont susceptibles, les Chrétiens devroient frémir, si les Turcs connoissoient la mer. Ils n'ont qu'une centaine de galeres & quelques légers vaisseaux qui servent à

(*a*) Une bourse vaut cinq cens écus.
(*b*) Tavernier, tom. 3, pag. 479.

transporter des vivres dans l'Isle de Candie: sans cartes marines, ils se hazardent rarement à perdre la terre de vue: ils disent que *Dieu leur a donné la terre, & la mer aux Infidéles* (*a*). Puissent-ils le dirent toujours!

Non contens d'avoir soumis plus de trente peuples en Asie, en Afrique, en Europe, ils comptent une foule de tributaires; & ces tributaires sont assurés d'une protection constante. C'est d'eux qu'il est écrit dans l'Alcoran: *leurs biens & leur substance, sont nos biens & notre substance; leur ame est notre ame, leur œil notre œil.* Les Turcs les traitent comme les anciens Romains traitoient leurs alliés. Ils leur laissent leurs loix, leurs mœurs, leur religion: mais ils leur donnent des Maîtres, & ils en reçoivent un tribut en argent. Il sembloit que les Chrétiens se seroient ensevelis sous leurs ruines, plutôt que de laisser établir cette vassalité dans le Christianisme. Le torrent

(*a*) Ricaut, pag. 381.

d'une grande puiſſance entraîne tout. La Valaquie, la Moldavie, la République de Raguſe, reçoivent des ordres du Serrail. L'Ukraine & la Tranſylvanie ne ſe ſont tirées que depuis peu de cette dépendance. L'Empire même d'Allemagne avoit ſubi le joug. Busbek rapporte un traité de paix entre *Soliman II* & *Ferdinand I.* Soliman s'exprime en ces termes : *duquel accord, paix & confedération, la premiere condition eſt que votre dilection ſera tenue d'envoyer tous les ans à notre Cour trente mille ducats de Hongrie.* Il eſt vrai que ce tribut n'a été payé que deux ans, prétexte éternel de guerre, ſi les Souverains en manquoient.

Parmi les tributaires de la Porte, ceux dont elle tire les plus grands ſecours, plus en hommes qu'en argent, ce ſont les Tartares. Il y a long-temps que les peſtes fréquentes, la quantité d'Eunuques, la ſtérilité d'une polygamie outrée, travaillent à dépeupler l'Empire Othoman : les Tartares le repeuplent. On voit une grande quantité de Sayques le long du Boſphore, chargées de

Chrétiens des deux ſexes, fruits ordinaires de leurs courſes. La guerre augmente encore leur commerce avec Conſtantinople : ils enleverent en 1663 de la Hongrie, de la Moravie & de la Siléſie, cent cinquante mille Eſclaves, qui furent vendus dans les marchés publics (*a*). Ce n'eſt pas de leur propre déciſion qu'ils font la guerre; c'eſt à l'ordre du Grand-Seigneur, autre avantage pour l'Empire. Lorſque le Sultan commande en perſonne, le Kan doit marcher lui-même avec cent mille hommes. Si c'eſt ſeulement le Vizir, il envoye ſon Fils ou ſon premier Miniſtre avec cinquante mille; & à ne prendre qu'un ſoldat par village, il pourroit en fournir deux cent mille. Ces villages, dont quelques-uns ſont appellés Villes, ne ſont qu'un amas de hutes, faites de claies, & couvertes d'un gros drap de crin. Celui où réſide le Kan, *Baſcia-Saray*, eſt ſitué vers le milieu de la preſqu'Iſle. *Précop*, que les Tar-

(*a*) Ricaut, pag. 109.

tares appellent *Orapy*, porte d'or, en défend l'entrée ; & *Caffa*, autrefois Théodosie, en est la principale Ville. Le Kan est peut-être le seul Prince qui ne puisse pas résider dans sa capitale : c'est un Gouverneur Turc qui y commande.

On peut regarder les Tartares comme les Sauvages de l'Europe. Ils sentent fort bien qu'ils pourroient se civiliser, écrire des loix, élever des tribunaux, créer des titres, appeller le luxe & la magnificence : mais ils entendent parler de tant de calamités qui désolent les Nations polies ; ils aiment mieux être libres, & ils regardent les villes comme des prisons où les Rois enferment leurs Esclaves. La dépendance où ils sont, d'un Maître éloigné, ils la sentent à peine : & ils sont bien aises que leur Prince en dépende plus qu'eux. Le Kan est toujours observé par des Bachas. Si ses Sujets se plaignent, un ordre du Divan le dépose : s'il en est trop aimé, c'est encore un plus grand crime. Il ne pense guères à secouer ce joug. Il regarde sa famille, & celle des Othomans comme la même. Les

Othomans en ont effectivement reconnu la tige commune ; & ils ont établi une loi qui donne le Trône de Constantinople aux Princes Tartares, si le Sang Othoman vient à manquer (*a*). Espérance bien foible, quand on examine qu'un Empereur Turc a toujours trois ou quatre cens femmes, le choix de la nature, pour lui donner des Successeurs, & depuis que les Sultans ont renoncé à l'usage barbare de faire mourir leurs freres, l'espérance du Kan est encore plus foible : mais enfin, elle n'est pas chimérique. D'ailleurs il a de quoi se contenter de son sort, s'il sait être juste, de cette justice qui convient aux Tartares ; c'est-à-dire, de ne point contraindre leurs mœurs, & de les mener à des courses fréquen-

---

(*a*) Démétrius Cantémir, Hist. de l'Empire Othoman. Préf. pag. XXXI. Ce Prince Auteur (chose bien rare) avoit passé bien des années en différens temps, comme ôtage à Constantinople, avant que de porter la couronne de Moldavie. Il savoit la Langue des Turcs, il avoit lû leurs annales, il en connoissoit les mœurs & les usages. Je le citerai plus d'une fois.

tes. L'état de guerre eſt celui qui lui convient le mieux. Il eſt rare qu'on vienne l'attaquer ; c'eſt lui qui attaque toujours ; il n'a point d'armée à ſoudoyer, elle eſt nourrie par le Grand-Seigneur. Il n'a rien à perdre, & tout à gagner par le butin. Ce n'eſt pas lorſque les Tartares entrent dans un pays qu'ils ſont le plus à craindre ; c'eſt lorſqu'ils le quittent, ſemblables à des torrens qui entraînent tout. Dans une action, l'honneur ne leur dit pas que c'eſt une honte de fuir : mais s'ils fuyent, c'eſt pour revenir au combat. Dans les marches, ils ſe répandent devant, derriere & ſur les flancs de l'ennemi qu'ils fatiguent encore plus de nuit que de jour. Une armée qui ne ſeroit pas dans l'habitude de faire la guerre avec eux, ſuccomberoit ſans avoir fait uſage de ſes forces. Dans les guerres fréquentes qu'ils ont eues avec les Polonois, ils ont ravagé, dépeuplé la Podolie, la Pokucie, la Volhinie, l'Ukraine & la Moldavie ; & comme c'étoit dans ces déſerts qu'il falloit les combattre encore au tems de Sobieski, les Polonois

étoient obligés de devenir Tartares pour ſubſiſter ; c'eſt-à-dire, de voiturer à la fois toutes les proviſions néceſſaires pour une campagne. Si dans celles que j'ai à décrire on les voit s'aſſembler ſi tard & marcher ſi lentement, il faut l'attribuer à cette néceſſité : ils ſe ſervoient de chariots tirés par des bœufs. Chaque Capitaine ſavoit par expérience combien il lui en falloit pour ſa troupe ; & dès que le pays ceſſoit de fournir, on vivoit des proviſions. Un chariot étoit-il vuide, on le brûloit, & on tuoit les bœufs qui fourniſſoient une nouvelle ſubſiſtance. Ces chariots, ſans parler des proviſions, ont ſauvé plus d'une fois les Armées Polonoiſes. Ils leur ſervent de retranchemens dans les attaques imprévues. Cette maniere de ſe retrancher, ils la nomment *Tabor*. C'eſt peut-être d'eux que le Général des Huſſites, Procope le Raſé l'avoit appriſe. Il s'en ſervoit avec grand ſuccès contre la Cavalerie Allemande ; & on appelloit ſes Soldats *Taborites*.

Les Polonois naiſſent Soldats ; & quoiqu'ils reſſemblent moins aux

Sarmates leurs Ancêtres, que les Tartares aux leurs, ils en conservent pourtant quelques traits. Ils sont francs & fiers. La fierté est assez naturelle à un Gentilhomme qui élit son Roi, & qui peut être Roi lui-même. Ils sont emportés. Leurs représentans dans les Assemblées de la Nation, décident souvent les affaires le sabre à la main. Ils chérissent l'hospitalité, vertu qu'ils ont encore apprise des Turcs & des Tartares. Un Tartare court à 50 lieues attaquer une caravanne : mais un Etranger est bien reçu chez lui, logé, nourri, défrayé. Les Polonois sont courageux, robustes, endurcis au froid & à la fatigue; mais ils ont oublié la simplicité & la frugalité des Sarmates. Jusqu'à la fin du regne de Sobieski, quelques chaises de bois, une peau d'ours, une paire de pistolets, deux planches couvertes d'un matelas, meubloient un Noble d'une fortune honnête, & des fourures l'habilloient. Le luxe s'est introduit sous Auguste II, & les modes Françoises, déjà reçues en Allemagne, se sont mêlées à la magnificence

Orientale qui montre plus de richesse que de goût. Les Polonois aiment l'argent : mais ce n'est pas pour thésauriser. Leur faste est si grand, qu'une femme de qualité ne sort jamais qu'en carosse à six chevaux, ne fût-ce que pour traverser une rue.

Quand un Seigneur voyage d'une Province à une autre, c'est avec cinq à six cens chevaux & autant d'hommes. Point d'hôtelleries : il faut tout porter; mais on déloge les Plébêiens qui ne regardent cette haute Noblesse que comme un fléau.

Un usage excellent des Seigneurs, c'est qu'ils passent la plus grande partie de l'année dans leurs terres. Ils se rendent par-là plus indépendans de la Cour, qui n'oublie rien pour les corrompre; & ils vivifient les campagnes par la dépense qu'ils y font. Ces campagnes seroient bien plus peuplées & plus florissantes, si elles étoient cultivées par un peuple libre. Les Serfs de Pologne sont attachés *à la glebe;* tandis qu'en Asie même on n'a point d'autres Esclaves que ceux qu'on achete, ou qu'on a pris à la guerre. Ce sont des Etran-

gers. La Pologne frappe ſes propres enfans. Chaque Seigneur eſt obligé de loger ſon Serf. C'eſt dans une très-pauvre cabane, où des enfans nuds, ſous la rigueur d'un climat glacé, pêle-mêle avec le bétail, ſemblent reprocher à la nature de ne les avoir pas habillés de même. L'Eſclave qui leur a donné le jour, verroit tranquillement brûler ſa chaumiere, parce que rien n'eſt à lui. Il ne ſauroit dire, *mon champ, mes enfans, ma femme.* Tout appartient au Seigneur, qui peut vendre également le laboureur & le bœuf. Il eſt rare de vendre des femmes, parce que ce ſont elles qui multiplient le troupeau : population miſérable; le froid en tue une grande partie.

L'homme peut-être qui mérita le plus du genre humain, fut le Pape Alexandre III. Ce fut lui qui, dans un Concile, au douxieme ſiécle, proſcrivit la ſervitude. La Pologne s'eſt endurcie plus que le reſte du Chriſtianiſme. Malheur au Serf, ſi un Seigneur yvre s'emporte contre lui. On diroit que ce que la nature a refuſé à certains peuples, c'eſt pré-

ciſément ce qu'ils aiment avec le plus de fureur. L'excès du vin & des liqueurs fortes, fait de grands ravages dans la République. Les Caſuiſtes paſſent légérement ſur l'yvrognerie, comme une ſuite du climat; & d'ailleurs les affaires publiques ne s'arrangent que le verre à la main.

Les femmes ſont ſinguliérement agréables dans la Société. Elles diſputent aux hommes les jeux d'exercice, la chaſſe & les plaiſirs de la table. Moins délicates & plus hardies que les beautés du Midi, on les voit faire ſur la neige cent, deux cens lieues en traîneau, ſans craindre ni les mauvais gîtes, ni la difficulté des chemins.

Les Voyageurs éprouvent en Pologne que les bonnes mœurs valent mieux que les bonnes loix. La quantité des forêts, l'éloignement des habitations, la coutume de voyager de nuit comme de jour, l'indifférence des Staroſtes pour la ſûreté des routes, tout favoriſe le vol & l'aſſaſſinat : dix ans en montrent à peine un exemple.

La Pologne avoit déjà cette partie

des bonnes mœurs avant que de recevoir le Christianisme. Elle fut idolâtre plus long-temps que le reste de l'Europe. Elle avoit adopté les Dieux Grecs qu'elle défigura, parce qu'ignorant les lettres, & ne se doutant pas de l'existence d'homère ni d'Hésiode, elle n'avoit jamais ouvert les archives de l'idolâtrie. Elle marchoit au crépuscule d'une tradition confuse.

Vers le milieu du dixiéme siécle, le Duc *Miecislaw*, premier du nom, cédant aux sollicitations de la belle Dambrowka sa femme, née Chrétienne, embrassa la foi, & entreprit de la répandre. Dieu se sert de tout, adorable en tout. Ce sont des femmes sur le Trône qui, en engageant leurs maris à se faire baptiser, ont converti la moitié de l'Europe : *Gisselle*, la Hongrie : *la Sœur d'un Empereur Grec*, la Russie : *la Fille de Childebert*, l'Angleterre : *Clotilde*, la France. Cependant si le Christianisme, en s'établissant, avoit été partout aussi violent qu'en Pologne, il manqueroit de deux caracteres de vérité qui le faisoient triompher dans

dans les trois premiers siécles, *la douceur* & *la persuasion*. L'Evêque de Mersebourg, qui vivoit au tems de Miecislaw, nous apprend qu'on arrachoit les dents à ceux qui avoient mangé de la viande dans le Carême ; qu'on suspendoit un adultere ou un fornicateur à un clou par l'instrument de son crime, & qu'on mettoit un rasoir auprès de lui, avec la liberté de s'en servir pour se dégager, ou de mourir dans cette torture (*a*). On voyoit d'un autre côté des peres tuer leurs enfans imparfaits ; & des enfans dénaturés assommer leurs peres décrépits, coutume barbare des anciens Sarmates que les Polonois n'ont quittée qu'au treizieme siecle ; on les laissoit faire. Il y avoit une terreur toujours subsistante, lorsque le Prêtre lisoit l'Evangile à la Messe : tous ceux qui portoient le sabre, le tiroient à demi, pour montrer qu'ils étoient toujours prêts à verser le sang idolâtre (*b*). Le terrible Chrétien Miecislaw, avoit répudié sept fem-

(*a*) Dithmar. lib. 8. pag. 419.
(*b*) Cromer. lib. 3. pag. 51.

mes Payennes pour s'unir à Dambrowka ; & lorsqu'il l'eut perdue, il finit, si l'on en croit Baronius & Dithmar (*a*), par épouser une Religieuse qui n'oublia rien pour étendre la Foi. Le zéle de Miecislaw étoit soutenu par l'espérance d'obtenir le titre de Roi, que Rome venoit de donner au Duc de Hongrie : mais Rome ne voulut pas couronner des succès si atroces.

Son fils & son successeur Boleslas I, étouffa sans violence les restes de l'idolâtrie. Humain, accessible, familier, il traita ses sujets comme des malades. Les armes qu'il employa contre leurs préjugés, furent la raison & la mansuétude. Le pere leur avoit ordonné d'être Chrétiens ; le fils le leur persuada.

C'est ainsi que Jagellon, au quatorzieme siecle, devenu Roi de Pologne, planta la Croix en Lithuanie. On l'avoit cru d'un naturel féroce. Le Christianisme qu'il venoit d'embrasser, l'adoucit sans doute. Il acheva de réduire par ses dons & ses

(*a*) Tom. 1. pag. 352.

caresses ceux qu'il n'avoit pu vaincre par la force du dogme.

Cet esprit de paix dans les Rois passoit à la Nation. Elle prit fort peu de part à toutes les guerres de Religion qui désolerent l'Europe aux seizieme & dix-septieme siecles. Elle n'a vu dans son sein ni Conspiration des Poudres, ni Saint Barthelemi, ni Sénat égorgé, ni Rois assassinés, ou sur un échafaut, ni des freres armés contre des freres ; & c'est le pays où l'on a brûlé moins de monde pour s'être trompé dans le dogme. La Pologne, cependant, a été barbare plus long-temps que l'Espagne, la France, l'Angleterre & l'Allemagne ; ce qui prouve qu'une demi-science est plus orageuse que la grossiere ignorance, & lorsque la Pologne a commencé à discourir, un de ses Rois, *Sigismond I* prononça la peine de mort contre la Religion Protestante. Un paradoxe bien étrange, c'est que, tandis qu'il poursuivoit avec le fer des hommes qui contestoient la présence de Jesus-Christ dans nos Temples, il laissoit en paix les Juifs qui en nioient la divinité.

Le ſang couloit & devoit couler encore plus : mais la République ſtatua que déſormais les Rois, en montant ſur le Trône, jureroient la tolérance de toutes les Religions.

On voit effectivement en Pologne des Calviniſtes, des Luthériens, des Grecs Schiſmatiques, des Mahométans & des Juifs. Ceux-ci jouiſſent depuis long-tems des privileges que *Caſimir le Grand* leur accorda en faveur de ſa Concubine la Juive *Eſther*. Plus riche par le trafic que les naturels du pays, ils multiplient davantage. Cracovie ſeule en compte plus de vingt mille, qu'on trouve dans tous les beſoins de l'Etat ; & la Pologne qui tolere près de trois cens Synagogues, s'appelle encore aujourd'hui *le Paradis des Juifs*. Si on le lui reproche, elle répond que Rome les laiſſe vivre paiſiblement dans ſes murs. Un Inquiſiteur Eſpagnol croiroit, le jour de Pâques, que les Polonois judaïſent. On voit ſur toutes les tables *un Agneau Paſchal* qui ſe mange avec du Pain béni. Mais il ſeroit édifié de cent autres pratiques.

Il n'eſt peut-être aucun pays où l'extérieur de la Religion ait été & ſoit encore mieux obſervé. Les Polonois, dès les premiers temps, ont trouvé le Chriſtianiſme trop doux. Ils ne tarderent pas à commencer le Carême à la Septuagéſime. Ce fut le Pape Innocent IV. qui abrogea cette ſurérogation rigoureuſe en récompenſe des contributions qu'ils lui avoient fournies pour faire la guerre à un Empereur Chrétien, Ferdinand II (*a*). A l'abſtinence ordinaire du Vendredi & du Samedi, ils ont ajouté celle du Mercredi. Sigiſmond Auguſte, le lendemain des obſéques de ſon pere, donna un feſtin aux Seigneurs qui y avoient aſſiſté. C'étoit un Mercredi, on ſervit du gras : la Nation fut extrêmement ſcandaliſée; & dans ce même moment, elle vouloit qu'il rompît un engagement formé aux pieds des Autels & des Loix, ſon mariage : » s'il y avoit du mal, » diſoit l'Archevêque Primat, à ren- » voyer une épouſe légitime, il n'eſt

(*a*) Cromer. pag. 226.

» aucun de nous qui, pour le bien » de l'Etat, n'en prît volontiers une » partie sur sa conscience (*a*), « & comme il s'agissoit d'un Roi, l'Evêque de Przémislie appuya ce sentiment d'un passage d'Euripide : *S'il faut violer la loi, c'est pour régner.*

Les Confrairies sanglantes de Flagellans sont aussi communes dans cette partie du nord que vers le midi. C'est peut-être de là que le Roi de France, Henri III. en rapporta le goût.

Aucune Histoire, dans la même étendue de siécles, ne cite autant de miracles. On voit à cinq mille de Cracovie les Salines de Bochina : c'est Sainte Cunégonde, femme de Boleslas le Chaste, disent toutes les Chroniques, qui les a transportées de Hongrie en Pologne. On admire bien moins celles de Velika, où l'on trouve une Ville souterraine à trois lieues de profondeur, monument étonnant des travaux & des Arts. Dans le temps qu'on voyoit en Pologne tant de miracles apocryphes

(*a*) Stanisl. Orichov. pag. 1482.

se mêler aux véritables, on n'y avoit pas encore étudié la nature. Il faut que cette étude soit peu avancée ; car le merveilleux, qui fut toujours la raison du peuple, y conserve encore plus d'empire qu'ailleurs. Rome n'a pas voulu se prêter aux Polonois toutes les fois qu'ils ont sollicité des prédictions.

Leur respect pour les Papes s'est fait remarquer dans tous les temps. Lorsque Clement II. releva de ses Vœux le Moine Casimir, pour le porter du Cloître sur le Trône, en 1041, il imposa aux Polonois des conditions singulieres, qui furent observées très-religieusement. Il les obligea à porter désormais les cheveux en forme de couronne monacale, à payer par tête, tous les ans à perpétuité, une somme d'argent pour l'entretien d'une Lampe très-chere dans la Basilique de Saint Pierre ; & il voulut qu'aux grandes Fêtes, durant le temps du Sacrifice, tous les Nobles eussent au cou une Etole de lin pareille à celle des Prêtres (*a*).

(*a*) Cromer. pag. 73.

La premiere condition ſe remplit encore aujourd'hui.

Ce reſpect outré pour les Decrets de Rome ſe déborda juſqu'à engloutir la Royauté. Boleſlas I. avoit reçu le titre de Roi de l'Empereur Othon, l'an 1001. Rome s'en ſouvint lorſque Boleſlas II. verſa le ſang de l'Evêque Staniſlas. Dans ce temps-là, *Hildebrand*, qui avoit paſſé de la boutique d'un Charron ſur la Chaire de Saint Pierre, *Gregoire VII*, ſe rendoit redoutable à tous les Souverains. Il venoit d'excommunier l'Empereur Henri IV. dont il avoit été Précepteur. Il lança toutes ſes foudres ſur Boleſlas, excommunication, dégradation, interdit ſur tout le Royaume, diſpenſe du ſerment de fidélité, & défenſe aux Evêques de Pologne de couronner jamais aucun Roi ſans le conſentement exprès du S. Siege (*a*). On ne ſçait, ce qui étonne le plus, la défenſe du Pontife ou l'obéiſſance aveugle des Polonois. Pas un Evêque n'oſa ſacrer le Succeſſeur, & cette crainte ſuperſtitieuſe dura

(*a*) Cromer. pag. 90.

pendant deux ſiecles dans les ſujets, comme dans les Princes, juſqu'à Przémiſlas qui aſſembla une Diète générale à Gneſne, s'y fit ſacrer, & reprit le titre de Roi ſans prendre les auſpices de Rome (*a*). Les peuples crurent que ce coup de Maître, dont Rome frémit, lui avoit porté malheur. Sept mois après il fut aſſaſſiné par ſes propres neveux. *Uladislas Loketek* qui monta ſur ce Trône ſanglant, eut recours au Pape Jean XXII. pour être Roi dans ſon propre Royaume.

Aujourd'hui les Papes ne tenteroient pas ce qu'ils ont exécuté alors. Mais il eſt encore vrai que leur puiſſance eſt plus reſpectée en Pologne que dans la plupart des Etats Catholiques. Une Nation qui a pris ſur elle de faire ſes Rois, n'a pas oſé les proclamer ſans la permiſſion du Pape : c'eſt une Bulle de *Sixte V.* qui a donné ce pouvoir au Primat. On voit conſtamment à Varſovie un Nonce Apoſtolique avec une étendue de pouvoir qu'on ne ſouffre

(*a*) Sarnic. pag. 1116.

point ailleurs. Il n'en a pourtant pas aſſez pour maintenir l'indiſſolubilité du mariage. Il n'eſt pas rare en Pologne d'entendre dire à des maris, *ma femme qui n'eſt plus ma femme.* Les Evêques témoins & juges de ces divorces, s'en conſolent avec leurs grands revenus. Les ſimples Prêtres paroiſſent très-reſpectueux pour les ſaints Canons, & ils ont pluſieurs bénéfices à charge d'ames.

La Pologne, telle qu'elle eſt aujourd'hui dans le moral & dans le phyſique, préſente des contraſtes bien frappans : la Dignité Royale avec le nom de République, des Loix avec l'Arnachie féodale, des traits informes de la République Romaine avec la barbarie Gothique, l'abondance & la pauvreté.

La nature a mis dans cet état tout ce qu'il faut pour l'enrichir ; blés, pâturages, beſtiaux, laines, cuirs, ſalines, métaux, mineraux ; & l'Europe n'a point de peuple plus pauvre. La plus grande ſource de l'argent qui roule en Pologne, c'eſt la vente de la Royauté.

La terre & l'eau, tout y appelle

un grand commerce ; & le commerce ne s'y montre pas. Tant de rivieres & de beaux fleuves, la *Duna*, le *Bog*, le *Nieſter*, la *Viſtule*, le *Niémen*, le *Boryſthène*, ne ſervent qu'à figurer dans les Cartes Geographiques. On a remarqué, avant moi, qu'il ſeroit aiſé de joindre par des canaux l'Océan ſeptentrional & la Mer noire, pour embraſſer le commerce de l'Orient & de l'Occident. Mais, loin de conſtruire des Vaiſſeaux Marchands, la Pologne qui a été inſultée pluſieurs fois par des Flotes, n'a pas même penſé à une Marine guerriere.

Cet Etat, plus grand que la France, ne compte que ſix millions d'habitans ; & il laiſſe la quatrieme partie de ſes terres en friche, terres excellentes ; perte d'autant plus déplorable.

Cet Etat, large de deux cens de nos lieues, & long de quatre cens, auroit beſoin d'armées nombreuſes pour garder ſes vaſtes frontieres : il peut à peine ſoudoyer quarante mille hommes. Un Roi, qui l'a gouverné quelque temps, & qui nous montre dans une Province de France ce qu'il

auroit pu exécuter dans un Royaume ; ce Prince fait pour écrire & pour agir, nous dit (a) *qu'il y a des Villes en Europe dont le trésor est plus opulent que celui de la Pologne*, & il nous fait entendre que *deux ou trois Commerçans d'Amsterdam ou de Londres, négocient pour des sommes plus considérables que n'en rapporte tout le Domaine de la République.* Elle ne fait pas réflexion, cette République, que la puissance de la Hollande a eu pour principe la pêche du hareng, & la façon de le saler.

Ce n'est pas la République Romaine dans le bon temps. Les Sénateurs vivoient dans la médiocrité ; & l'état étoit riche Des Palatins ont des troupes à leur solde pour s'entre-détruire ; & la République est trop pauvre pour se défendre. Prend-elle les armes : les deux corps d'armée qui font sa garde ordinaire, celui de Pologne, & celui de Lithuanie, indépendans l'un de l'autre, sous deux grands Généraux, manquent de cette

(a) La voix libre du Citoyen, pag. 247 & 285.

unité qui réunit les forces. Il est arrivé plus d'une fois que l'un marchant, l'autre s'est arrêté. Ils se sont même menacés.

Le luxe est entré dans les maisons, & les villes sont dégoutantes par des boues affreuses. Varsovie n'est pavée que depuis dix à douze ans.

Le comble de l'esclavage & l'excès de la liberté semblent disputer à qui détruira la Pologne. La Noblesse peut tout ce qu'elle veut. Le corps de la Nation est dans la servitude. L'exemple du Dannemarck est jusqu'à présent une leçon fort inutile pour cette Noblesse. Par-tout où les Grands ont trop abbattu le Peuple, celui-ci les a livrés eux-mêmes à un Maître despotique. Tous les hommes sont nés égaux : c'est une vérité qu'on n'arrachera jamais du cœur humain ; & si l'inégalité des conditions est devenue nécessaire, il faut du moins l'adoucir par la liberté naturelle, & par l'égalité des Loix. Un Noble Polonois, quelque crime qu'il ait commis, ne peut être arrêté qu'après avoir été condamné dans l'assemblée des Ordres :

c'eſt lui ouvrir toutes les portes pour ſe ſauver. Il y a une loi plus affreuſe que l'homicide même qu'elle veut réprimer. Ce Noble qui a tué un de ſes Serfs, met quinze livres ſur la foſſe ; & ſi le Payſan appartient à un autre Noble, la loi de l'honneur l'oblige ſeulement à en rendre un. C'eſt un bœuf pour un bœuf.

Le *Liberum veto* donne plus de force à un ſeul Noble qu'à la République. Il enchaine par un mot les volontés unanimes de la Nation ; & s'il part de l'endroit oú ſe tient la Diéte, il faut qu'elle ſe ſépare. C'étoit le droit des Tribuns Romains : mais Rome n'en avoit qu'un petit nombre, & ce furent des Magiſtrats pour protéger le Peuple. Dans une Diéte Polonoiſe, on voit trois ou quatre cens Tribuns qui l'oppriment.

La République a pris toutes les précautions pour conſerver du moins l'égalité dans la Nobleſſe. Peu de pays montrent des terres Seigneuriales auſſi étendues : mais pas une qui ſoit titrée. Les titres de *Marquis* & de *Comte* s'y ſont introduits avec

les Cuiſiniers François. Ces Marquis & ces Comtes ne le ſont que pour des valets & des flatteurs. Le Saint Empire ſême l'Europe de Princes. Ce titre qui, à ſa naiſſance vers le tems de Frederic II, n'étoit pris que par les plus grands terriens, ſe donne aujourd'hui à moindre prix, aux Etrangers comme aux Nationnaux, aux polonois comme aux autres. Les *Jablonowski*, les *Lubomirski*, les *Radziwil*, les *Doenoff*, les *Oſſolinski*, les *Sulkowski*, pouvoient ſe paſſer de cette décoration Germanique. Quoi qu'il en ſoit la République n'en tient pas compte. Il n'y a de Princes reconnus pour tels par les lettres d'union de la Lithuanie, que les *Czartoriski*, les *Sangusko* & les *Wieçnowieski* ; & encore le titre d'Alteſſe ne les tire pas de l'égalité. Les charges ſeules peuvent donner des préſéances. Le moindre Caſtellan précéde le Prince ſans charge, pour apprendre à reſpecter la République, plus que les titres & la naiſſance : ceux même que les charges élevent, doivent ſe renfermer dans les bornes de leur

état. Le Primat qui présidoit à l'élection d'Auguste II, fit placer un dais sur son fauteuil : le même jour le vit abbattre. Malgré toutes ces précautions, rien de si rampant que la petite Noblesse devant la grande. Il est vrai que la petite s'en venge, lorsque la grande veut gagner *la popularité ;* c'est-à-dire, se faire un parti dans les Diétines ou les Diétes pour les affaires courantes, ou pour l'élection d'un Roi.

Puisque le Royaume est électif, il semble que le peuple qui en est la partie la plus nombreuse & la plus nécessaire, devroit avoir part à l'élection : pas la moindre. Il prend le Roi que la Noblesse lui donne ; trop heureux s'il ne portoit pas des fers dans le sein de la liberté. Tout ce qui n'est pas noble, vit sans considération dans les villes, ou esclave dans les campagnes ; & l'on sait que tout est perdu dans un Etat, lorsque le Plébéien ne peut s'élever que par un bouleversement général. Aussi la Pologne n'a-t-elle qu'un petit nombre d'ouvriers & de marchands ; encore sont-

ils Ecossois, François ou Juifs. Dans ses guerres, elle a recours à des Ingénieurs étrangers. Elle n'a point d'Ecole de Peinture : l'Architecture est dans l'enfance : point de Théâtre. L'Histoire y est traitée sans goût ; les Mathématiques peu cultivées, la saine Philosophie presque ignorée ; nul monument ; nulle grande ville : Varsovie ne compte pas soixante mille ames. Telle étoit la France sous le gouvernement féodal. Qu'attendre d'un pays où le poids de la Noblesse écrase tout ?

L'honneur d'être Noble Polonois, a été brigué par des Princes. Les Neveux du Roi, Etienne Battori, l'obtinrent ; & il faut avouer qu'aucun Etat ne montre autant de Noblesse de la plus haute antiquité. Toutes les généalogies des principales familles commencent avant le dixiéme siecle (*a*).

Rien de plus pompeux que les Seigneurs : leurs Femmes ont adopté les modes françoises, sans avoir les arts qui travaillent le luxe : il

(*a*) Okolski, Orbis Polonus.

ne faut pas croire que cette magnificence ſuppoſe un Etat riche. Ce n'eſt pas ſeulement le peuple qui ſouffre : tandis qu'une trentaine de Palatins, une centaine de Caſtellans & Staroſtes, les Evêques & les grands Officiers de la Couronne, jouent les Satrapes Aſiatiques, cent mille petits Nobles cherchent le néceſſaire comme ils peuvent ; & cette Nobleſſe ſi libre, ſi fiere, n'a pas honte de ſe mettre au ſervice des plus puiſſans pour gagner un ſalaire dans les fonctions les plus baſſes. Ce Gentilhomme ſous la livrée fait-il une faute ? le *Canchou* * le corrige. Mais on lui met un tapis ſous les genoux par reſpect pour ſa généalogie. Quelques-uns d'eux pour s'arracher a ces baſſeſſes, voulurent commercer : une conſtitution de 1677, déclara que le commerce dérogeoit à la Nobleſſe. Avec tout cela le plus petit Noble de Pologne croit l'emporter ſur toute la Nobleſſe étrangere. Cependant cette Nobleſſe qu'il vante tant, la République la donne

* Le fouet.

quelquefois aſſez legerement en accordant l'indigénat. Un Juif qui ſe fait baptiſer, l'obtient, ſi peu qu'il ſoit protégé ; & il fait autant de bruit dans les Dietines que le ſang des Jagellons.

L'Hiſtoire eſt obligée d'inſiſter ſur la Nobleſſe Polonoiſe, puiſque le Peuple n'eſt pas compté. Le droit d'élire ſes Rois eſt celui qui la flatte le plus, & qui la ſert le moins. Elle vend ordinairement ſa Couronne au Candidat qui a le plus d'argent. Elle crie dans le champ électoral qu'elle veut des Princes qui gouvernent avec ſageſſe ; & depuis le regne de Caſimir le Grand, elle a cherché en Hongrie, en Tranſylvanie, en France & en Allemagne, des Etrangers qui n'ont aucune connoiſſance de ſes mœurs, de ſes préjugés, de ſa langue, de ſes intérêts, de ſes loix, de ſes uſages.

Qui verroit un Roi de Pologne dans la pompe de la Majeſté Royale, le croiroit le Monarque le plus riche & le plus abſolu : ni l'un ni l'autre. La République ne lui donne que ſix cent mille écus pour l'en-

tretien de ſa Maiſon ; & dans toute conteſtation les Polonois jugent toujours que le Roi a tort. Comme c'eſt lui qui préſide aux Conſeils & qui publient les decrets, ils l'appellent *la bouche*, & non *l'ame* de la République. Ils le comparent encore au Roi des Abeilles, qui, ſelon d'anciens Naturaliſtes, eſt ſans aiguillon. Ils le gardent à vue dans l'adminiſtration : quatre Sénateurs doivent l'obſerver par-tout ſous peine d'une amende pécuniaire ; ſon Chancelier lui refuſe le ſceau pour les choſes qu'il ne croit pas juſtes. Son Grand-Chambellan a droit de le fouiller ; auſſi ne donne-t-il cette charge qu'à un favori. Ses Sujets ſe paſſent mutuellement des tranſgreſſions qu'ils ne lui pardonneroient pas. Ils lui oppoſent ſans ceſſe le bouclier de la liberté dont ils abuſent. Auſſi diſent-ils aux autres Nations : *nous avons un Roi, mais le Roi vous a.*

Cependant ces hommes ſi hauts vis-à-vis de leur Maître, ſe complimentent en eſclaves : *je tombe à vos pieds, je me mets ſous la ſemelle*

de vos ſouliers ; & ils ſouffrent patiemment une excluſion humiliante. Le Roi, lorſqu'il mange en cérémonie, admet les Ambaſſadeurs étrangers à ſa table, jamais les Grands de l'Etat : ils ſont occupés à le ſervir, en lui liant les mains. La Pologne eſt peut-être le ſeul Royaume où le Roi n'ait pas le droit de faire battre monnoie : la République l'en a dépouillé.

Ce Roi, tel qu'il eſt, joue pourtant un beau rôle, s'il ſait ſe contenter de faire du bien, ſans le pouvoir de nuire. Il diſpoſe, non-ſeulement, comme les autres Souverains, de toutes les grandes Charges du Royaume & de la Cour, des Evêchés & des Abbayes qui ſont preſque toutes en Commende ; car la République n'a pas voulu que des Moines qui ont renoncé aux richeſſes & à l'état de Citoyen, poſſédaſſent au-delà du néceſſaire ; il a encore un autre tréſor qui ne s'épuiſe pas. Un tiers de ce grand Royaume eſt en biens royaux, *Ténutes, Advocaties, Staroſties*, depuis ſept mille livres de revenus, juſqu'à cent mille.

Ces biens royaux, le Roi ne pouvant se les approprier, est obligé de les distribuer ; & ils ne passent point du pere au fils aux dépens du mérite. On dit communément qu'il n'y a point d'heure dans la journée, où le Roi de Pologne n'ait des graces à répandre.

Pour achever le tableau de la Pologne, il faut crayonner ceux qui l'ont gouvernée. Laissons dans la poudre le vulgaire des Princes. Elle compte des Chefs intelligens, actifs & laborieux plus qu'aucun autre Etat ; & ce n'est pas le hazard qui lui a donné cet avantage, c'est la nature de sa constitution. Dès le quatorzieme siecle elle a fait ses Rois : ce ne sont pas des enfans qui naissent avec la Couronne, avant que d'avoir des vertus, & qui, dans la maturité de l'âge, peuvent encore sommeiller sur le Trône. Un Roi de Pologne doit payer de sa personne dans le Senat, dans les Dietes & à la têtes des Armées.

Si l'on n'admire que les vertus guerrieres, la Pologne a eu presque autant de grands Princes qu'elle a

eu de Souverains. Mais si l'on ne veut compter que ceux qui ont voulu la faire plus grande & plus heureuse qu'elle ne l'est, il y a beaucoup à rabattre.

VI Siécle. I Classe.

Leck la tira des forêts & de la vie errante pour la fixer & la civiliser. L'Histoire ne nous a pas conservé son caractere : mais on sait en général que les fondateurs des Empires ont tous eu de la tête & de l'exécution. Leck avoit besoin de l'une & de l'autre pour gouverner des Sauvages qui ne connoissoient que l'égalité naturelle.

VII Siécle. I Classe.

Cracus leur donna les premieres idées de la Justice en établissant des Tribunaux pour décider les différends des Particuliers. L'ordre regna où la licence dominoit ; Cracovie idolâtre, honora long-temps son tombeau : c'étoit son *Palladium* (*a*).

IX Siécle. II Classe.

Piast enseigna la vertu en la montrant dans lui-même. Ce qu'il ne pouvoit obtenir par la force du commandement, il le persuadoit par la raison & par l'exemple. Son regne

(*a*) Dugloss. lib. 1. pag. 50.

s'écoula dans la paix; & des barbares commencerent à devenir citoyens (*a*).

IX Siécle. II Classe. *Ziemovit*, plus guerrier, les disciplina. Jusqu'alors semblables à des torrens qui abandonnent rapidement les terres qu'ils désolent, ils n'avoient connu que les irruptions passageres. Ils apprirent à combattre de pied ferme, à vaincre en résistant, & à garder leurs conquêtes (*b*).

X Siécle. II Classe. *Boleslas Chrobri* travailla à reformer leurs usages, à déraciner leurs préjugés, à régler leur courage, qui abusoit trop souvent de la victoire. Plein d'entrailles, il les accoutumoit à regarder leur Souverain comme leur pere; & l'obéissance ne leur coûtoit rien (*c*).

XI Siécle. II Classe. Casimir I. fit entrevoir les Sciences & les Lettres dans une terre sauvage où elles n'étoient jamais entrées (*d*). La culture grossiere qu'on leur donna d'abord, attendoit des siecles plus favorables pour produire de meilleurs

(*a*) Cromer, lib. 2. pag. 40.
(*b*) Chronic. Pol. tom. 1. pag. 4.
(*c*) Hartknoch, lib. 1, pag. 65.
(*d*) Sarnic. Annal. Pol. lib. 6, cap. 8.

leurs fruits. Ces fruits ont encore aujourd'hui une certaine âpreté. Mais le temps, qui mûrit tout, achevera un jour en Pologne ce qu'il a perfectionné en d'autres climats.

XII Siécle. II Classe. Casimir II. qui ne fut nommé *le Juste* qu'après l'avoir mérité, protégea les gens de la campagne contre la tyrannie de la Noblesse. Ces malheureux étoient obligés de fournir à tout Noble qui voyageoit le logement, la nourriture, des chevaux & tous les besoins du voyage. Il abolit ces vexations (*a*), & si la Noblesse avoit pensé comme certains de ses Rois, il n'y auroit plus de servitude en Pologne.

XIV Siécle. II Classe. Casimir III. ou Casimir *le Grand*, qu'on appelloit aussi *le Roi des Paysans*, voulut les mettre en liberté; & n'ayant pu y réussir, il demandoit à ces bonnes gens, lorsqu'ils venoient se plaindre, s'il n'y avoit chez eux ni pierres, ni bâtons pour se défendre. Cette obstination de la Noblesse Polonoise à retenir le peuple

(*a*) Dugloss. pag. 512.

dans la ſervitude, n'a pu être ſurmontée ni par l'autorité du Pape Alexandre III. qui déclara, au nom d'un Concile, que tous les Chrétiens devoient être libres, ni par l'exemple de la France & de l'Angleterre où la tyrannie féodale ne regne plus, ni par la forme Républicaine ſi ennemie de tout ce qui ſent l'eſclavage. Caſimir eut les plus grands ſuccès dans toutes les autres parties du gouvernement. C'eſt à lui que la Pologne doit ſes premieres fortereſſes, avantage qu'elle n'a pas ſenti, puiſqu'au lieu d'y en ajouter, elle les a négligées. C'eſt lui qui eſſaya de chaſſer la barbarie du domaine des Arts. Des Villes nouvelles parurent & ſervirent de modele pour rebâtir les anciennes. Des monumens s'éleverent auſſi beaux qu'ils pouvoient l'être alors. Il appella les plus habiles Maîtres, qui malheureuſement ne l'étoient guères [a]. S'il eût vécu deux ſiecles plus tard, vers le temps

(a) Sarnic. Annal. Pol p. 1147. Cromer, p. 319.

de Leon X. la Pologne ne ſeroit peut-être pas ce qu'elle eſt encore aujourd'hui. C'eſt lui auſſi, qui s'étant apperçu que les loix primordiales ne convenoient plus ni aux intérêts, ni aux mœurs de la Pologne, en fit un nouveau corps qui la regle encore à préſent. Il eut toutes les grandes qualités d'Auguſte, & plus de valeur. On lui décerna les honneurs du Triomphe, uſage qui enfantoit des Héros chez d'anciens peuples, qui regardoient l'émulation comme un des premiers reſſorts de l'Etat. Il fut le dernier des Piaſt, race qui a regné 528 ans.

Jagellon qui commença la troiſieme, ſoutint & augmenta tous les biens que ſes prédéceſſeurs avoient faits. Il fit tout ce qu'il voulut avec une nation d'autant plus difficile à gouverner, que ſa liberté naiſſante étoit toujours en garde contre les entrepriſes de la Royauté. Il étonna ſes ſujets par la douceur de ſes mœurs; car n'étant encore que Duc de Lithuanie, il avoit effrayé le Nord en faiſant mourir ſon oncle. Changé tout à coup, en commandant à un

peuple libre, il ſentit l'heureuſe néceſſité d'être bon. Il meſura ſes forces avec celles de Sigiſmond, qui, après avoir été enterré tout vivant, dans un cachot de 80 pieds de profondeur, en fut tiré au bout de ſix mois pour joindre ſa Couronne de Hongrie a celles de Bohême & de l'Empire. Jagellon auroit pu lui enlever la premiere que les Hongrois même lui offroient. Prêt à vaincre, il céda dans la crainte de déchirer la Pologne en voulant l'étendre [*a*]. Il eſt étonnant que le Trône, toujours électif dans ſa race, n'en ſoit pas ſorti pendant près de quatre cens ans ; tandis qu'ailleurs des Couronnes héréditaires paſſoient à des familles étrangeres. Cela montre combien les événemens trompent la ſageſſe humaine.

XIV Siécle. Le fils de Jagellon, Uladiſlas VI. n'avoit que dix ans lorſqu'on l'éleva au Trône : choſe bien ſinguliere dans une Nation qui pouvoit donner ſa Couronne à un Héros tout formé ;

(*a*) Neugbaver. Hiſt. Pol. pag 238.

c'eſt qu'on en appercevoit déjà l'ame à travers les nuages de l'enfance. La République nomma autant de Régens qu'il y avoit de Provinces ; & des Burrhus ſe chargerent d'inſtruire l'Homme de la Nation. Il prit les rênes de l'Etat à dix-huit ans ; & en deux ans de regne, il égala les grands Rois. Il triompha des forces de la Maiſon d'Autriche. Il ſe fit couronner Roi de Hongrie, il fut le premier Roi de Pologne qui oſa lutter contre la fortune de l'Empire Othoman. Amurath II. après avoir ſaccagé la Tranſylvanie & la Servie, menaçoit la Hongrie & toute l'Europe. Le jeune Ulaliſlas arrêta ſes conquêtes, & l'obligea à demander la paix, qui fut jurée ſur l'Evangile & ſur l'Alcoran. Le Pape la rompit, & ſon Légat le Cardinal Julien Céſarini, donna l'abſolution du parjure. C'eſt ſous de tels auſpices qu'Uladiſlas tournant vers le Pont-Euxin, entra dans la Bulgarie, & trouva, près de Varne, le Sultan à la tête de cent mille Turcs contre vingt-cinq mille Polonois. Au premier choc, les Muſulmans lâcherent le pied ; & ce fut

alors que le Sultan, tirant de son sein le Traité rompu, qu'il fit attacher au bout d'une lance, s'écria: *Dieu qui punis les parjures, venge cet outrage fait aux loix des Nations* [*a*]. A peine a-t-il achevé, qu'il ramene ses troupes au combat. L'enthousiasme Musulman se rallume, l'aîle droite des Chrétiens plie, le désordre s'augmente à chaque instant, & Uladislas tombe sans vie: sa tête coupée par un Janissaire, & portée de rang en rang, acheve la déroute [*b*]. A peine avoit-il vingt ans; & la Pologne, regrettant également l'avenir & le passé, ne versa jamais des larmes plus ameres. Les Historiens s'accordent à dire que dans le feu des passions, il ne ternit jamais ses vertus par aucun vice. S'il fut parjure envers Amurat, on croyoit alors qu'on pouvoit manquer de foi aux Infidéles. Le Légat qui avoit sanctifié le parjure, périt au passage d'une riviere.

La Pologne n'essuya bien ses lar-

(*a*) Sarnic. lib 7, chap 6 Dugloss. p. 793.
(*b*) Dugloss. pag. 808 & 811.

mes, que sous le regne de Sigismond I. Ce Prince eut un bonheur bien rare dans la Diéte d'élection: il fut nommé *Roi* par acclamation, sans division de suffrages (*a*). Une autre faveur de la fortune lui arriva, parce que les grands hommes savent la fixer. Il abbattit la puissance d'un Ordre Religieux qui désoloit la Pologne depuis trois siécles. Les Chevaliers Teutoniques, chassés de la Palestine, où ils avoient soin des malades, avoient trouvé un asile en Pologne sous le regne de Boleslas V. Ils eurent un zéle infatigable pour convertir la Prusse au Christianisme, parce que se servant de l'épée plus avantageusement que de la Croix, ils en usurperent la Souveraineté qui appartenoit à la Pologne. C'est là qu'ils forgerent tant de foudres pour accabler leur bienfaitrice. Tous les Régnes, depuis celui de Boleslas, en avoient été frappés plus ou moins. On comptoit sous Casimir IV, en douze ans de guerre seulement, dix-huit mille villages incendiés & trois

XVI Siecle. III Classe. Race des Jagellons

XIII Siecle. II Classe. Race de Piast

(*a*) Neugebaver, lib. 7.

cens mille combattans, qui avoient ensanglanté la scène. Tant de destructions & de victimes immolées à l'ambition de ces Religieux, ne les effrayoient pas. Ils avoient égorgé de sang froid plus de dix mille habitans de Dantzig, sans épargner ni les femmes ni les enfans (*a*). Ils avoient fait trancher la tête, au milieu d'un festin, à une foule de Nobles, qui ne vouloient pas entrer dans leurs violences. Uladislas Loketek, Jagellon, Casimir, avoient attaqué l'hydre, qui reprenoit toujours de nouvelles forces. Sigismond l'extermina enfin; & la Pologne fut délivrée du plus grand fléau qui l'ait jamais affligée. Sigismond étoit doué d'une force extraordinaire, qui le faisoit passer pour l'Hercule de son temps (*b*). Il brisoit les métaux les plus durs; & il avoit l'ame aussi forte que le corps. Il a vécu 82 ans, presque toujours victorieux, respecté & ménagé par tous les Souverains,

(*a*) Duglosf. pag. 949.
(*b*) Pastor ab Hittembeg. p. 207. Cromer, pag. 68.

par Soliman même qui ne ménageoit rien. C'est sous lui que se formerent tant de grands Généraux qui ont illustré la Pologne, un Duc d'Ostrog, un Kaminiecki, un Firley, un Lanczkoronski, un Zaremba, un Sieniawski, un Tarnowski, un Pretficz. On ne savoit alors à qui donner le prix des Souverains; à François I, à Charles-Quint, ou à lui, supérieur peut-être à tous deux, en ce que, plus jaloux du bonheur de ses peuples que de sa gloire, il s'appliqua constamment à rendre la Nation plus équitable que ses loix, les mœurs plus sociables, les Villes plus florissantes, les bâtimens publics plus décens, les maisons des Seigneurs plus commodes, les campagnes plus cultivées, les Arts & les Sciences plus honorées, la Religion même plus épurée (*a*).

Personne ne lui ressembla plus, parmi ses successeurs, qu'Etienne *Battori*, Prince de Transylvanie; à qui la Pologne donna sa Couronne, après la fuite de Henri de Valois. Il

Année 1575. IV Classe.

(*a*) Cromer, pag. 702 & 709.

ſe fit une loi de ne diſtribuer les honneurs & les emplois qu'au mérite. Il réforma les abus qui s'étoient accumulés dans l'adminiſtration de la Juſtice. Il fit des Ordonnances militaires, qui aſſujettirent les Polonois & les Coſaques à toute la diſcipline peut-être dont ils ſont ſuſceptibles. Il entretint le calme au-dedans, & il contint les Tartares, les Moſcovites & les Coſaques. Il régna dix ans : c'étoit aſſez pour ſa gloire, pas aſſez pour la République.

Année 1587. IV Claſſe. Sigiſmond III, Prince de Suéde, lui ſuccéda ſans le remplacer. Il n'eut ni les mêmes qualités, ni le même bonheur. Il perdit un Royaume héréditaire pour gagner une Couronne éléctive. Il manqua l'occaſion de conquérir la Moſcovie, & peut-être de recouvrer la Suéde. Il laiſſa enlever à la Pologne, par Guſtave Adolphe, Elbing, Marienbourg, & l'une de ſes plus belles Provinces, la Livonie. Il avoit deux défauts qui cauſent ordinairement de grands malheurs. Il étoit borné & obſtiné.

Fin du premier Livre.



HISTOIRE DE JEAN SOBIESKI, *ROI DE POLOGNE.*

LIVRE II.



CE fut ſous le Régne de Sigiſmond III, en 1629, que Jean Sobieski, dont j'écris l'Hiſtoire, vint au monde, dans le temps que Louis XIII régnoit en France ; le malheureux Charles I, en Angleterre ; le victorieux Guſtave Adolphe, en Suéde : dans le temps que la Pologne étoit entraînée dans des guerres qui n'ont

fini qu'avec le siécle, il lui naissoit un Défenseur dans le Château d'Olesko, petite ville du Palatinat de Russie. Sobieski sortoit de deux anciennes Maisons, dont les Généalogistes Polonois, aussi entreprenans que ceux de France, ont posé les premieres pierres dans la nuit des siecles. Une vérité plus constante, c'est qu'on remarquoit dans l'une & dans l'autre, une succession de vertus, qui étoit bien au-dessus de la plus haute généalogie.

Le fameux Zolkiewski, ayeul maternel de Sobieski, avoit battu les Moscovites en 1610, pris Moscow & le Czar Basile, qu'il amena au Roi Sigismond III (*a*). Les monumens de cette victoire se voyoient encore au platfonds du Château de Varsovie, lorsque le Czar Pierre fut appellé en Pologne, pour défendre le Roi Auguste, contre Charles XII. Il les fit enlever : mais l'histoire reste. En 1620, Zolkiewski s'étoit ouvert un passage à travers cent mille combatans, qui l'investissoient en Mol-

(*a*) Langnich, Hist. Pol. pag. 117.

davie, Turcs & Tartares. Il faisoit sa retraite devant cette armée formidable, toujours suivi & harcelé pendant une marche de cent lieues. Arrivé aux frontieres de Pologne, sur les bords du Niester, fleuve tranquille qu'Ovide a connu, sous le nom de Tyras (*a*), il ne s'attendoit pas à être trahi par les siens. Sa Cavalerie, lasse d'envisager la mort, saisit le premier moyen d'échapper en se jettant à la nage, abandonnant ainsi son Général, avec l'Infanterie. Il avoit un fils à côté de lui qui le supplioit de penser à son propre salut. Il répondit que *la République lui avoit confié l'Armée entiere.* Il vit tailler en piéces cette Infanterie qui lui restoit. Il vit expirer son fils; & lui-même, percé de coups, ne lui survécut quelques heures que pour mourir avec plus d'horreur. Le Général Turc lui fit couper la tête, & l'envoya au Serrail pour rassurer l'Empire Othoman [*b*]. Cette tête

(*a*) —— *Nullo tardior amne Tyras.*
Ex Ponto, Epist. 10, v. 50.
(*b*) Langnich, pag. 125.

fut rachetée; & le même tombeau renferma le pere & l'enfant, avec cette Inſcription Latine :

Exoriare aliquis, noſtris ex oſſibus, ultor.

Puiſſe un vengeur ſortir de nos cendres! Il reſtoit un fils qui voulut être ce vengeur. Il attaqua les Tartares avec un courage bien au-deſſus de ſes forces, qui ne conſiſtoient qu'en une petite troupe ſoudoyée par lui-même. Il fut accablé par le nombre; & payant de ſa tête, après le combat, il fut réuni aux ſiens.

La gloire de venger les Zolkiewski, étoit réſervée à Sobieski, leur deſcendant dans la ligne féminine. Il ne lut jamais, ſans émotion, l'Epitaphe qui l'invitoit à la vengeance. La République ne ſe contenta pas de ce monument domeſtique. Elle ſçavoit que l'immortalité dans la mémoire des hommes eſt tout à la fois la récompenſe & le germe des Héros. Une pyramide que les Turcs & les Tartares même ont reſpectée juſqu'à préſent, s'éleva ſur le lieu où avoit coulé ce ſang généreux, pour apprendre à la poſtérité comment on

doit mourir pour la patrie. C'eſt ce qu'on y lit encore en quatre Langues.

L'Hiſtoire des Zolkiewski, nous fourniroit une foule de traits héroïques, ſi elle entroit directement dans notre ſujet; & ce n'eſt pas ſeulement dans la Maiſon de ſa Mere, que Jean Sobieski trouvoit des Héros à imiter.

Son Ayeul paternel, Marc Sobieski, Palatin de Lublin, lui avoit laiſſé de grands exemples. C'eſt lui qui, dans la Bataille, où Michel, Hoſpodar de Moldavie, fut vaincu, détermina les ſuccès. On alloit prendre un chemin qui expoſoit les troupes à périr par la difficulté des vivres, & par le feu de l'ennemi. Il en indiqua un autre qui conduiſit à la victoire; & dans l'action, il montra qu'il ſavoit combattre auſſi bien que conſeiller : c'eſt lui encore qui défit les Rebelles Dantzicois en 1577, auprès de Dirchaw (*a*), & qui ſe jetta dans la Viſtule, en pourſuivant leur Général, qu'il atteignit, & tua de ſa propre main au milieu des flots. Cela

(*a*) Ville de Pruſſe dans le Palatinat de Culm.

ſe paſſoit ſous les yeux de ſon Roi Etienne *Battori*, qui dit plus d'une fois que, s'il falloit commettre la fortune de la Pologne à un combat ſingulier, comme autrefois celle de Rome fut confiée aux Horaces, il n'héſiteroit pas de nommer le Palatin de Lublin. L'intrépide Palatin périt à l'attaque de Sokol, Forteresse Moſcovite que les Polonois prirent d'aſſaut. Tel fut l'Ayeul de Jean Sobieski; & ſon Pere, Jaques Sobieski, ne dégénéra pas. Avant que de monter aux Charges, il fut élu quatre fois Maréchal de la Diète. On le regardoit comme le bouclier de la liberté; & il entra dans le Sénat pour y occuper la ſeconde place. Il fut Caſtellan de Cracovie. Ce Caſtellan, tout à fait hors de rang, eſt au-deſſus des Palatins mêmes. Dans la Poſpolite, il a l'honneur de ſe mettre à la tête de la Nobleſſe, au préjudice du Palatin de Cracovie: récompenſe d'une victoire, où le Palatin prit la fuite, tandis que le Caſtellan, ſon Lieutenant, tint ferme, & vainquit. Il eſt auſſi le premier Sénateur d'Epée, comme le

Primat eſt le premier Sénateur d'Egliſe. Tous deux ont le titre d'*Alteſſe*.

Jacques Sobieski étoit propre à ſervir la République de plus d'une façon, parce que les Sénateurs Polonois, formés à cet égard ſur ceux de l'ancienne Rome, connoiſſent également les armes & les loix. La Pologne ſe ſouviendra long-tems de la fameuſe bataille de *Choczin* (a) en 1621. Le jeune Prince Uladiſlas, fils du Roi Sigiſmond III, y avoit l'honneur du commandement: Jacques Sobieski, la réalité, en l'abſence du Grand-Général. Deux cens mille Turcs & Tartares y furent défaits par ſoixante-cinq mille Polonois & Coſaques: & comme le Héros du jour étoit auſſi propre à négocier qu'à combattre, il fut envoyé à Conſtantinople pour ſigner la Paix, que la Porte vaincue demandoit. Toutes les fois que la République eut beſoin d'un homme de tête dans les Cours étrangeres, en Suéde, en France, en Italie, elle jetta les yeux

(a) Ville de la Moldavie ſur le Nieſter.

ſur Jacques Sobieski, & s'en trouva bien. Il avoit épouſé *Théophile Zolkiewska*, Fille du grand Zolkiewki, & héritiere de tous les biens que cette puiſſante Maiſon poſſédoit dans le Palatinat de Ruſſie (*a*). Il en eut deux fils *Marc* & *Jean*. Leur éducation fut un devoir ſacré pour lui, & il en partagea les ſoins. Tout occupé qu'il étoit dans le Sénat & dans les Armées, il ne négligea pas les Lettres. Il ſavoit que Céſar avoit écrit ſes Commentaires en ſubjuguant les Gaules. On voit dans les Bibliothéques Polonoiſes des Ouvrages de Jacques Sobieski; & quiconque écrit pour le public (fût-ce médiocrement) marque toujours une ame plus active.

(*a*) Ces biens étoient plus conſidérables que beaucoup de Souverainetés en Italie ou en Allemagne. La terre de Zolkiew, ville fortifiée avec un Château, compte plus de cent cinquante villages, celle de Zloczow, autre place de défenſe, en renferme preſqu'autant. Je ne parle pas d'Olesko, qui feroit la fortune d'un Seigneur François: en tout, près de vingt lieues d'étendue. Telle étoit autrefois l'opulence des Seigneurs François, que la diſſipation, les croiſades & la politique ont enfin ruinés.

On admire auſſi dans le Palais de Villanow, à deux lieues de Varſovie, des monumens de Peinture & de Sculpture, qu'il s'étoit procurés en faiſant venir des Artiſtes Italiens pour donner du goût à ſa patrie. On y lit, en forme d'explication, des Vers tirés des Géorgiques de Virgile. Cette ſavante ſuperfluité ſur des figures qui doivent s'expliquer d'elles-mêmes, ſent encore la mal-adreſſe Gothique. Mais elle prouve du moins l'érudition de celui qui l'emploie.

Un Pere de cette trempe étoit en état de former ſes fils. Il voulut qu'on leur donnât la connoiſſance des choſes avant celle des Langues. Il leur parloit auſſi ſouvent de la juſtice, de la bienfaiſance, des loix & du reſpect qui leur eſt dû, que de la gloire militaire. Il leur découvroit peu à peu les intérêts de la Pologne. Il les accoutumoit inſenſiblement à les défendre par la plume & par la parole: talens fort inutiles dans un Gouvernement abſolu; mais extrêmement néceſſaires dans une République. Il travailla ſur-tout à faire naître en eux ce goût d'application

qu'il avoit lui-même ; & ſans lequel il n'y aura jamais de grands hommes.

L'aîné, *Marc*, étoit d'une compléxion douce, d'une grande docilité, fait pour être chéri d'une Mere ; & s'il eût vieilli, il auroit partagé le ſort d'Eſaü qui fut ſoumis à ſon cadet.

Jean étoit d'un tempérament vif, ardent, impétueux, voulant fortement ce qu'il déſiroit ; avide de louanges, plus ſenſible à l'humiliation qu'au châtiment ; & ſi nous avions les mémoires de ſon enfance, peut-être y verrions-nous les premiers rayons de la gloire dont il devoit ſe couvrir ; peut-être auſſi n'y trouverions-nous que des choſes fort communes, parce que les hommes reſſemblent aux fruits qui attendent la ſaiſon pour ſe développer.

Les Polonois ne penſent pas que leur patrie réuniſſe tout ce qu'il faut voir & ſavoir. L'adoleſcence des deux Freres arriva ; & ils voyagerent. Le pays où ils s'arrêterent le plus, fut la France. Ils y arrivoient dans le temps que le jeune Duc d'Anguin, connu depuis ſous le nom du Grand

Condé, avoit dejà gagné trois batailles. Les deux Freres diſoient qu'ils le trouvoient plus grand, d'avoir battu de vieux Généraux, que d'être né Prince du Sang. Ils arrivoient encore dans le temps que la France commençoit une guerre civile, celle de la Fronde, pour chaſſer un Miniſtre, ſans penſer à faire des loix qui contiendroient tous les Miniſtres. Jean Sobieski, qui avoit dejà des idées de Gouvernement, a dit ſouvent depuis, qu'il n'avoit pas compris pourquoi on n'aſſembloit pas, comme en Pologne, les Etats Généraux. On le vit parmi nos Mouſquetaires, lui que la fortune avoit marqué pour être Roi. Il n'y avoit encore alors qu'une Compagnie de cette Milice, créée par Louis XIII en 1622, appellée long-tems les Grands Mouſquetaires. L'autre Compagnie ſervoit le Cardinal Mazarin, avant que de ſervir l'Etat.

Dans les pays que les deux Freres parcoururent enſuite, après la ſcience des mœurs & des intérêts nationaux, ils s'appliquerent à l'étude des Langues. Quand on les apprend

de la Nation qui les parle, on les ſait mieux & en moins de tems. Le cadet vint à bout d'en parler ſix, & on étoit tenté de dire qu'elles lui étoient naturelles. Paris avoit été le premier objet de leurs voyages. Conſtantinople en fut le terme : leur ſéjour s'y prolongea, parce qu'ils vouloient connoître à fond une Puiſſance qui étoit ſi ſouvent en guerre avec la Pologne. *La Porte*, en les voyant, n'imaginoit pas que ſes armées fuiroient un jour devant l'un des deux jeunes curieux. Éclairés l'un & l'autre des lumieres qu'ils avoient puiſées en Europe, ils projettoient de s'enfoncer dans l'Aſie, lorſqu'ils reçurent nouvelle que le feu de la guerre s'allumoit ſur les frontieres de Pologne ; & ils crurent que leur premier devoir étoit de défendre leur patrie ; c'eſt la grande vertu des Républiques. Ils y revinrent. Ils n'eurent pas le plaiſir d'embraſſer un pere qui les avoit inſtruits par la parole & par l'exemple. Il étoit mort en leur laiſſant un héritage plus précieux que ſes grands biens, la mémoire de ſes vertus.

Le Trône de Pologne étoit occupé par un Prince qui, de Jéſuite, étoit devenu Cardinal, de Cardinal, Roi. C'étoit Caſimir V, frere d'Uladiſlas VII. Celui-ci avoit employé ſeize ans de regne à ſe faire aimer : tous deux fils de Sigiſmond III, qui auroit été un excellent Particulier, Roi fort médiocre.

Année 1643.

Caſimir, à peine couronné, vit ſon Royaume en proie aux Coſaques. Les Coſaques avoient habité les Iſles que forme le Boryſtène : vrais Pirates qui ne vivoient que de leurs courſes. Un Roi de Pologne, Etienne Battori, les avoit attachés à ſa Couronne, en les gagnant par ſes bienfaits, & en leur montrant une maniere de vivre plus honnête & plus heureuſe : il en avoit fait un corps militaire de quarante mille hommes qu'il établit dans la baſſe Podolie & la baſſe Volhinie, pour les employer principalement contre les Tartares & les Moſcovites, ennemis naturels de la Pologne Il leur avoit aſſocié des colonies pour peupler & cultiver le pays qu'on nomme aujourd'hui l'Ukraine : c'eſt une

étendue de cent lieues de longueur, ſur à peu près autant de largeur, partagée par le Boriſthène en deux parties preſqu'égales. Parmi tan tde grandes choſes qu'avoit fait Battorri, c'étoit peut-être la plus belle. Il aſſuroit les frontieres de la Pologne; il doubloit ſes forces militaires; il fertiliſoit pour elle une contrée inculte qni devenoit un des pays le plus fertile du monde. Il lui donnoit un nouveau Royaume.

Mais la violence des particuliers puiſſans a renverſé plus d'une fois la fortune des Etats. Les Seigneurs Polonois, des Palatinats qui touchent à l'Ukraine, voulurent traiter les Coſaques comme leurs ſerfs. Ils foulerent aux pieds leurs privileges, ils envahirent leurs poſſeſſions, ils les frapperent même dans l'endroit le plus ſenſible, en démoliſſant des Egliſes Grecques où ils ſervoient Dieu à leur maniere; & le Roi Uladiſlas VII eut la foibleſſe de fermer les yeux ſur ces vexations. D'un peuple fidele, on en fit des ſujets révoltés; ils coururent aux armes, furent battus, & pour ſauver le reſte

reſte de la nation, ils livrerent leur Général Pauluk, à qui l'on coupa la tête, malgré la parole donnée de lui ſauver la vie (*a*).

Un nouveau crime, de la part des Polonois, forma un autre Général. Le Coſaque *Chmilienski* vivoit paiſiblement du bien que ſon pere lui avoit laiſſé. Il y avoit joint quelques terres abandonnées qu'il avoit miſes en valeur, & améliorées encore par des moulins. Un Gentilhomme Polonois, nommé *Jatinski*, qui avoit un commandement dans l'Ukraine, envia la fortune du Coſaque. Il trouva de la réſiſtance; il brûla ſes moulins, viola ſa femme, & la maſſacra ſur le cadavre ſanglant de ſon fils. Le malheureux pere, l'époux outragé, demanda vengeance au Roi; une foule, qui avoit auſſi des plaintes à porter, ſe joignit à lui: on n'obtint rien.

Un déni de juſtice, ou toute autre oppreſſion de cette eſpece, n'arrache que des larmes à une Nation douce & ſubjuguée depuis longtems.

(*a*) Lengnich, pag. 158.

Mais une Nation fiere, & qui distingue l'obéissance de l'esclavage, n'éteint sa colere que dans le sang.

Année 1648. Uladislas venoit de mourir en laissant le feu allumé. Chmilienski, avec plus de rage que de capacité, mene ses Cosaques dans le cœur de la Pologne, fait main-basse sur la Noblesse en épargnant le Paysan, rencontre l'armée Polonoise à Pilawiecz, dans la petite Pologne, la défait entierement, marche à Léopol, capitale de la Russie rouge, qui se rend pour éviter les derniers malheurs, porte l'épouvante jusques à Cracovie, d'où l'on enleve la Couronne pour la mettre en lieu de sûreté. L'incendie, le viol & le meurtre l'accompagnent pour rendre ce qu'il avoit souffert; & au milieu de ce torrent de vengeance, il se souvient qu'on a insulté sa Religion. Il oblige les Prêtres à se marier avec des Religieuses, & à vivre dans le schisme Grec (*a*).

Si l'on tenoit registre des forfaits que la Justice de Dieu ou des hommes laisse impunis sur la terre, les scélerats seroient encore plus effrénés. Bien des innocens périrent dans la vengeance de Chmilienski: le principal coupable, *Jatinski*, échappa à ses coups.

(*a*) Pastor. Hist. Pol. pag. 138 & 192.

Un autre sujet d'étonnement, c'est la défaite de l'armée Polonoise. Le Grand-Général Potocki avoit une longue expérience; Chmilienski n'en avoit point ou presque point. L'histoire nous montre plus d'une fois ces phénomènes; il faut que le désespoir dans une ame forte, & dans un peuple courageux, tienne lieu de tout.

Casimir qui ne faisoit que de prendre le sceptre, se voyoit au moment d'en être dépouillé: ce tems étoit funeste à plusieurs Rois. Philippe IV venoit de perdre le Portugal & presque toutes ses possessions en Asie. Une faction en France forçoit la mere de Louis XIV à fuir de sa capitale avec ses enfans. Charles I mouroit à Londres sur un échafaut. Les Rois oublieroient qu'ils sont hommes, s'ils étoient toujours heureux.

L'Armée Polonoiſe avoit donc lâché le pied à Pilawiecz. L'ignominie en étoit toute fraîche, lorſque les deux Sobieski arriverent : *Venez-vous nous venger*, leur dit une Héroïne en les voyant ; c'étoit leur mere : *Je ne vous reconnois point pour mes fils, ſi vous reſſemblez aux Combattans de Pilawiecz.*

La Nobleſſe ſollicitoit Caſimir de ſe mettre à la tête d'une puiſſante Armée. Ce Roi qui vouloit ramener les Coſaques par la négociation, & en donnant quelque ſatisfaction à de braves gens cruellement inſultés, répondit à la Nobleſſe : *Il ne falloit pas brûler les moulins de Chmilienski, encore moins violer ſa femme & la maſſacrer avec ſon fils.* Cette réponſe déplut ; & la Nobleſſe s'armant au nombre de cinquante mille hommes, alla ſe faire battre dans la baſſe Volhinie. Il lui reſtoit encore du courage. Elle s'approcha de l'*Hypanis.* Ce Fleuve qui ſe joint au Boryſthène, & tombe avec lui dans la Mer Noire, ſe nomme aujourd'hui le *Bogh.* C'eſt ainſi que des barbares ont défiguré juſqu'au nom des Pays que des Co-

lonies Grecques firent fleurir autrefois. Les bords du Bogh ne furent pas plus favorables aux Polonois, que le premier champ de bataille. Leur déroute fut complette.

Ce fut dans cette ſeconde action, que Marc Sobieski, moins heureux que ſon cadet, perdit la vie à la fleur de l'âge, & en entrant dans la carriere de la gloire. Lorſqu'il étoit parti pour voyager en France avec ſon frere, le pere leur avoit dit : *Mes enfans, inſtruiſez-vous de tout ce qui eſt utile. Quant à la danſe, vous l'apprendrez ici avec les Tartares.* Les Tartares combattoient effectivement avec les Coſaques dans cette fatale journée. Leur Kan avoit une injure perſonnelle à venger. La Pologne lui avoit payé, auſſi bien qu'à ſon prédéceſſeur, une penſion conſidérable, qu'Uladiſlas avoit ſupprimée. On lui amena, après la victoire, trois cens Gentilhommes Polonois chargés de chaînes & couverts de bleſſures. Marc Sobieski étoit du nombre. Le cruel Tartare, ſans avoir égard au droit des Gens, qui reſpecte les Priſonniers de guerre, lui fit

couper la tête & à tous ſes compagnons ; leurs corps ſervirent de pâture aux vautours, & la mere de Marc Sobieski n'eut pas même l'affreuſe conſolation de mettre ſon fils dans le tombeau de ſes peres. Elle porta ſa douleur en Italie pour éviter la vûe d'un Pays où elle venoit de perdre ce qu'elle avoit de plus cher. Le fils qui lui reſtoit, n'en étoit pas aimé ſi tendrement, à cauſe de quelques vivacités de jeuneſſe, & de deux combats ſinguliers où il avoit prodigué un ſang qu'il ne devoit qu'à la Patrie. Cet honneur barbare des duels, inconnu dans tout l'Orient, depuis Conſtantinople juſqu'au fond du Japon, nous eſt venu du Nord. Il n'eſt pas étonnant que les Polonois s'en piquent ainſi que nous : mais moins ſages encore, ils ne ſe ſont pas corrigés comme nous, de ces duels publics où l'on prend des ſeconds, & où les ſpectateurs animent l'émulation des Gladiateurs. Jean Sobieski étoit puni par le duel même ; car, tandis que ſon aîné avoit marché au véritable honneur, une bleſſure l'avoit retenu à Léopol.

Dès qu'il eut recouvré ſes forces, la vengeance & la gloire lui parlerent également.

On avoit encore les mêmes ennemis à combattre. Il étoit temps que Caſimir ſe mît à la tête des troupes pour jetter plus d'ordre dans les opérations, & pour ne pas s'avilir aux yeux d'une République qui veut des Rois guerriers. Il s'y mit.

Le jeune Sobieski, devenu le Chef de ſa Maiſon, n'avoit encore que préludé dans la guerre. Tout ce qu'on avoit pu remarquer en lui, c'étoit une ardeur bouillante qui l'étourdiſſoit ſur les dangers, & une avidité de s'inſtruire qui le portoit ſouvent où le devoir ne le demandoit pas. Il avoit la Staroſtie de Javorow dans le Palatinat de Ruſſie, qu'il tenoit de ſon pere. Il parut à la tête d'une troupe choiſie. Il y eut vingt combats contre des ennemis qui ne fuyoient que pour revenir à la charge ; & partout il fit voir que la nature lui avoit donné la valeur du Soldat, & ce qui eſt bien plus rare, ce coup d'œil heureux qui annonce le Général. Un événement montra quelle

Année 1649.

considération il s'étoit acquise en si peu de temps. L'Armée Polonoise se révolta dans le Camp de Zborow, Ville de la petite Pologne, aux confins de la Podolie. Tout fut employé par le Général Czarneski, la douceur, les menaces, le canon même des Lithuaniens, pour la faire rentrer dans le dèvoir. On en désespéroit, lorsque Sobieski demanda cette négociation. Les ames extraordinaires justifient leur témérité par le succès. Il est aisé d'imaginer de quelle adresse, de quelle éloquence il eut besoin pour persuader des hommes qui avoient les armes à la main. Il réussit. Cet empire sur les esprits auroit fait honneur à un Général consommé ; il combloit de gloire un jeune homme qui n'étoit encore dans aucune charge de l'Etat.

On marcha à l'ennemi avec ce concert de volontés, qui annonce la victoire. Chmilienski, malgré la justice de ses armes, cessa d'être heureux. Soutenu des Tartares, il entreprit de forcer son Roi dans le Camp de Zborow. On se battit plusieurs jours, pendant lesquels il per-

dit plus de vingt mille hommes ; & il n'osa plus tenter la fortune. On parla de paix ; & avant que de la signer, le Roi récompensa Sobieski de la Charge de Grand-Enseigne de la Couronne, Officier de Cour & d'Armée, qui porte la Banniere de la République à la Pospolite, au Couronnement, & aux Funérailles des Rois.

La paix de Zborow fit murmurer toute la Noblesse. Le Roi qui n'avoit point abandonné son dessein de ramener les Cosaques par la douceur, leur accorda des conditions dont ils pouvoient abuser. Oubliant tout le passé, il les laissoit armés au nombre de vingt mille hommes dans le Palatinat de Kiovie, qui ne devoit plus être donné qu'à un Seigneur du *Rit Grec*. Il les rétablissoit dans l'exercice paisible de leur Religion, & dans tous leurs priviléges. Cependant comme il faut toujours quelque chose pour satisfaire la Majesté des Rois, il fut stipulé que Chmilienski demanderoit pardon à genoux. Le Cosaque se soumit à cette humilation pour le bien de son Pays. Le Prince

Tartare gagna du butin & le rétablissement de sa pension. Tout cela étoit sage : mais la Noblesse Polonoise ne l'étoit pas. On cria de toute part que le Roi trahissoit la République. On pensoit à rompre un Traité dont on ne vouloit pas voir les avantages.

Les Cosaques sentirent que le parti des Grands l'emporteroit sur celui du Roi ; & que la paix qu'ils venoient de faire étoit fragile. Ils reprirent les armes avec les Tartares. Berestesk, Ville située aux confins du Palatinat de Beltz, fut le champ de bataille. Les Tartares, après une perte de six mille hommes, prirent la fuite. Les Cosaques se retrancherent dans leur Camp, où ils ne furent forcés qu'en vendant chérement la victoire aux Polonois. On peut dire que Casimir, contraint par ses sujets à reprendre les armes, vainquit malgré lui. Sobieski fut blessé à la tête, mais tant d'autres avoient des blessures à montrer, que ce n'étoit pas une distinction.

Année 1651.

Chmilienski étoit battu, mais il vivoit, & il lui restoit des ressources.

Le Czar Alexis se servit de lui pour attaquer la Pologne. Il prit Smolensko, grande Ville sur la rive droite du Borysthène, qui retournoit à ses premiers Maîtres ; & il s'ouvrit un passage dans la Lithuanie qu'il désola par le fer & par le feu.

Nos Mémoires ne nous instruisent pas sur la conduite de Sobieski dans cette guerre avec les Moscovites & les Cosaques : il faut des actions d'éclat pour faire parler la renommée ; & les actions d'éclat ne se font pas sans des occasions singulieres. Il est pourtant vraisemblable qu'on appercevoit constamment ces traits soutenus de courage & de sagesse, qui décélent le grand Capitaine ; puisque dans une autre guerre qui vint s'allumer au feu de celle-ci, pour embraser la Pologne dans toutes ses Provinces, Sobieski, encore à ses premieres campagnes, eut un commandement distingué dans la Cavalerie. Ces avancemens précipités ne se font pas sans de grandes raisons dans un Royaume Républicain, où la Cour doit s'observer & donner des récompenses plutôt que des graces.

Année 1655. Il y avoit long-temps que la Pologne n'avoit vu tant d'ennemis conjurer sa perte. Charles Gustave devenu Roi de Suede, par l'abdication de Christine, cette Reine trop philosophe, qui aima mieux vivre à Rome avec les Arts, les Cardinaux & les Lettres, que de travailler au bonheur d'un Royaume, Charles Gustave, emporté par une erreur trop commune aux Rois, crut ne pouvoir mieux commencer son regne que par des conquêtes. Il se rendit maître en peu de temps de la Mazovie, & d'une grande partie de la Pologne, d'où il porta le théâtre de la guerre dans la Prusse.

Sobieski, dans une Armée battue par-tout, apprenoit à battre. A la tête de quatre cens chevaux entre Elbing & Marienbourg, il en défit plus de six cens commandés par un proche parent du Roi de Suéde. Si Casimir avoit eu beaucoup de Sobieskis, il auroit évité les dures extrémités où il se vit réduit. Abandonné de son Armée, il chercha un asile dans la Silésie. Il vit même la Lithuanie, qui n'étoit pas encore

soumise, se mettre sous la protection du Vainqueur. On eût dit que tous ses sujets étoient frappés de la foudre, & que ceux qu'elle n'avoit pas tués, n'étoient plus capables que d'un seul sentiment, celui de la terreur. Mais enfin l'orage passa en se dispersant sur une grande étendue de pays. On reprit ses sens; on crut que Charles Gustave n'étoit pas invincible.

Casimir profita de cette lueur de courage. Parmi les Officiers qui méritoient le plus sa confiance, il avoit remarqué Czarneski & Sobieski. Il détacha les Tartares du parti Moscovite; il eut l'adresse de les mettre dans le sien. Sobieski fut chargé de les conduire, tandis que Czarneski commandoit les Polonois. D'abord on fit main-basse sur les Troupes Suédoises qui avoient pris leur quartier d'hyver en Lithuanie; on tailla aussi en piéces tout ce qu'on trouva dispersé en Pologne. Chaque jour brisoit quelqu'anneau des chaînes de la Nation.

Cependant Charles Gustave ramenoit son Armée du fond de la Prusse,

& avec elle un fecours de l'Electeur de Brandebourg. Sobieski l'affiége entre la Viftule & le Sanus, riviere qui fe jette dans ce fleuve; il lui coupe les vivres, il le fatigue par des efcarmouches continuelles, & comme il apprend que *Douglas*, Général Suédois, s'approche avec un corps de fix mille hommes pour dégager fon Roi, il laiffe de l'Infanterie pour continuer à le tenir enfermé, il marche à Douglas avec fa Cavalerie, il paffe à la nage la Pilcza que la fonte des neiges avoit beaucoup enflée; & avec cette *célérité* que Céfar regardoit comme la premiere qualité du Général, il furprend Douglas, le bat, & le pourfuit pendant huit milles du côté de Varfovie.

Tous les corps de l'Armée Polonoife obligée de faire face en tant d'endroits, ne combattoient pas auffi bien que celui qui marchoit fous les ordres de Sobieski. Il fallut fe divifer encore pour s'oppofer à Ragotski, Prince de Tranfylvanie, qui s'avançoit de concert avec la Suéde, dans le deffein de ravir la Couroune à Cafimir. Au milieu de tant d'ennemis,

on fit des fautes dont Charles Guftave profita. S'étant dégagé du pofte dangereux où il s'étoit mis, il s'approcha de Varfovie; on en vint à une affaire générale qui dura trois jours. Il y eut de part & d'autre, dans des flots de fang, des efforts de courage & de tête. Mais enfin la victoire fe déclara encore pour Charles Guftave, victoire que Cafimir lui vendit bien cher. Jamais les Tartares n'avoient combattu avec tant d'ordre & de fermeté. Accoûtumés à un brigandage continuel, impatiens de la difcipline, toujours prêts à fuir lorfqu'ils trouvent de la réfiftance, ils fe croyoient devenus d'autres hommes fous le commandement de Sobieski; & lorfque la fuite des événemens tourna fa valeur contr'eux, ils fe fouvinrent toujours, avec une admiration mêlée de refpect, des belles actions qu'ils lui avoient vu faire, & ils fentirent qu'on pouvoit acquérir de la gloire en perdant une bataille.

C'étoit fait de la République, fi Charles Guftave eût vécu quelques années de plus. Il mourut dans fa

trente-huitiéme année, presqu'aussi grand que Gustave Adolphe, si la guerre décide des grands hommes.

D'un autre côté, Ragotzki plus ambitieux que Général, & peu docile aux conseils de son Allié Charles Gustave, avoit manqué l'occasion de vaincre. Georges Lubomirski, Petit-Général de l'Armée Polonoise, & Sobieski, étoient entrés dans son pays pour y exercer les mêmes hostilités dont il affligeoit la Pologne. La défense ne lui réussit pas mieux que l'attaque. Battu, il entraîna dans sa disgrace une Secte qui avoit abusé en Pologne de la tolérance dont elle jouissoit. Celle des *Unitaires*, qu'on appelle tantôt *Sociniens*, tantôt *Ariens*, adorateurs d'un Dieu unique, incommunicable, qui ne produisit jamais rien d'égal à lui. La Pologne les proscrivit, non pour leur doctrine, quelque condamnable qu'elle fût, mais pour leurs liaisons avec Ragotski. Cette Secte, qui a séduit l'Orient & l'Occident pendant trois siécles, & qui se mêle à toutes les Religions, est peut-être encore la plus nombreuse: mais elle

n'a plus de Temples. Ragotski se crut perdu aussi bien qu'elle, trop heureux d'accepeer une paix honteuse qui lui ôta toute envie de troubler le repos de ses voisins.

Quant à la Suéde, ne se croyant plus en état de soutenir les grands projets du Roi qu'elle venoit de perdre, elle signa la paix à Oliva, célébre Monastere de la Prusse Royale à un mille de Dantzic. Année 1660.

Il restoit deux ennemis à la Pologne: les Moscovites & les Cosaques: ceux-ci plus acharnés, parce que le ressentiment d'une grande injure est plus dévorant que l'envie des conquêtes. La République avoit pour auxiliaires les Tartares de Crimée. Ce secours dont on pouvoit tirer un grand avantage, on le devoit principalement au zéle de Sobieski. Il avoit vécu parmi eux comme ôtage. Un ôtage dans le sein d'une Nation barbare, s'il n'est qu'un homme ordinaire, ne pense qu'au moment qui l'en tirera pour le rendre à ses foyers. Sobieski s'occupoit des intérêts de sa patrie. Les Tartares l'estimoient déjà pour l'avoir

vu combattre ; & c'étoit la raiſon qui le leur avoit fait préférer à d'autres ôtages : le Kan ſurtout conçut pour lui une amitié qui ſervit bien la Pologne en cette occaſion. L'alliance fut concluе.

Année 1660. Les Armées combinées attaquerent les Moſcovites, tantôt en leur dreſſant des embuches, tantôt en campagne ouverte. Les ſuccès ſe balançoient. On touchoit à une affaire déciſive près de Cudnow ; & le Roi Caſimir, qui commandoit en perſonne, la deſiroit beaucoup ; mais les Moſcovites traînoient en longueur pour donner le temps à Chmilienski de joindre avec ſes Coſaques. Il étoit de la derniere importance d'empêcher cette jonction ; & il falloit un homme de tête pour y réuſſir. Sobieski fut détaché avec un Corps bien inférieur à celui des Coſaques. Il les chargea au moment qu'ils arrivoient près de Slobodyſzée en Ukraine. La déroute fut ſi grande que leur Général fut pris, chargé de chaînes comme rebelle, & amené au Roi Caſimir. Le bruit de cette victoire effraya tellement les Moſcovites, qu'ils rendirent les armes preſque ſans combattre.

Il n'y avoit plus que quelques places en Lithuanie qu'il falloit reprendre. Wilna la Capitale en étoit une, grande ville bien peuplée, bâtie de bois, faute de carrieres. Le Moſcovite qui défendoit la Citadelle, auroit puni de mort quiconque eût parlé de ſe rendre. Il eut des ſoupçons ſur un Prêtre Polonois ; il le fit mettre dans un mortier, & fit jetter cette affreuſe bombe ſur les aſſiégeans. Sa cruauté, ſon obſtination, & l'impoſſibilité où il étoit de ſe défendre long-tems, révolterent quelques Officiers étrangers qui étoient ſous ſes ordres. Ceux-ci craignant un ſort funeſte, le livrerent aux Polonois avec la place. Les Polonois maîtres de ce barbare, voulurent le faire périr par la main des bourreaux. Il ne s'en trouva point. Son Cuiſinier s'offrit, & lui coupa la tête. Quel devoit être le Maître d'un pareil Serviteur ?

La guerre avec la Moſcovie touchoit à ſa fin, ſi Caſimir ne s'étoit pas laiſſé diſtraire par un projet qui

tourna les armes de la République contre elle-même. Ce Prince fait pour toutes les ſingularités, après avoir été Jéſuite & Cardinal, avoit épouſé la veuve de ſon Frere, Louiſe-Marie de Gonzague (*a*). C'étoit le cas où s'étoit trouvé le Roi d'Angleterre, Henri VIII, en épouſant Catherine d'Arragon, veuve de ſon frere Artus; & les conteſtations qui s'étoient élevées en Angleterre, avoient agité la Pologne. Les Théologiens du parti du Roi s'étoient appuyés du Deutéronome qui permet non-ſeulement, mais qui ordonne *d'épouſer la veuve de ſon frere, quand elle n'a point d'enfans.* Les Docteurs oppoſés avoient objecté *le Lévitique* qui défend de *révéler la turpitude de la femme de ſon frere.* Les Sénateurs, ſans aller chercher la régle dans les loix du Peuple Juif, avoient dit au Roi: « Comment oſez-vous former „ un pareil nœud, après tout les „ malheurs arrivés à l'Angleterre

(*a*) Fille du Duc de Mantoue & de Nevers, la même qui avoit aimé en France le Grand-Ecuyer *Cinq-Mars.*

„ ſous Henri VIII, & à la Pologne „ ſous Sigiſmond votre Pere? Eſt-ce „ parce que votre Pere a épouſé les „ deux Sœurs (*a*), que vous voulez „ vous unir à la veuve de votre Fre- „ re? Nous penſons comme pen- „ ſoient les Sénateurs de ce tems-la. „ Vous ſavez qu'ils écrivirent au „ Pape Clément VIII, qu'ils ne „ ſouffroient pas mêmes ces ſortes „ d'unions dans leurs haras (*b*). „

Rome, qui avoit ſanctifié ces deux mariages, ne s'étoit pas effrayée de celui-ci; & il ſembloit que plus il avoit été conteſté, plus la Reine étoit chere à Caſimir. Bon, doux, complaiſant, voulant tout ce qu'elle vouloit, penſant aux choſes auxquelles elle le faiſoit penſer, ou ne penſant à rien, il ſe livroit à l'amour conjugal plus peut-être qu'il ne convenoit à ſon repos, & à celui de la Pologne. Se voyant ſans enfans, il projetta, pour plaire à ſa femme, de faire déſigner pour la

(*a*) Anne & Conſtance, Filles de l'Empereur Ferdinand II.

(*b*) Zaluski, tom. 1, part. 1, pag. 158.

la Couronne un jeune Prince qui devoit épouser sa niéce. La Reine qui avoit été élevée en France, en aimoit le sang presqu'autant que le sien. Le jeune Prince qu'on vouloit couronner, c'étoit le Duc d'Anguien, Henri-Jules de Bourbon, Fils du grand Condé. La Princesse qu'on lui destinoit, se nommoit Anne de Baviere, Gonzague par sa Mere. La Reine accoutumée au gouvernement, se flattoit d'en prolonger la durée par l'empire naturel qu'elle auroit sur un jeune Prince couronné de sa main, si le Roi venoit à mourir.

Année 1661. Le Roi fonda les esprits des Sénateurs & des Grands Officiers. Ils ne répondirent d'abord que par un silence plus expressif que la parole : & ensuite ils désapprouverent ouvertement (a) Lubomirski sur-tout, Grand-Maréchal de Pologne & Petit-Général de l'Armée Polonoise, s'écria que vouloir élire un Roi avant la vacance du Trône, c'étoit violer la loi la plus sacrée de la République,

(a) Lengnich, pag. 208.

& renverser le rempart le plus ferme de la liberté. Il supplia le Roi de se souvenir que ses prédécesseurs depuis Jagellon, & lui-même, avoient tous juré de ne jamais proposer un Successeur. „ On ne vous permet-„ troit pas, ajoûta-t-il, pour votre „ propre fils, ce que vous tentez „ pour un Etranger. „

Casimir arrêté par le Sénat, feignit de se désister. Le projet resta enseveli pendant trois ans dans son cabinet ; & on employa ce temps à gagner des suffrages par tous les appas que les Rois présentent aux ambitieux, ou par la crainte qu'ils savent inspirer aux foibles. On ne s'avisa pas d'agir sur Lubomirski, on connoissoit son caractere : il ne s'étoit pas contenté de dire son avis dans le Sénat, il avoit inspiré ses sentimens aux uns, il avoit rassuré les autres. C'étoit un chef de conspiration aux yeux de la Cour; & on essaya de le faire passer pour tel aux yeux de la République.

L'Armée Polonoise, mécontente de sa solde, & encore plus des payemens différés, s'étoit confédérée. Année 1664.

De toutes les confédérations qui se font en Pologne, sous prétexte du bien public, celle de l'Armée est la plus dangereuse. Plus de discipline, plus de frein pour le Soldat qui vit à discrétion, au milieu des excès; & comme il secoue l'autorité du Grand-Général, il se choisit un Chef sous le nom de *Maréchal de la Confédération.* Ce Chef est un vrai *Dictateur*, qui réunit dans sa personne tout le pouvoir qui est partagé entre les trois Ordres de l'Etat. Il reçoit les Ambassadeurs, il donne les ordres aux Tribunaux, il leve des troupes & des subsides, il commande l'Armée, il inflige des peines, il exerce le droit de vie & de mort. Cette sorte de confédération est proscrite par les loix : mais malgré les loix elle n'est criminelle que lorsqu'elle est foible. Ce ne fut pas Lubomirski qu'elle mit à sa tête : mais la Cour supposa que Suiderski qu'elle avoit choisi, n'étoit qu'un instrument dont Lubomirski étoit l'ame. On assembla une Diète où le Chef apparent ne fut point accusé ; on ne cita que Lubomirski. Il ne comparut pas, bien persuadé

persuadé que la Cour vouloit absolument le trouver coupable. Il fut jugé & condamné comme ennemi de l'Etat, & criminel de Lèze-Majesté, à perdre les biens, l'honneur & la vie (*a*). Ce jugement porté contre le vœu & la protestation des Nonces étoit illégal.

L'illustre proscrit savoit que la colere des Rois est un feu dévorant qui consume tout dans sa premiere chaleur. Il se retira hors de la Pologne, à Breslaw, pour lui donner le temps de se ralentir & peut-être de s'éteindre. Il comptoit même beaucoup sur une Diète extraordinaire, où il devoit être question de ses intérêts. Elle s'assembla ; & une grande partie de la Noblesse refusa de délibérer sur les affaires publiques, avant que le Roi se fût laissé fléchir en faveur de Lubomirski. D'un autre côté la Faction Royale prétendoit que c'étoit tout perdre, si le Roi se relâchoit. Ceux-ci disoient que Lubomirski étoit un esprit inquiet, un pertubateur, un boutefeu dont il

Année *1665.*

(*a*) Kochov. p. 147. Lengnich. p. 215.

falloit ſe délivrer : ceux-là en plus grand nombre, que c'étoit un vrai Citoyen, un Général expérimenté, un Miniſtre incorruptible, un Soutien des loix qu'on vouloit détruire; & bien-tôt on n'entendit plus que des voix confuſes avec des menaces réciproques. On ſe ſépara ſans rien conclure.

Mais le Roi exécuta en partie le jugement qui avoit été porté. Il diſpoſa des charges du proſcrit en faveur de deux Sujets qui lui étoient agréables (*a*). Le Palatin de Kiovie, Czarneski, eut celle de Petit-Général. Sobieski, d'Enſeigne de la Couronne, fut fait Grand-Maréchal. Cette place élevée n'eſt pas Militaire. La République a quatre Officiers principaux qui répondent aux quatre branches du Gouvernement; le Grand-Général qui eſt le Chef de la Guerre, le Grand-Chancelier qui préſide à la Juſtice, le Grand-Tréſorier qui veille aux Finances, & le Grand-Maréchal qui a la direction de la Police. On les appelle *Brachia*

(*a*) Kochov. pag. 164. Lengnich. p. 216.

Regalia, les bras du Roi; & quelquefois les Rois s'en ſervent pour frapper la République. Lubomirski ne s'étoit jamais prêté à cet uſage : fermeté patriotique qui lui attiroit beaucoup de partiſans. Sobieski & Czarneski jouiſſoient auſſi d'une grande réputation; on convenoit même qu'ils méritoient les charges : mais on ajoutoit qu'il étoit injuſte d'en dépouiller celui qui les rempliſſoit avec tant de dignité.

Lubomirski déſeſpérant de la Juſtice au Tribunal de ſon Roi, la chercha dans les armes. Il rentra en Pologne avec huit cens hommes ſeulement. Cette petite troupe groſſiſſoit en marchant. Elle ſe trouva de cinq mille, lorſqu'elle arriva à Czenſtochow, ville peu conſidérable ſur la Warta, dans le Palatinat de Cracovie. Le Roi avoit aſſemblé des forces bien ſupérieures dans la Siradie, & campoit auprès du Bourg de Warta. Il détacha les Lithuaniens ſous le commandement de Polubinski, pour attaquer l'armée des Rebelles. C'eſt ainſi qu'on les appelloit. Les Rebelles battirent les Sujets fidéles, &

firent un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouverent les principaux Officiers, & Polubinski lui-même. Le Vainqueur les traita avec toute l'humanité qu'on pourroit attendre d'un ami, & les renvoya libres sans rançon (*a*). Il ne fut pas aussi généreux pour Sobieski, & il faut avouer que la tentation d'écraser un rival qui s'éleve sur nos ruines, ébranle la vertu la plus ferme. Il fit ravager ses terres, & enlever ses haras.

Ce premier succès lui ouvrit la grande Pologne, tandis que l'Armée Royale faisoit tous ses efforts pour lui disputer les passages. La Noblesse, d'abord incertaine entre le Roi & Lubomirski, se détermina & se rangea sous les étendarts du sujet. La tempête qui alloit engloutir la République, augmentoit d'un jour à l'autre. Des Sénateurs qui n'aimoient que la justice & la paix, André Trzebiski & Thomas Lesczinski, celui-ci Evêque de Chelm, l'autre de Cracovie, obtinrent des

(*a*) Kochov. Pag. 173. 192.

deux armées qu'elles resteroient en présence, sans coup ferir, jusqu'à une Diete extraordinaire que le Roi indiqua à Varsovie pour le 17 mars. Les conciliateurs faisoient esperer à Lubomirski son rétablissement, & à l'armée confédérée la solde qu'elle demandoit.

Lubomirski n'étoit pas inflexible. Il savoit oublier une injure, dès qu'on la réparoit : victorieux, il prit le personnage de suppliant, & pour prouver qu'il cherchoit la paix de bonne foi, il s'éloigna de son armée pour attendre à Breslaw l'évenement de la Diete. Ce grand jour qui tenoit les armes & les esprits en suspens, arriva ; le Maréchal des Nonces (*a*) qui portoit la parole, s'étendit en propos vagues sur le bien de la paix : les partisans de Lubomirski marquerent leur impatience. L'Orateur passa aux deman-

(*a*) Les Nonces, ou autrement les Députés des Diètes particulieres de chaque Palatinat, nomment un Maréchal qui préside aux délibérations, porte la parole & donne la permission de parler.

des des Confédérés ; l'attention se renouvella : on crut toucher au moment qui alloit mettre sur la scène Lubomirski & ses intérêts. L'Orateur, qui avoit les yeux attachés sur ceux du Roi, n'en eut pas le courage : un *Veto* qui partit du milieu de l'assemblée, mit fin au discours & aux comices (*a*).

Outre le ressentiment de Casimir, qui s'aigrissoit toujours davantage, le tems avoit fait naître un nouvel obstacle au rétablissement de Lubomirski. Czarneski, qui avoit profité d'une partie de ses dépouilles, *du petit Généralat*, étoit mort depuis peu. Casimir s'étoit pressé de donner encore cette importante Charge à Sobieski. Sans le mérite frappant qui parloit pour lui, on seroit fâché de le voir ainsi s'élever dans le trouble, & sur les ruines d'un Héros. Le Roi s'étoit donc mis dans un pas fort embarrassant. Il falloit ôter à Sobieski les deux places dont il avoit à peine goûté le pouvoir & les honneurs ; & pour rétablir un homme

(*a*) Lengnich, pag. 218.

d'un mérite éclatant, en injurier un autre qui jouoit déja un grand rôle dans la République : le moyen, disoit la Cour, de défaire ce qui est fait ; & convient-il à la Majesté du Trône de regarder en arriere ? Il vaut mieux reprendre les armes. On les reprit avec plus de fureur qu'auparavant. Le Roi, à la tête de vingt-six mille hommes, alla chercher son ennemi qui n'en avoit que dix-huit mille. Les Armées s'approcherent Année
le 13 Juillet dans la Cujavie. Ce *1666.*
fut la premiere occasion où Sobieski exerça le Généralat. Les armées étoient séparées par un marais ; le Roi lui ordonna de le passer : Sobieski représenta tout le danger d'une pareille manœuvre. Il étoit aisé de prévoir que l'ennemi ne laisseroit passer qu'autant de troupes qu'il en pourroit battre : mais la passion ne voit rien ou voit mal. On entra donc dans le marais, on s'embarrassa dans la fange, on arriva avec beaucoup de peine. Outre l'intérêt de la patrie, que les deux partis croyoient aimer en la déchirant, il y avoit un intérêt personnel dans

les deux Généraux ; tous deux ſavans dans la guerre, & intrépides dans l'action. On voyoit un Général nouvellement pourvu en attaquer un autre qu'on avoit dépouillé pour le revétir. Celui-ci combattant pour lui-même autant que pour la Confédération, tomba avec impétuoſité ſur Sobieski ſans lui donner le tems de ſe former au ſortir du marais : l'armée royale fut accablée avant que de combattre. Le Roi en vit la défaite de l'autre bord, & il eut à ſe reprocher le ſang de quatre mille hommes qui reſterent ſur le champ de bataille. C'étoit une armée perdue ſans l'habileté de Sobieski, qui ſauva les débris par une retraite auſſi ſavante qu'elle étoit difficile (*a*). Et quoiqu'un Général battu ait toujours tort, ſes ennemis mêmes l'excuſerent par l'obſtination du Roi.

Le Roi ſe repentant de n'avoir pas ſuivi ſon Conſeil, alla camper ſur la riviere de Pilcza dans le Palatinat de Rava, où il ſe montra moins éloigné d'un accommodement : il n'étoit pas

(*a*) Lengnich, pag. 219.

difficile d'y parvenir; car Lubomirski, ſans être enflé de la victoire, tendoit encore les bras à la paix. Il ne fut inébranlable que ſur les intérêts de ſon armée & ſur ceux de ſa patrie. On convint que cette armée toucheroit les ſommes qu'on lui avoit refuſées, & que perſonne ne ſeroit recheché ſur tout ce qui s'étoit paſſé ; le point capital qui avoit armé les Citoyens contre les Citoyens, ne fut pas oublié. Le Roi s'engagea par un diplôme particulier à ne ſe mêler en aucune façon de ſon Succeſſeur, dont il promettoit de laiſſer l'élection à la liberté des ſuffrages, lorſque le Trône ſeroit vacant. L'armé confédérée & la Patrie étant ſatisfaites, Lubomirski s'oublia lui-même. Il ſe contenta de la révocation du décret qui l'avoit proſcrit, ſans inſiſter ſur ſon rétabliſſement dans les Charges dont on l'avoit dépouillé. Rentré en grace & ayant congédié ſes troupes, ſuivi ſeulement des Chefs, il ſe rendit à Jaroszin où il ſalua le Roi. Cette réconciliation reſſembla à toutes celles qui ſe font entre un Maître & un Sujet qui s'eſt fait craindre ; & com-

me il connoiſſoit les Rois, libre de rentrer en Pologne, il retourna à Breſlaw où il mourut ſubitement ſix mois après. Les ennemis de la Cour n'accuſerent point la nature (*a*).

Sobieski avoit appris à vaincre ſous ſes ordres ; & il ſe préparoit à le ſurpaſſer. Sa vie juſqu'ici n'avoit été qu'un tiſſu de combats, où, toujours célibataire, il avoit riſqué tant de fois de finir ſes jours & ſa race. Il touchoit à ſa trente-ſixieme année. Parmi les *Filles d'Honneur* que la Reine Louiſe avoit amenées de France, ſans ſe douter qu'elle amenoit une autre Reine, la Nobleſſe Polonoiſe en avoit diſtingué une que la Reine elle-même honoroit d'une faveur particuliere. C'étoit *Marie Caſimire de la Grange*, fille de Henri de la Grange & de Françoiſe de la Châtre, qui avoit été Gouvernante de la Reine Louiſe. Ces deux anciennes Maiſons du Berry s'étoient illuſtrées par des Maréchaux de France. Henri de la Grange a été plus connu ſous le nom de Marquis d'Arquien, Ca-

(*a*) Kochov. pag. 151 & 55.

pitaine des Gardes de Philippe d'Orléans, frere unique de Louis XIV. Sa fille *Marie* tranſplantée en Pologne, avoit épouſé le Palatin de Sendomir, Radziwil, Prince de Zamoski, ville de Pologne, dans le Palatinat de Beltz. Elle en avoit eu quatre enfans, morts au berceau ; & le pere avoit fort peu ſurvécu.

Sobieski, perſuadé que la faveur aide le mérite, & ſachant bien que la Reine continuoit à protéger la jeune veuve, demanda ſa main, ſans lui donner le temps d'eſſuyer ſes larmes. La Reine les maria ſecrettement pour garder la décence du deuil ; après quoi elle écrivit au Marquis d'Arquien pour avoir ſon conſentement. Le Marquis répondit » qu'il » étoit inoui de ſe remarier un mois » après le veuvage ; que l'éclat de » M. Sobieski ne l'ébblouiſſoit pas ; » qu'ayant ſçu le peu de ſatisfaction » que ſa fille avoit eu dans ſon pre- » mier mariage, il avoit réſolu de » la retirer dans ſon Pays natal, eſ- » pérant de la juſtice de Sa Majeſté » qu'elle le laiſſeroit uſer pleinement » du pouvoir qu'ont les peres ſur

» leurs enfans, par toutes les loix » divines & humaines : mais que la » chose s'étant faite sans son consen- » tement, qu'on avoit jugé par con- » séquent inutile, le respect qu'il » devoit à une grande Reine, l'em- » pêchoit d'en dire son sentiment, » en conservant néanmoins le sou- » venir de la faute de Madame Za- » moska «. Les hommes devroient apprendre à se livrer de meilleure grace à la destinée. Le Marquis n'eût certainement pas écrit de ce ton, s'il eût prévu que ce mariage devoit mettre sa fille sur le Trône, en le comblant lui-même de biens & d'honneurs. Le Pape Innocent XII. n'oublia jamais qu'il avoit béni cette union étant Nonce Apostolique en Pologne ; & il donna dans toutes les occasions des preuves particulieres de son affection aux deux époux.

Il leur restoit peu de temps à jouir des bontés de la Reine. Elle mourut en 1667, en remuant encore des ressorts secrets pour assurer le Trône de Pologne au Duc d'Anguien, malgré la loi renouvellée dans la derniere Diète. On l'accusoit même

d'avoir chargé le Référendaire (a) André Morstyn, arrivé depuis peu de France, d'engager le grand Condé à passer en Pologne, où elle lui promettoit une Armée pour couronner son fils (b).

C'étoit une femme d'un esprit mâle, plus faite pour porter la Couronne que pour en admirer les diamans, plus propre que Casimir à manier les affaires publiques. Elle préparoit avec lui dans un conseil secret les matieres qu'il falloit porter au Sénat. Elle dirigeoit également les négociations secrettes ; elle se montroit même dans les Diètes, où elle influoit sur les délibérations par la voix de ses créatures. On se plaignoit que sa présence y blessoit la dignité de la République (c). Elle avoit encore les vertus de son sexe,

(a) Il y a deux Référendaires, l'un Ecclésiastique, l'autre Séculier. Leur office est de rapporter les Placets au Roi, ou au Chancelier, & de donner leur avis quand le Roi tient sa Cour de Justice.

(b) Lengn. pag. 221. Zaluski, tom. 1, part. 1, pag 153.

(c) Lengn. pag. 222.

la dévotion même, chose assez rare dans une Reine qui a du crédit. S'il est vrai, comme l'écrivent quelques Historiens Polonois, qu'une femme de ce caractere ait inspiré au Roi son mari, le dessein d'abdiquer, ce problême ne peut se résoudre qu'en supposant qu'elle se lassoit enfin, comme elle le disoit elle-même, des fatigues du Trône, des murmures de la Nation, & des mécontentemens de ceux même qu'elle obligeoit. D'ailleurs sa santé qui s'affoiblissoit, la faisoit soupirer après une vie tranquille, qui étoit aussi du goût du Roi. On n'eut pas de peine à se consoler de sa mort. Il n'y eut que le Roi, les Favoris, les Monasteres & les Eglises qui la pleurerent amerement. Deux fois Reine, elle ne laissa point d'enfans.

Année 1667. Il restoit à Sobieski la faveur du Roi, & l'estime publique; deux choses qui ne se trouvent pas toujours ensemble. Les événemens le servoient aussi avec une rapidité qui a peu d'exemples. Lubomirski, en prenant les armes contre son Roi, lui avoit abandonné sa place de Grand-

Maréchal en 1665. Un an après, Czarneski en mourant lui laissa celle de Petit-Général. Il avoit encore un pas à faire pour devenir l'homme le plus important de la République. Le Grand-Général Stanislas Potocki meurt cette année (1667). Sobieski succéde à son *Bâton*, en remettant celui de Petit-Général à Démétrius Wieçnowieçki, Palatin de Belz. Les deux Généraux reçoivent effectivement du Roi un Bâton qu'on nomme *Boulaf*. C'est une masse d'armes fort courte, finissant par un bout en grosse pomme d'argent ou de vermeil, qu'on enrichit quelquefois de pierreries. Ce Bâton de commandement n'est pas celui qui figure dans les Armées, mais une grande Lance ornée d'une queue de cheval, propre à être vue de loin, dans la marche, dans le combat ou dans un camp. Les deux Généraux campent l'un à droite, l'autre à gauche de la ligne, avec cette marque du Généralat, qui se nomme *Bontchouk*. Année 1667.

Un Grand-Général peut tout ce qu'il veut. Le plus grand inconvénient de ce pouvoir illimité, c'est

Année 1667. l'abus des quartiers d'hyver qu'il établit à ſon gré, foulant ou ſoulageant comme il lui plaît. On avoit vu des Grands-Généraux accumuler des Staroſties (*a*), que des Gentils-hommes étoient forcés de leur vendre à vil prix pour ſe rédimer d'une ruine totale. Sobieski revêtu du ſuprême commandement, renonça au privilége des quartiers d'hyver, afin d'ôter à ſes ſucceſſeurs les moyens d'être tyrans. Il auroit pu tyranniſer plus qu'un autre, s'il avoit eu ces entrailles de fer, qui ſe rencontrent trop ſouvent avec le pouvoir. Il joignoit au Bâton de Grand-Général, comme nous l'avons dit, celui de Grand-Maréchal; c'eſt-à-dire, qu'il avoit dans ſes mains *la Police & la Guerre.* On en murmura d'abord, parce que ſelon l'eſprit & les uſages de la République, ces deux Charges, dont la réunion rend un Citoyen trop puiſſant, doivent toujours être ſéparées : mais ſa conduite appaiſa bientôt les murmures.

(*a*) Eſpeces de Gouvernement. Ces terres faiſoient autrefois partie des domaines des Rois. Ils les cédoient aux Gentilshommes pour les aider à ſoutenir les frais des expéditions militaires, en ſe réſervant ſeulement le droit d'y nommer.

Année 1667.

Quatre-vingt mille Tartares étoient aux frontieres de l'Etat. Ils dévaſtoient déjà la Podolie, la Volhinie & le Palatinat de Ruſſie. Les Coſaques toujours irrités contre leurs Maîtres, dont ils avoient reçu de nouveaux mécontentemens, ſe joignoient à quiconque vouloit les détruire. Ils marchoient ſous la conduite de Doroszenzko, moins habile, mais plus intraitable que Chmilienski. La Pologne, après tant de guerres, étoit épuiſée de Soldats. On n'en voyoit que dix à douze mille ſous les drapeaux; & bien loin de pouvoir ſoudoyer de nouvelles troupes, le Grand-Tréſorier déclaroit qu'il manquoit d'argent pour les anciennes. Le Roi, tout à ſa douleur, & dégoûté plus que jamais de la Couronne, ne penſoit plus à la ſoutenir. Cependant le mal preſſoit. Les Tartares ſoutenus par les Coſaques,

Année 1667. pénétroient toujours plus avant ; & le Turc menaçoit aussi (*a*).

La République se crut perdue. Sobieski ne désespéra pas. Si jamais il eut besoin d'un second, ce fut dans cette conjoncture. Tout manquoit à la fois. Le Petit-Général Wieçnowieçki, homme de tête & d'expérience, fort aimé des troupes, étoit dangereusement malade. Seul chargé de tout le poids de la guerre, il travailla à grossir la petite Armée. Elle devoit passer sur ses amples domaines. Il y fit des levées qu'il joignit à d'autres qu'on lui amena d'ailleurs. Il y amassa des subsistances, il puisa dans son propre fonds, il emprunta pour suppléer au trésor public ; & avec vingt mille combattans il en alla défier cent mille dans le Palatinat de Russie. A peine arrivé, il détacha Koniecpolski à Tarnopol, Szlieniski à Léopol, Modrewski en Brzescie. Il fit occuper par différens Corps les passages des rivieres, afin d'intercepter les courses des Tarta-

(*a*) Zaluski, tom. 1, part. 1, pag. 9.

res (*a*). Il confia deux mille chevaux à un Partisan, avec ordre de tenir la campagne, & de harceler sans cesse. Ce Partisan, nommé *Piwot*, valoit un Général. Pour lui, il marcha au camp de l'Armée ennemie ; & comme s'il eût commandé à la victoire, il écrivit à la Grande-Maréchale son épouse, qui étoit allée revoir la France sa patrie, qu'un tel jour il s'enfermeroit « avec douze mille » hommes dans un camp retranché » devant Podahieç, place que Doroscensko vouloit assiéger ; que le » lendemain, & les jours suivans, » il feroit des sorties sur les ennemis ; » qu'il avoit disposé des embuscades » sur tous les passages, & qu'il ruineroit cette grande Armée ». Année 1667.

Le Prince de Condé, en lisant cette lettre, ne voyoit pas la possibilité du succès. La plûpart des Officiers Polonois blâmoient hautement les dispositions du Chef. Ils disoient que diviser ainsi une petite Armée, c'étoit la détruire ; qu'il falloit vaincre ou périr tous ensemble ; ces pro-

(*a*) Id. pag. 2.

Année 1667. pos passoient de l'Officier au Soldat, & le découragement étoit à craindre. Il est des occasions où *la parole* devient aussi nécessaire à un Général que l'*action*. « Je ne changerai rien » à mon plan, dit-il; le succès fera » voir s'il est bien conçu. Au reste, » je ne retiens point ceux qui n'ont » pas le courage d'affronter une » belle mort; qu'ils se retirent pour » périr sans gloire dans la fuite par » le fer du Cosaque ou du Tartare. » Pour moi, je resterai avec les bra- » ves gens qui aiment leur patrie. » Ce grand nombre de brigands ne » m'épouvante pas. Je sçai que le » Ciel a donné plus d'une fois la » victoire au petit nombre que la » valeur anime; & doutez-vous que » Dieu ne soit pour nous contre des » Infidéles? » On se regarda, on rougit, & personne n'osa quitter le camp (*a*).

Les Barbares pouvoient passer outre, & arriver au cœur de la Pologne; mais ils crurent qu'il valoit mieux détruire son unique ressource

(*a*) Zal. tom. 1, part. 1, pag. 10.

en tombant dessus avec toutes leurs forces; & ils connoissoient trop Sobieski pour le laisser derriere eux. On lui avoit déjà amené quelques prisonniers, dont il s'étoit servi pour menacer le Général Tartare; menace singuliere, tandis qu'il avoit tout à craindre pour lui-même. *Allez*, leur dit-il, en les renvoyant, *dites à Nuradin Sultan que je le traiterai comme il a traité mon frere: ce sera tête pour tête.* Nuradin ne répondit qu'en précipitant l'attaque (*a*). Année 1667.

Parmi les Officiers Polonois qui défendoient les retranchemens, on en connoissoit qui s'étoient couverts de gloire en d'autres combats. Ils furent employés ici avec la confiance & la distinction qui leur étoient dûes. Alexandre Polanowski commandoit la gauche; Uladislas Wilczowski, la droite; le Palatin de Russie, Stanislas Jablonowski, celui dont on disoit: *Est-il plus grand dans le Sénat que dans l'Armée?* di-

(*a*) Chruscinski.

Année 1667. rigeoit le centre. Le Grand-Général étoit par-tout (*a*).

L'ennemi fond de tout côté ſur le camp, & de tout côté on lui fait face, tandis que l'Artillerie le foudroye. Il pénétre pourtant par un côté foible, on y accourt, on le repouſſe, & en le chaſſant, on le pourſuit à coups de ſabre hors des retranchemens. La plaine ſe couvre de morts, parmi leſquels on ne compta que quatre cens Polonois. Les Tartares emportent les leurs pour les brûler ſelon leur coutume. Sobieski en ſoutenant ce premier aſſaut, ne ſe livra pas à tout le ſuccès que la fortune du moment ſembloit lui promettre. Les Aſſaillans avoient beaucoup à perdre, & lui tout à ménager. Il rentra dans ſes retranchemens pour y mettre à profit ce que l'occaſion feroit naître.

Une bataille eſt ordinairement l'affaire de quelques heures : celle-ci fut une action de dix-ſept jours, & chaque jour on ſe battoit comme ſi l'on avoit dû décider : c'étoit de la

(*a*) Zaluski, tom. 1, part. 1, pag. 11.

part des Aſſiégeans à qui le nombre donnoit de la confiance, aſſaut ſur aſſaut ; & de la part des Aſſiégés, défenſe ſur défenſe, ſortie ſur ſortie. Le dernier jour fut le plus ſanglant. Sobieski avoit donné ordre aux détachemens dont la ſéparation avoit fait murmurer l'Armée, de ſe rapprocher inſenſiblement. Les Barbares irrités & humiliés de tant de réſiſtance avec tant de foibleſſe, s'étoient déterminés à un aſſaut général. Ce moment alloit décider du ſalut ou de la perte de la République. Année 1667.

Sobieski, au lieu d'attendre l'attaque, ſort de ſes retranchemens & va au-devant. Ses troupes avoient appris dans les chocs précédens que ce grand nombre d'ennemis n'étoit pas invincible. Les Barbares étonnés de cette hardieſſe, en marquent leur joie par de grands cris. Les coups ſuccédent ; la victoire ſe balance au milieu des flots de ſang : mais tandis qu'elle reſte incertaine, les Corps détachés qui avoient tenu la campagne, viennent prendre les ennemis en flanc. Le brave Piwot ſurtout, après avoir déſolé les quartiers

Année 1667.

des Cosaques, enlevé leurs convois, donné la chasse à leurs fourageurs, redouble ses efforts & sa gloire. Il charge avec ses deux mille chevaux, il sabre, il enfonce. Il n'y a pas jusqu'aux Valets de l'Armée & aux Paysans qui faisant armes de tout, ne veuillent partager la victoire. Elle n'est plus que foiblement disputée. Le carnage seroit général, si le petit nombre ne s'épuisoit pas à force de frapper. Les Tartares peu accoutumés à combattre de pied ferme, commencent à regarder en arriere; ils plient, ils perdent leurs rangs, ils prennent la fuite & entraîne les Cosaques avec eux. C'est à ce moment que Sobieski, dont la tête & le bras avoient tout animé, se flate de tenir parole à Nuradin. Il le fait chercher parmi les fuyards, avec ordre de ménager sa vie, pour l'immoler aux mânes de son frere. Mais Nuradin & Doroscensko s'étoient retirés de la mêlée assez à temps pour ne pas craindre la poursuite, en laissant vingt mille hommes sur le champ de bataille. On vit, avec horreur, après leur retraite, tous les ravages qu'ils

Année 1667.

qu'ils avoient faits, les villages saccagés, les châteaux des Seigneurs, & leurs palais dans les villes renversés jusqu'aux fondemens, les temples brûlés, les cadavres entassés sur les ruines des campagnes, les frontieres entierement désolées : mais le corps de l'Etat étoit sauvé (*a*). Le succès étonna la Pologne, Condé & la France.

Les Barbares qui avoient apporté la guerre, demanderent la paix. Les Vainqueurs en avoient plus besoin que les Vaincus. Jablonowski en arrangea les conditions. Une difficulté arrêtoit. Les Infidéles demandoient & offroient des ôtages : les Chrétiens disoient qu'une paix jurée les rendoient inutiles. Les Tartares s'opiniâtrerent & répondirent que le passé leur avoit appris ce qu'ils devoient penser des sermens. On convint des ôtages, & la Paix fut signée le 19 Octobre (*b*).

Sobieski retourna à Varsovie,

(*a*) Lengnich, pag. 22 & 23.
(*b*) Zaluski, tom. 1, part. 1, p. 13 & 15.

Année 1667. précédé de la victoire. Les peuples sur sa route lui faisoient hommage de tous les biens qu'il leur avoit conservés ; & la Capitale n'épargna pas ses acclamations.

Une autre joie qu'il goûta, moins brillante, plus douce peut-être, ce fut celle de la Paternité. La Grande-Maréchale accoucha à Paris d'un Fils que les vertus du Pere devoient mettre un jour au rang des Princes. Tenu sur les Fonts par Louis XIV, il fut nommé *Jacques-Louis*, réunissant ainsi le nom de son illustre Ayeul à celui d'un grand Monarque.

Année 1668. L'hyver est la saison destinée aux Diètes pour laisser aux armes le tems qui leur est propre. Le mois de février ouvrit la Diète de l'année présente. La Pologne dans ses usages montre des traits de la République Romaine. Le Grand-Général rendit compte des instructions qu'il avoit reçues du Sénat, de ses opérations, de ses succès, & des belles actions qu'il avoit remarquées dans ceux qui partageoient ses travaux, appuyant plus sur celles-là que sur les siennes. Tous les Ordres applau-

dirent ; & le Vice-Chancelier se levant du pied du Trône, remercia solemnellement, au nom de tous les Ordres, le Libérateur de la Patrie, & ceux qui l'avoient sauvée avec lui [a]. Pratique utile, ressort d'émulation qui manque aux Etats purement Monarchiques où l'on ne voit que le Roi. Année 1668.

Casimir n'eut d'autre part à cette victoire que les prieres qu'il avoit ordonnées, & les actions de graces qu'il rendit publiquement à Dieu dans la Basilique de Varsovie. Une noire mélancolie le consumoit. Il ne se consoloit point de la mort de la Reine ; & cependant, par une contradiction de l'esprit avec le cœur, sa conscience s'allarmoit de l'avoir épousée. Il s'étoit tranquillisé longtems sous l'autorité du S. Siége. Mais à ce moment il se croyoit presque responsable de toutes les calamités que le cri public attribuoit à ce mariage & à son gouvernement. Son ame plongée dans la douleur, ne sentoit plus que les peines du Trône.

(a) Zaluski, tom. 1. pag. 33.

Année 1668.

Il ſe rappelloit tant de dégouts qu'on lui avoit donnés en différens temps, la violence qu'on lui avoit faite pour prendre les armes contre les Coſaques, la Confédération de Lubomirski, la défection d'une grande partie de la Nobleſſe, les déclamations perpétuelles contre la Reine qui le livroit, diſoit-on, aux Conſeils d'une Cour étrangére, les invectives des Nonces en pleine Diète contre l'Ambaſſadeur de France, Pierre de Bonzi, Evêque de Beziers, Italien ſouple & inſinuant qui lui étoit extrêmement cher, & leur obſtination à vouloir le renvoyer malgré la Cour. Il ne pouvoit oublier ce qu'un Nonce lui avoit dit en face, un peu avant la mort de la Reine, *que les maux de la Partie ne finiroient qu'avec ſon regne.* Un autre trait l'avoit encore vivement bleſſé. On avoit diminué ſa Garde Allemande, quoiqu'il la payât de ſes deniers (*a*). Il ne voyoit plus dans

(*a*) Zaluski, tom. 1, pag. 161. La Garde étrangere du Roi peut être plus ou moins nombreuſe. Celle que la République lui donne, eſt de 1200 hommes.

Année 1668.

la Royauté qu'un fardeau immenſe que la Reine ne ſoutenoit plus avec lui, & dont il cherchoit à ſe débarraſſer.

Louis XIV. n'avoit pas perdu de vûe cette Couronne pour le Duc d'Anguien, eſpérant par ce moyen de regner en Pologne. Il offroit par ſon Ambaſſadeur des Abbayes pour des Royaumes; & une réſidence au choix de Caſimir dans l'étendue de ſes États. Il falloit bien connoître Caſimir, pour lui faire de pareilles propoſitions.

La République ignoroit encore que ſon Roi eût formé un projet d'abdication. Il en avoit parlé, à la vérité, deux heures après la mort de la Reine: mais ſes Confidens crurent qu'il changeroit de ſentiment dès que le tombeau ſeroit fermé; & ils avoient enſeveli le ſecret. Les Sénateurs craignant ſeulement quelque nouveau mariage contre le vœu de la République, ſe hâtérent d'en propoſer un dont elle pût s'applaudir.

Il y avoit alors en Europe, comme aujourd'hui, beaucoup de Princeſſes à marier, & peu de Maris.

Année 1668. Chaque État offroit les siennes. On voyoit leurs Portraits dans le Château de Varsovie; & le Roi étoit le seul qui ne les régardât pas. Pour se délivrer de ces objets importuns, il n'avoit qu'un mot à dire, *j'abdique.* Ce mot alloit être prononcé. Il venoit de l'écrire à toutes les Puissances. On lit dans sa Lettre au Pape Clément IX, ces paroles qui édifierent Rome & scandaliserent Varsovie: *Le Diadême que j'ai reçu par la Bénédiction du S. Siége Apostolique, je le dépose aux pieds de votre Sainteté* (*a*). Rien n'étoit fait cependant s'il ne traitoit avec son Peuple, qui seul pouvoit reprendre une Couronne qu'il lui avoit donné.

Il assembla donc le Sénat au mois de Mai, sans indiquer le sujet de la délibération. Ce nuage tenoit tous les Sénateurs en suspens, lorsque le Vice-Chancelier Olsowski le dissipa en prenant des mains du Roi un papier qu'il arrosa de ses larmes, & qu'il lut d'une voix entre-coupée de

(*a*) Zaluski, tom. 1, pag. 38. & 154.

sanglots: " Le Roi a résolu de mettre un intervalle entre l'agitation du Trône & le repos de l'Eternité dont il veut s'occuper uniquement. Le moment n'est pas loin où il ne pourra plus soutenir le poids de la Couronne: il aime mieux le prévenir que d'en être prévenu. Il a entendu les murmures contre son Gouvernement. Il a sçu les interprétations sinistres qu'on a données plus d'une fois à ses intentions, jusqu'à l'accuser de machiner une élection violente pour se donner un Successeur. Il va donc délivrer la République de ses craintes en lui remettant le Sceptre qu'il tient d'elle. C'est un dessein irrévocablement arrêté; c'est pourquoi il prie le Sénat de s'épargner, & à lui, d'inutiles représentations.,, Année 1668.

On vit en ce moment ce que peut sur les cœurs un projet qui a un air de grandeur & de désintéressement. On eut dit que le Roi, en descendant du Trône, en acquéroit les qualités. Tous les Sénateurs, les yeux baignés de larmes, faisoient

Année 1668. ſigne au Primat de parler. Il parla & repréſenta au Roi : " Qu'il y avoit „ de la dureté à répudier une Nation „ qui avoit répandu tant de ſang „ pour lui, à livrer une République „ Chrétienne aux coups des Barbares; qu'elle ne ſouffriroit pas que „ le ſang de ſes Rois errant ſur la „ terre, cherchât une retraite, ſans „ ſavoir où la trouver; que s'il aimoit le repos, la République avoit „ des Généraux & d'excellens Miniſtres; que ſi ſa conſcience le „ tourmentoit, il y avoit des Evêques & un Pape. „ Il parloit encore en s'avançant pour ſe proſterner aux pieds du Trône, & les Sénateurs avec lui.

Cet uſage Aſiatique de parler aux Rois à genoux, inconnu juſqu'à ce moment à la Pologne, montroit une étrange contradiction dans les mœurs d'un Peuple libre. Le Roi plus ſoigneux qu'eux de l'honneur public, ſe déroba à cette proſternation, en leur faiſant ſentir que c'étoit s'oublier eux-mêmes & avilir le Sénat. Après quoi, il leur donna un jour

pour penſer à la forme d'abdication (*a*]. Année 1668.

On n'avoit point de modéle. Henri de Valois avoit fui. C'étoit une Abdication de fait qui força la République à déclarer le Trône vacant. Ceux qui reſtoient attachés à Caſimir, diſoient que les liens entre le Roi & les Sujets étoient indiſſolubles. Ceux qui déſiroient un changement, ſe ſeroient contentés d'une Abdication dans le Sénat. Après bien des débats, tous convinrent enfin que Caſimir étant monté ſur le Trône par les ſuffrages de tous les Ordres, il devoit en deſcendre par les mêmes degrés. Le Roi toujours fixe dans ſon projet, indiqua l'Aſſemblée générale au 30 Août.

Dans cet intervelle, il reçut des Lettres de pluſieurs Souverains qui l'exhortoient à reſter ſur le Trône. Les reproches qu'il ſe faiſoit, d'avoir quitté le Parti de l'Egliſe & la contemplation aſſidue de l'Eternité, pour travailler à ſa grandeur tempo-

(*a*) Zaluski, tom. 1, pag. 35 & 157.

Année 1668. relle, ne leur paroissoient que des scrupules peu réfléchis. Le Pape Clément IX, fort content de la docilité qu'il avoit toujours marquée pour le S. Siége, lui écrivoit de sa propre main, que *si sa conscience étoit blessée, il pouvoit envoyer son Confesseur à Rome pour lui rapporter le remède dont il avoit besoin.* Ces Lettres vinrent à la connoissance du Public. On ne savoit plus si le Roi abdiqueroit : une autre considération augmentoit le doute. Il paroissoit moins triste, & plus occupé des affaires publiques que des siennes. Il assistoit aux Jugemens, il embellissoit son Palais, il augmentoit sa Garde, il donnoit des Fêtes (a). On se souvenoit que dans une Diète avant la mort de la Reine, fatigué, excédé des oppositions à ses volontés, il avoit dit d'un ton d'emportement : « J'ai prêté l'oreille à vos discours, „ il est juste que vous écoutiez les „ miens. Je vois que vous cherchez à „ me blesser. Si vous vous ennuyez

(a) Zaluski, tom. 1, pag. 14...

„ de mon regne, je m'ennuye bien plus de régner sur vous. „ Après ces paroles si positives, il avoit pourtant continué à regner. On se regardoit, on n'osoit plus s'expliquer. Plusieurs se reprochoient d'avoir peut-être trop marqué leur desir de changer de Maître. Année 1668.

Enfin le jour du dénoument arriva. La nouveauté & l'importance de la scène avoient frappé tous les esprits. Sénateurs, Chevaliers, Nonces, Maréchaux des Diètes, Prélats, Palatins, Castellans, Starostes, Grands Officiers de la Couronne, personne ne s'absenta. Casimir qui montoit sur le Trône pour la derniere fois, se regardant déja comme descendu, ne se servit pas de l'organe des Rois pour annoncer sa volonté. Il parla lui-même en ces termes :

POLONOIS,

« Il y a 280 ans que ma Maison „ vous gouverne. Son regne est passé, „ & le mien expire. Fatigué par la „ guerre, par les conseils & par l'âge,

Année 1668.

„ accablé par les travaux & les sollicitudes de 21 ans de regne, moi „ votre Roi & votre Pere, je remets „ entre vos mains ce que le monde „ estime le plus, la Couronne, & je „ choisis pour Trône six pieds de „ terre qui me réuniront à mes Peres. „ En montrant mon tombeau à vos „ enfans, dites-leur que j'étois le „ premier dans les combats & le „ dernier dans la retraite, que j'ai „ renoncé à la grandeur des Rois „ pour le bien de la Patrie, que j'ai „ remis le Sceptre à ceux qui me l'avoient donné. Ce fut votre amour „ pour moi qui me plaça au premier rang, & c'est mon amour „ pour vous qui m'en fait descendre. Plusieurs de mes Prédécesseurs „ ont transmis le Sceptre à leurs fils „ ou à leurs freres, pour moi je le „ remet à la Patrie, dont j'ai été „ l'enfant & le pere; & dès ce moment du faîte des grandeurs, je „ rentre dans la foule, de Seigneur „ je deviens Sujet, de Roi votre „ Concitoyen, & je laisse ma place „ à celui que vous jugerez digne de „ vos suffrages. La Republique choisira bien & prospérera si le Ciel „ m'écoute dans la solitude où je vais „ me retirer. Il ne me reste plus qu'à „ remercier la République de tous les „ services qu'elle m'a rendus, de tous „ les conseils qu'elle m'a donnés, „ de tout le zèle qu'elle m'a marqué; „ & si contre ma volonté, j'ai eu le „ malheur de déplaire à quelques-uns, je les prie de l'imputer au „ malheur des temps ou au sort, & „ de me pardonner comme je pardonne à ceux qui ont pu m'offenser. Je vous dis adieu à tous en „ vous portant dans mon cœur. La „ distance des lieux pourra me séparer de la République: mais mon „ cœur sera toujours avec cette tendre Mere; & j'ordonne que mes „ cendres soient déposées dans son „ sein (*a*). „

Année 1668.

Si Casimir n'avoit pas montré sur le Trône toute la grandeur à laquelle on pouvoit s'attendre, il paroissoit y toucher en le quittant. Le Sénat renouvella ses soupirs; l'Ordre Eques-

(*a*) Zaluski, tom. 1, part. 1, pag. 57.

Année 1668. tre même, qui avoit marqué tant de fois son mécontentement, qui lui avoit parlé si durement en tant d'occasions, le conjuroit de ne pas abandonner le gouvernail de la République : les larmes couloient de toute part ; mais elles ressembloient à celles qu'une Tragédie fait couler ; le spectacle fini, le cœur n'est plus touché ; & il étoit vraisemblable que si Casimir cédant aux prieres, eut repris le gouvernail, les plaintes, les murmures auroient bientôt recommmencé. Il convenoit pourtant qu'il prêtât l'oreille aux dernieres représentations de la République : ce fut Sarnowski, Maréchal de la Diète, qui parla au nom de tous. Il employa tout ce que la décence demandoit pour dissuader le Roi : mais ce ne fut qu'après avoir vanté l'abdication comme l'effort le plus héroïque dont le cœur humain soit capable ; qu'après avoir blâmé Auguste, qui délibéra pendant vingt ans, & n'en eut pas le courage ; qu'après avoir loué ce petit nombre d'ames fortes qui ont sçu se détacher de la souveraine Puissance,

Sylla, Dioclétien, Charle-Quint & les autres (*a*). Année 1668.

Ce discours étoit peu propre à ébranler le Roi. La nuit s'avançoit, la séance finit, & la République employa les jours suivans à former une derniere résolution. Casimir n'étoit pas tyran ; & l'eut-il été, un tyran n'est jamais haï universellement. Ceux qui lui devoient beaucoup, ou qui perdoient à sa retraite, opinoient à de nouvelles instances plus fortes que les premieres. Sobieski étoit du nombre plutôt par reconnoissance que par ambition : Grand-Général & Grand-Maréchal, où pouvoit-il monter ? La pluralité prétendit que c'étoit assez supplier ; & qu'après tant d'attendrissement, il falloit enfin penser au vrai bien de la Patrie. On convenoit que Casimir avoit été bon Mari, bon Maître dans son Palais, bon Ami, doux, affable, aimant la justice lorsqu'il la connoissoit, Guerrier même du côté de la bravoure : mais on au-

---

(*a*) Id. ibid. pag. 550.

Année 1668. roit voulu de l'application & des talens pour gouverner. Ne vous rappellez-vous pas, se disoit-on les uns aux autres, quelle étoit sa vie dans les bras de la Reine; comme son Palais étoit fermé d'abord après-diné, avec quel soin on éloignoit toute affaire, combien d'heures il perdoit dans ses jardins, à la chasse, au jeu ou dans d'autres amusemens, qui poussés bien avant dans la nuit, faisoient tort au travail du lendemain; quel goût il a toujours marqué pour la vie particuliere, quel dégoût pour la vie publique? Ne l'avons-nous pas vû prendre de l'humeur dans les jugemens, dans le Sénat, dans les Diètes, & s'aigrir indécemment contre les travaux de la Royauté? Ne le fatiguons plus de vaines remontrances: lui ôter un fardeau que, de son propre aveu, il ne peut plus supporter, c'est le servir, c'est l'aimer (a). Le Primat qui n'étoit pas fâché de jouer le rôle d'*Inter-Roi*, Prazmowski ap-

(a) Id. ibid. pag. 160.

puya cet avis; & l'on ne s'occupa plus qu'à deux choses, l'une à régler la pension de l'*Ex-Roi*, qui fut fixée à trois cens mille florins. L'autre donna plus d'embarras; c'étoit le Diplôme d'Abdication: j'ai dit qu'on n'en avoit point de modèle; on y travailla. Je le consacre à l'Histoire pour servir aux Rois qui, pénétrés de leur insuffisance, voudront imiter Casimir. Année 1668.

JEAN CASIMIR, Roi de Pologne, & Grand-Duc de Lithuanie; savoir faisons au temps présent & avenir, que nous sentant affoibli par l'âge & accablé de tant de travaux auxquels nos forces ne peuvent plus suffire, nous avons pris, de notre propre mouvement, la résolution d'abdiquer la Couronne, afin de vaquer avec plus de liberté à la grande affaire du Salut; c'est pourquoi nous avons convoqué le Sénat à Varsovie le 12 Juin, pour lui communiquer nos intentions. Mais les Sénateurs aussi frappés de la grandeur que de la nouveauté de l'objet, ont renvoyé la décision au

Année 1668.

jugement de toute la République. Nous avons donc indiqué l'assemblée de tous les Ordres au 21 Août ; & là, aussi-tôt que nous avons prononcé le mot d'*Abdication*, nous avons éprouvé l'amour & les regrets de nos fideles Sujets, qui se rappellant tous les bienfaits de nos Ancêtres envers la République, & en particulier tout ce que nous avons fait pour elle, n'ont rien oublié pour nous retenir sur le Trône ; mais rien n'a pu nous ébranler. Il a donc fallu procéder à une Abdication solemnelle en présence de tous les Ordres, selon laquelle, après une mure délibération, & du consentement de tout le Royaume ; " Nous Jean „ Casimir, sain de corps & d'esprit, „ nous renonçons librement, & sans „ contrainte, au Royaume de Pologne, & au Grand-Duché de Lithuanie, & à tous les Domaines „ qui y sont annexés. Nous abdiquons pour le présent, & pour „ toujours, les droits de Majesté, „ & nous remettons la Couronne, „ avec toutes ses dépendances, entre

Année 1668.

„ les mains du Sénat, des Nonces terrestres & de toute la République, en relevant du serment „ de fidélité, d'obéissance & d'hommage tous les Ordres, & chaque „ Sujet en particulier ; & en vertu „ de cette Abdication, l'Interregne „ étant ouvert, le Révérendissime „ Archevêque de Gnesne, Primat „ du Royaume, est en droit de procéder avec tous les Ordres, à l'Election d'un nouveau Roi, suivant „ les loix & les usages ; Election „ dont nous promettons de ne nous „ mêler en aucune façon. En foi de „ quoi, & pour avoir force perpétuelle, nous avons apposé le „ sceau de la Majesté, au présent „ Diplôme, signé de notre main. „ Donné à Varsovie, dans la Diète „ générale du Royaume, le 17 Septembre l'an 1668, de notre regne „ le 21. „

Par cet Acte, la République étoit déliée envers le Roi : mais le Roi ne le fut envers la République, qu'au moment qu'elle lui donna un Diplôme reversal, par lequel accep-

Année 1668. tant son Abdication; elle rompoit tous les engagemens qu'il avoit pris avec elle, le relevant à son tour des *Pacta conventa*, qu'il avoit jurés à son Couronnement. Tout étant fini, on se fit des adieux réciproques, discours d'appareil où l'esprit eut plus de part que le cœur; après quoi, on conduisit l'Ex-Roi dans un Fauxbourg de Varsavie, en lui rendant pour la derniere fois les honneurs qu'on ne lui devoit plus (a).

C'étoit le dernier de la race des Jagellons, qui avoit regné près de trois siecles. Rien de plus varié que la fortune de ce Prince; né fils de Roi, il ne put résister à l'envie d'être Religieux, espece de maladie qui attaque la jeunesse, dit l'Abbé de Saint-Pierre, & qu'il appelloit la petite vérole de l'esprit. Le Pape l'en guérit en le faisant Cardinal. Le Cardinal se changea en Roi; & après avoir gouverné un Royaume, il vint en France gouverner des moi-

(a) Ibid. pag. 57, 58, & 59.

nes. Les deux Abbayes que Louis XIV lui donna, celle de Saint Germain des Prez, & celle de Saint Martin de Nevers, devinrent pour lui une subsistance nécessaire; car la Pologne lui refusoit la Pension dont elle étoit convenue: ce qui ne prouvoit gueres la sincérité des larmes dont elle avoit arrosé son Abdication, & pendant ce temps-là, il y avoit en France des murmures contre un Etranger qui venoit ôter le pain aux enfans de la Maison. D'autres attaquoient la vertu qui lui convenoit dans son nouvel état. Il voyoit souvent *Marie Mignot*, cette Blanchisseuse que le caprice de la fortune avoit d'abord placée dans le lit d'un Conseiller du Parlement de Grenoble, & ensuite dans celui du Maréchal de l'Hôpital. Cette femme singuliere, deux fois veuve, soutenoit à Gourville qu'elle avoit épousé secrettement le Roi Casimir. Ce titre de Roi, ses anciens Sujets le lui refusoient, en disant que tout ce qu'ils pouvoient lui accorder, c'étoit le titre d'*Ex-* Année 1668.

Année 1668. *Roi* (*a*). S'il se repentit d'avoir abdiqué, ses regrets ne furent pas longs. La mort l'en délivra bien-tôt.

(*a*) Ibid. pag. 140.

Fin du second Livre.



HISTOIRE DE JEAN SOBIESKI, *ROI DE POLOGNE.*

LIVRE III.



AUSSI-TÔT qu'une Nation cherche un Maître, il n'y a point de Prince qui ne se croie en état de la gouverner ; des Adolescens mêmes qui n'ont encore rien fait, ni dans les Conseils, ni dans les Armées. Plusieurs Candidats se proposerent : le fils du Czar, le Prince de Transylvanie, Ragotski, le jeune Duc d'An- Année 1668.

Année 1668. guien, & au cas que la République le rejettât, le Prince de Condé son Pere. Deux autres entrerent aussi dans la lice : le Prince Charles de Lorraine, fils du Duc François, & le Duc de Neubourg, Palatin du Rhin.

La République écarta d'abord les quatre premiers pour différentes raisons : le fils du Czar, à cause de sa Religion, quoiqu'il promît de l'abjurer : abjuration trompeuse, puisqu'il n'y pensa plus après avoir manqué la Couronne. Ragotski fut rejetté parce que la Pologne fumoit encore du feu de la guerre que son pere y avoit allumé. Le Duc d'Anguien avoit contre lui sa jeunesse & un grand crime ; c'étoit pour lui que Casimir avoit voulu précipiter une élection contre la loi la plus sacrée de la République. La France même venoit de lui retirer sa protection pour la transporter au Prince de Condé son pere. Le fils ne donnoit encore que des espérances. Le pere étoit un Héros tout formé, célébre, ou peu s'en falloit, par autant de victoires qu'il en avoit projettées, vaincu seulement par Turenne, sans rien

rien perdre de sa gloire, homme d'Etat aussi bien que Général. Il fallut de grands coups pour détruire en Pologne un pareil concurrent. On employa les traits de la calomnie ; & ils partirent de la France. Un libelle passa en Pologne, & courut de main en main. Année 1668.

On y lisoit, que " Troye avoit „ été toute sa gloire ; que le Héros „ bien plus affaissé par les excès de „ sa jeunesse, que par l'âge, travaillé „ de la goutte & d'une foiblesse de „ nerfs qui perdoient leur ressort, „ étoit obligé de se faire porter comme un monument de son ancienne „ splandeur ; qu'il passoit ses jours „ dans l'oisiveté, incapable désormais d'application ; que si le Dieu „ Mars l'animoit autrefois dans les „ combats, Minerve ne l'inspiroit „ pas dans les Conseils ; qu'il n'avoit jamais connu la paix, ne respirant que la guerre, à laquelle il „ n'étoit plus propre ; & qu'à supposer que son génie se réveillât, „ ce seroit pour détruire la Milice „ Polonoise, qu'il voudroit plier à „ la discipline Françoise. Le libelle

Année 1668.

„ ajoutoit que ſon cœur n'étoit pas „ fait pour ſentir l'humanité & l'amitié; qu'il avoit abandonné Bouillon & Turenne, qui s'étoient attachés à ſon ſort; qu'il étoit d'un „ naturel hautain & violent; que „ dans des temps de trouble, il avoit „ traité indignement le Sénat François; & qu'il avoit payé des incendiaires pour brûler le Palais où il „ s'aſſemble. Sa Religion n'étoit pas „ plus épargnée que ſon caractere. „ Il ſe répandoit en railleries ſur les „ Pratiques Chrétiennes; on ne l'avoit jamais vu aux pieds d'un Prêtre; ſa table étoit ſervie en gras le „ Vendredi. Un Seigneur Polonois „ s'y étoit trouvé, & le publioit „ partout. Un autre l'avoit vu danſer un jour de Fête. „ Les plaiſanteries même dont Paris ne faiſoit que rire, Varſovie s'en formaliſoit : on citoit que dans un ſoupé, avec le Cardinal Mazarin, il avoit dit à un Page: *Donne-moi du vin dont le Cardinal boit quand il eſt tête à tête avec Madame de* * * *. Les Evêques Polonois regardoient ce propos joyeux comme un manque de reſpect au

Année 1668.

Cardinalat & à l'Egliſe, & ils n'oublioient pas ſes propres amours; comme ſi on ne devoit pas pardonner aux Princes toutes les foibleſſes qui n'influent en rien ſur les affaires publiques. Enfin, ſi la France offroit Condé à la Pologne, c'étoit bien moins, diſoit-on, pour la ſervir que pour s'en débarraſſer (*a*).

Tandis qu'on faiſoit en Pologne un portrait ſi difforme du Héros de *Rocroi*, il prenoit la Franche-Comté (vraiment franche alors) en moins de trois ſemaines. Il eſt vrai qu'il avoit gagné le Gouverneur, & l'Abbé *Jean de Vatteville*, qui, après avoir été Officier, puis Chartreux, puis Muſulman chez les Turcs, & enfin Eccléſiaſtique, finiſſoit par trahir ſon Roi & ſa Patrie. Néanmoins cette expédition mêlée d'intrigues & de ſieges, marquoit encore de la tête & de la vigueur. Mais on étoit alors diſpoſé à tout croire en Pologne contre la France & les François: " Ces eſprits bouillans & légers, „ diſoit-on, ne ſympathiſeront

(*a*) Zaluski, tom. 1, pag. 83.

Année 1668.

„ jamais avec notre flegme & notre „ gravité. Leur ambition démesurée „ nous entraîneroit dans toutes leurs „ guerres ; & leur présomption nous „ raviroit nos lauriers. N'avons-nous „ pas entendu dire à quelques-uns „ d'eux que les Polonois étoient bra„ ves, lorsqu'ils étoient menés par „ des François. Ils n'estiment que „ leur Nation & leur Roi qui affecte „ la Monarchie universelle. Ils ont „ fait un Livre (*Recherche des Droits*) „ qui lui donne tous les Pays où ses „ Armes peuvent atteindre. Le notre „ viendra à l'examen. La Sorbonne, „ les Parlemens, ou des Chambres „ de Justice, décideront de notre „ perte (*a*).

C'est ainsi qu'on travailloit à ruiner le parti de Condé. Louis XIV lui-même, qui avoit traité avec les Suédois pour forcer les suffrages, lui porta le dernier coup par une révolution subite qui amena de nouveaux intérêts. L'Electeur de Brandebourg venoit de s'unir aux ennemis de la France, & se rendoit redoutable dans

(*a*) Zaluski, tom. 1, pag. 84.

les Pays-Bas. Il étoit important de le détacher des Alliés, en lui montrant la Couronne de Pologne pour le Duc de Neubourg, dont il attendoit des aggrandissemens pour sa Maison. Louis XIV n'hésita pas à faire déclarer à la Pologne qu'il se désistoit de sa premiere demande, pour transporter sa faveur au Prince de Neubourg (*a*). Année 1668.

Les choses étoient ainsi lorsque la Diète d'Election s'ouvrit au mois de Mai. Aussitôt que le Trône est vacant, toutes les Cours de Justice & les ressorts ordinaires du Gouvernement, restent sans activité. Toute l'autorité passe au Primat. Cet *Inter-Roi* a plus de pouvoir en quelque sorte que le Roi ; & la République n'en prend point d'ombrage, parce qu'il n'a pas le temps de se faire craindre. Il donne avis à tous les Souverains de la vacance du Trône : *Couronne à disputer*. Il expédie les Universaux pour l'Election. Il ordonne aux Starostes de garder exactement les Châteaux, & aux Grands-Géné- Année 1669.

(*a*) Id. ibid. pag. 83 & 154.

Année 1669. raux, les Frontieres où toutes les troupes se rendent. Si quelque Ministre Etranger s'y présentoit en ce moment, on lui refuseroit l'entrée jusqu'à ce qu'il eût reçu un passeport du Primat. Le cas singulier où l'on se trouvoit, rejetta les yeux sur Casimir. Malgré son abdication, il n'avoit point encore quitté la Pologne: on l'obligea de s'éloigner à quarante lieues de Varsovie, afin de le mettre hors de portée d'entrer dans quelque brigue.

C'est le champ de Wola, aux portes de Varsovie, qui est le théâtre de l'Election. Tous les Nobles du Royaume y ont droit de suffrage. Les Polonois campent sur la rive gauche de la Vistule, les Lithuaniens sur la droite: les uns & les autres sous les drapeaux des Palatinats respectifs. C'est une Armée civile de cent cinquante mille à deux cens mille hommes, qui exerce le plus grand acte de la liberté. Ceux qui n'ont pas le moyen d'avoir un cheval & un sabre, se tiennent derriere à pied armés de faux, sans en paroître moins fiers, ayant le même droit de suffrage.

Le champ Electoral est entouré d'un fossé avec trois portes pour éviter la confusion, l'une à l'Orient pour la grande Pologne, l'autre au Midi pour la petite, la troisieme à l'Occident pour la Lithuanie. Au milieu du champ qu'on nomme *Kolau*, s'éleve un vaste bâtiment de bois, c'est la *Szopa*, ou la Salle du Sénat. Les Nonces assistent à ses délibérations, & les portent aux Palatinats. Leur Maréchal joue ici un rôle encore plus grand que dans les Diètes ordinaires. Comme il est *la bouche* de la Noblesse, il est en état de rendre de grands services aux Prétendans. C'est à lui à dresser le Diplôme de l'Election; & le Roi élu ne peut le tenir que de sa main. C'étoit un Potoçki qui remplissoit cette importante fonction. Année 1669.

Il est défendu, sous peine d'être déclaré ennemi de la Patrie, de paroître à l'Election avec des troupes réglées, afin d'éviter toute violence. Mais la Noblesse toujours armée de pistolets & de sabres, se violente elle-même, en criant *Liberté*.

Ceux qui aspirent ouvertement à

Année 1669. la Couronne, ſont poſitivement exclus du Champ Electoral, de crainte que leur préſence n'y gêne les ſuffrages. Le Roi doit être élu, *nemine contradicente*; c'eſt-à-dire, par toutes les voix. Un ſeul Gentilhomme s'oppoſa à l'Election d'Uladiſlas VII. On lui demanda ce qu'il avoit à lui reprocher : *Rien, mais je ne veux pas qu'il ſoit Roi.* La Proclamation fut ſuſpendue pendant quelques heures qui furent employées à le ramener. On y réuſſit; & le Roi voulut enfin ſavoir le motif de ſon oppoſition. *Je voulois voir*, répondit-il, *ſi notre liberté ſubſiſtoit encore; je ſuis content; & vous n'aurez pas de meilleur Sujet que moi.* On ſent le motif de la loi : c'eſt une famille immenſe qui adopte un Pere; il faut que tous les Enfans ſoient contens. Cette ſpéculation eſt belle : mais ſi on la ſuivoit à la rigueur, la Pologne n'auroit point de Roi légitime. On abandonne donc l'unanimité réelle, pour ſe contenter de l'apparence; ou plutôt le ſabre remplit la loi, ſi l'argent n'a pu le faire.

Avant que d'en venir à cette ex-

trémité, aucune Election dans le monde ne ſe fait avec plus d'ordre, de décence & d'appareil de liberté. Année 1669. Le Primat rappelle en peu de mots à toute la Nobleſſe à cheval, le mérite des Candidats, mérite déjà examiné dans les Diétines; il exhorte à choiſir le plus digne, il invoque le Ciel, il bénit la multitude, & reſte ſeul avec le Maréchal de la Diéte, tandis que le Sénat ſe diſperſe dans les différens Palatinats, pour travailler à l'harmonie des ſuffrages. S'il réuſſit, le Primat va les recueillir lui-même en nommant encore tous les Candidats. *Szoda*, répond cette Nobleſſe : *C'eſt celui-là que nous voulons*; & en même temps l'air retentit de ſon nom, de *Vivat*, & de coups de piſtolets. Tous les Palatinats opinent-ils de même : le Primat monte à cheval; & alors le plus profond ſilence ſuccédant au plus grand bruit, trois fois il demande ſi tout le monde eſt content; & trois fois, après l'approbation générale, il proclame le Roi. Trois fois auſſi le Grand-Maréchal de la Couronne réitere la Proclamation aux trois portes du

Année 1669. Camp. Quel Roi ! s'il en a les qualités ; & quel droit ! Les suffrages de tout un Peuple sont le premier & le plus beau des droits.

Ce tableau d'une Election libre & tranquille ne représente guères ce qui se passe ordinairement. La corruption des Grands, la fougue de la multitude, les brigues, les factions, l'or & les armes des Puissances Etrangeres, violentent souvent & ensanglantent la scène. Le Czar Alexis, pour faire élire son fils Fédor, s'avançoit avec une Armée de quatre-vingt mille hommes. Il n'étoit pas encore alors pere de Pierre I, dont la grandeur devoit étonner la terre. Le Grand-Chancelier de Lithuanie, Casimir Paç, sauva la République en amusant Alexis qui venoit la déchirer ; & tandis qu'il le flattoit du succès, sans tirer l'épée, on s'occupoit de deux autres Compétiteurs, *le Duc de Neubourg*, & *le Prince Charles de Lorraine*.

Le premier, déja sexagénaire, étoit porté non-seulement par la Suède, par les Electeurs de Brandebourg & de Saxe, mais encore par

le Roi de France & l'Empereur. Année 1669. Cette brigue montroit un de ces traits qui étonnent toujours ceux qui ne connoissent pas les Souverains. Louis XIV. abandonnoit un Bourbon, & Léopold un Prince Lorrain qu'il regardoit comme l'aîné de sa Maison ; tous deux pour protéger un Etranger.

Le Prince Charles, fils du Duc François, & neveu de l'indécis Charles IV. qui passa ses jours à perdre ses Etats & à les reprendre, avoit pour lui la fleur de l'âge, une physionomie heureuse, une taille héroïque, la force du corps, la vigueur de l'ame, une réputation de bonté & d'application, des talens pour la guerre, dont il avoit donné des preuves en Hongrie. Deux autres points de vue le montroient favorablement. Encore libre, il pouvoit faire un mariage agréable à la République ; & le Prince de Lixen, son Ambassadeur, disoit à toute la Noblesse : il se présente sans appui, pour ne tenir sa fortune que de vous-mêmes, & vous marquer en Roi sa reconnoissance. Des Jésuites, pour lui donner encore plus de faveur,

Année 1669. débitoient qu'il étoit fort dévot à la Vierge ; qu'il y avoit trois cens Saints dans sa Famille, & qu'il en récitoit les Litanies chaque jour (*a*). Sans Etats, il n'avoit pour agens secrets, que le Jésuite Richard son Confesseur, & un Moine Irlandois, travesti en Cavalier. De pareils Emissaires n'étoient pas capables de lui attirer de la considération.

Déjà on alloit aux suffrages, & on touchoit au moment de décider, lorsque Debiczki, Enseigne de Sendomir, homme vénérable par ses mœurs & ses cheveux blancs, fit entendre à l'Ordre Equestre : " que ,, la Faction de Condé revivoit ; ,, qu'il s'étoit tenu une Assemblée ,, suspecte chez le Primat Prazmowski ; qu'on connoissoit les ma- ,, nœuvres ordinaires de la France ; ,, qu'elle faisoit dire une chose par ,, son Ambassadeur, & qu'elle en ,, tramoit une autre ; que Condé se- ,, roit proclamé Roi au moment ,, qu'on s'y attendroit le moins, si ,, l'on ne se pressoit pas de l'empê-

(*a*) Zaluski, tom. 1, pag. 44.

,, cher. ,, Sur le champ, l'Ordre Equestre courut au Sénat demander l'exclusion du Prince : demande ambarrassante. Le Primat cherchoit sa réponse dans les yeux des Sénateurs. Année 1669.

Sobieski, par sa qualité de Grand-Général, auroit dû être aux frontieres : le Champ Electoral lui étoit interdit : mais la grande considération dont il jouissoit, l'avoit élevé au-dessus des Constitutions, foiblesse dans la République, parce que les loix doivent être plus respectées que les grands hommes. Sobieski voyant la perplexité du Primat, prit donc la parole. Il étoit de son intérêt que l'exclusion fût prononcée ; car, quoiqu'il ne fût pas au rang des Candidats, il savoit qu'une Nation libre pouvoit en un moment se tourner de tout autre côté : & en ce cas, le Héros de la Nation pouvoit bien se flatter d'attirer ses regards. Voici pourtant comme il parla : " Il est ,, tout différent de refuser son suf- ,, frage ou d'exclure. Le refus est un ,, exercice de la liberté, l'exclusion ,, est une injure. Si l'Ordre Equestre ,, prétend ainsi gêner la liberté du

Année 1669. „ Sénat, je me retire pour ne pas „ participer à la ſervitude, & à l'affront qu'on feroit à un grand Prince. Si on ſe contente de lui refuſer „ les ſuffrages, on ſait que c'eſt ma „ coûtume de céder à la voix publique. „ La voix devint publique le lendemain, & le Primat prononça l'excluſion, contre ſon propre avis, & celui du Sénat (*a*).

Tous les Ordres ſe calmerent pour un tems, n'ayant plus les yeux fixés que ſur le Duc de Neubourg & le Prince Charles. On diſcuta leurs vertus & leurs vices, les biens & les maux que la République pouvoit en attendre. C'eſt au tribunal de la liberté que les Princes doivent ſe faire juger, s'ils veulent apprendre ce qu'on penſe d'eux. Ils l'ignorent éternellement dans leur Cour. Les Partiſans du Prince Charles, c'eſt-à-dire, la plus grande partie de la Nobleſſe à cheval, ne ceſſoit de répéter : " Que ferons-nous de Neubourg ? Un Prince ſexagénaire, „ qui n'aura pas plutôt eſſayé la Couronne, qu'il faudra penſer à une „ autre Election en nous rejettant „ dans le trouble ; & quand même „ il vivroit plus qu'il n'eſt permis „ de l'eſpérer, ſon âge lui permettra-t-il d'apprendre notre Langue, „ de ſe former à nos mœurs, de ſupporter les travaux des Comices, „ des Jugemens, du Sénat & du „ Camp ? Quels biens en attendons-nous ? Trop de Potentats s'intéreſſent à lui pour qu'il ne nous en „ coûte pas quelque choſe. La Suéde „ & le Brandebourg nous touchent „ de près. On nous offre un Roi ; „ mais qu'on nous cite ce qu'il a „ fait dans la guerre ou dans la paix, „ pour la gloire & le bonheur de „ ſes Sujets. Tout ce qu'on fait, „ c'eſt qu'il eſt pere d'une famille „ nombreuſe : deux de ſes fils ſont „ deſtinés au Sacerdoce ; pour qui „ ſeront nos meilleures Abbayes, „ nos plus riches Evêchés, ſi ce n'eſt „ pour eux ? Et ſes filles ! quel fardeau pour l'Etat ! Si ce vieillard „ recherche notre Couronne, c'eſt „ moins pour lui, n'en doutons pas, „ que pour ſa poſtérité, qu'il veut

(*a*) Zaluski, ibid. pag. 118.

Année 1669.

Année 1669.

„ élever sur le Trône. Livrés pour „ toujours à la dureté d'une Nation „ hautaine, nous verrons la Cour „ & les grandes Places se remplir „ d'Allemands & d'Allemandes qui „ nous vanteront sans cesse leur naissance, qui nous braveront nous „ & nos femmes, nous les enfans „ des Sarmates, qui tant de fois ont „ fait trembler la Germanie (*a*).

„ La fortune nous offre un autre „ Prince bien différent de celui-là; „ il sort d'une Nation modeste, & „ il l'est lui-même; fier seulement à „ la tête d'une Armée. Les Lor- „ rains en petit nombre, s'il en „ amene, se croiront trop heureux „ de marcher nos égaux. Sans bri- „ gue, sans remuer l'Europe pour „ s'élever, il ne veut devoir notre „ Sceptre qu'à nos suffrages. Son „ âge, sa taille, sa force, ses vertus, „ les actions qui l'ont déjà illustré, „ tout nous présage un regne long „ & heureux. Ses enfans, s'ils doi- „ vent lui succéder, naîtront Po-

(*a*) Id. ibid. pag. 76.

Année 1669.

„ lonois, & de telle mere qu'il nous „ plaira (*a*). „

Le Sénat, les Nonces & presque tous les Grands qui vouloient le Duc de Neubourg, convenoient que le portrait du Prince Lorrain étoit fidéle: mais après avoir adouci celui de son rival, ils vantoient beaucoup ses grandes possessions, & ce qu'il promettoit à la République: un Corps de troupes entretenu à ses frais, la solde d'une année pour les troupes nationnales, une Ecole Militaire pour la jeune Noblesse, avec des secours pour la faire voyager, avantages que le Prince Charles pouvoit bien promettre, mais qu'i n'étoit pas en état de réaliser, n'ayant pas la même fortune, ou plutôt sans fortune, puisque la France venoit de dépouiller son pere. En le refusant, ajoutoient-ils, nous n'en avons aucun malheur à craindre: mais en rejettant le Duc de Neubourg, songeons que les Puissances qui nous le proposent ont des Armées pour se faire obéir.

(*a*) Id. ibid. pag. 42.

Année 1669.

A ces mots, la Nobleſſe ne ſe contint plus : une fureur ſubite s'alluma, le feu paſſa dans tous les rangs. Le Sénat, les Grands Officiers & les Nonces n'étoient point aſſez défendus par le retranchement qui borde la Szopa. La République aſſiégea la République. Il y eut pluſieurs décharges, préſages de toutes les horreurs qui pouvoient ſuivre. On voyoit les Sénateurs & les Nonces ſe précipiter de leurs ſiéges, courir çà & là, ou ſe coucher par terre, tandis que les balles ſiffloient ſur leurs têtes. Quelques-uns gagnerent les portes du Camp ; on les reçut le piſtolet ſur la poitrine : deux furent tués, un grand nombre bleſſé. Tous par la crainte de la mort furent forcés à reprendre leurs places (*a*). Le tumulte augmentoit d'un moment à l'autre. Le Maréchal de la Diéte,

(*a*) Cette violence a fait donner une nouvelle forme à la Szopas. Ce bâtiment de bois étoit tout ouvert, ſoutenu ſeulement par des piliers : il fut fermé pour les Elections à venir. La Nobleſſe en murmura : mais l'innovation ſubſiſte.

Année 1669.

Potocki, ſe préſenta pour l'appaiſer. On ſe fit violence pour ne pas l'inſulter : mais on ne ſe calma pas. Rien de plus difficile que de contenir une Nation qui fait des Rois. Depuis l'ouverture de la Diéte, point de nuit où l'on ne trouvât des perſonnes aſſaſſinées dans les rues de Varſovie ou dans le Champ Electoral. Sobieski avoit deux titres pour ſe faire écouter. Comme Grand-Maréchal, il avoit la grande Police ; & comme Grand-Général, il avoit l'Armée à ſes ordres. Il en impoſa au Peuple de Varſovie. Il menaça d'appeller des troupes & de faire feu ſur toute faction qui voudroit violenter les ſuffrages. La crainte ſuſpendit la fureur, & le Palatin de Kaliſch, Opalinski, employa la ſageſſe des remontrances.

« A quoi penſons-nous, dit-il, „ de vouloir nous égorger pour des „ Princes que nous n'avons jamais „ vus, & qui, peut-être, nous frap„ peront de leur Sceptre ? Nos An„ cêtres étoient plus ſages. La Na„ tion à peine formée, ſe trouva „ diviſée comme elle l'eſt aujour-

Année 1669.

„ d'hui, entre plusieurs Prétendans „ étrangers. Les malheurs dont on „ étoit menacé ramenerent la raison. „ Un originaire Polonois, *Piast*, „ fut choisi ; & cet homme sans fortune, sans naissance, gouverna si „ sagement, qu'aujourd'hui encore „ tout Polonois se nomme *Piast* par „ honneur & par reconnoissance. „ Laissons le Duc de Neubourg gouverner sa nombreuse famille & son „ petit Etat. Que le Prince de Lorraine employe son argent pour rentrer dans le sien. Imitons nos Ancêtres, élisons un *Piast* (*a*). „

Ce n'est pas la premiere fois qu'un discours sage a calmé les esprits.... Mais quel *Piast*? C'étoit encore un embarras dont il n'étoit pas aisé de sortir. Les yeux se tournerent sur Sobieski. Si dans ce moment il se flatta de la Couronne, l'illusion fut courte. Plus on réfléchit sur l'Histoire ancienne & moderne, plus on voit que les choses humaines sont le jouet de la fortune. Celui qu'elle réservoit secrettement pour le Trône,

(*a*) Hist. des Diètes, pag. 194.

Année 1669.

étoit le dernier que l'opinion publique y auroit destiné. Il s'intéressoit si peu à l'Election, qu'on ne le trouva pas dans sa tente, mais dans un Couvent de Varsovie. C'étoit Michel Wieçnowieçki. Les deux Palatins, Opalinski & un autre, l'amenent au Champ Electoral sans lui rien communiquer de leur dessein, le présentent, le proposent, le nomment. Un Prélat, Olsowski, Evêque de Culm, & Vice-Chancelier de Pologne, recommandable par ses vertus, avec un ton d'enthousiaste, s'écrie : *Vive le Roi Michel.* Sur le champ ce cri passe d'une bouche à l'autre : tous les Ordres le répétent, il ne manque plus que la proclamation de la part du Primat : la Noblesse l'y force le pistolet sur la gorge ; & Wieçnowieçki est Roi.

Le plus étonné de la Nation, ce fut lui-même. Il pleuroit, il se faisoit traîner à la Couronne, il protestoit qu'il étoit incapable de la porter ; & à dire vrai, puisque la Nation, rejettant l'Etranger, avoit tourné ses regards sur un Piast, il sembloit qu'elle n'auroit pas dû balancer entre

Année 1669.

Wieçnowieçki & Sobieski. Wieçnowieçki avoit à peine trente ans : Sobieski, qui comptoit dix ans de plus, touchoit à cette maturité qui est si nécessaire au Chef d'un grand Peuple. Wieçnowieçki avoit passé sa jeunesse dans l'inertie : Sobieski avoit employé la sienne aux voyages, à l'étude des affaires publiques & à la guerre. Wieçnowieçki n'avoit rempli aucune Charge dans l'Etat : Sobieski étoit arrivé aux plus grandes par des actions d'éclat, & il s'y soutenoit sur de nouveaux triomphes. Wieçnowieçki n'avoit pas même la considération que les richesses donnent ; il subsistoit d'une pension de six mille livres dont la Reine Louise l'avoit gratifié, & des bienfaits de l'Evêque de Plocsko : Sobieski étoit puissant en terres & en vassaux. Wieçnowieçki étoit venu dans la foule des Nobles pour mêler son suffrage aux leurs : Sobieski, le premier Personnage dans la République, sembloit plutôt se présenter pour recevoir les suffrages que pour donner le sien. Une seule chose parloit en faveur du nouveau Roi, si cette

Année 1669.

chose peut faire le bonheur d'un Peuple ; c'étoit la naissance. Il descendoit de Koribut, oncle du grand Jagellon. Il étoit fils de Jérémie Wieçnowieçki, Palatin de Russie, qui après avoir joui d'une grande fortune en Ukraine, étoit mort ruiné par les Cosaques. Le fils n'ayant pour lui qu'un vain nom, devoit-il s'attendre à un si beau jour ?

Rien dans les autres Etats ne ressemble à cette Fête. Qu'on imagine plus de cent mille Nobles à cheval, qui aimeroient mieux se réduire à la derniere nécessité, que de ne pas étaler de la magnificence, tous les Grands & les Puissants sous le faste Asiatique, un Peuple de curieux, la Garde nombreuse du Camp, une Artillerie dont le bruit se mêle aux acclamations d'un Royaume assemblé : c'est dans cette pompe militaire & civile, que l'on conduit le Prince élu, d'abord à la Basilique de S. Jean, & ensuite au Palais des Rois. La Nation, dans les premiers momens de son enthousiasme, tournoit tout en heureux présages. Toujours frappée des anciens Romains, elle

Année 1669. tient aux augures autant que le Christianisme peut le permettre. Pendant l'Election une Colombe avoit volé sur l'enceinte où le Sénat délibéroit. Un Aigle avoit plané sur la Noblesse. Un essein d'Abeilles avoit bourdonné autour de Wieçnowieçki sans le blesser, comme autrefois elles avoient caressé la Statue d'Antonin le Pieux. On mêloit à tout cela des pressentimens que des Moines avoient eus à l'Autel ; & on annonçoit le regne le plus fortuné. On verra bientôt que la Colombe, l'Aigle, les Abeilles & les Moines se tromperent (*a*).

Casimir n'y fut pas trompé ; car en apprenant la Proclamation, il s'écria : *Quoi ! ils ont couronné ce pauvre Homme !* Son regne s'annonça si mal dans les Pays étrangers, que peu de temps après son Election, l'Electeur de Brandebourg, dont la Maison n'étoit pas à beaucoup près aussi puissante qu'aujourd'hui, (Fréderic II. étoit encore à naître,) fit enlever un Gentilhomme Prussien

(*a*) Xaluski, pag. 133, 146.

sous

sous les fenêtres de son Palais, asyle qui fut violé sans réparation. Année 1669.

Jamais Roi n'eut plus besoin d'être gouverné ; & en pareil cas, ce ne sont pas toujours les plus éclairés & les mieux intentionnés qui gouvernent. Le Grand-Chancelier de Lithuanie, Casimir *Paç*, s'empara de sa confiance : avec un esprit élevé, une éloquence naturelle, il avoit des lumieres : mais plus ambitieux que Citoyen, il ne vouloit les employer que pour la grandeur de sa Maison. Elle étoit déjà la plus florissante de la Lithuanie, quoiqu'elle n'en fût pas originaire. Elle s'incorporoit aux *Pazzi* de Florence. Cette Parenté avec *Sainte Magdelaine de Pazzi*, avoit coûté au Grand-Chancelier près de deux millions pour bâtir un Monastere de Camaldules, sous l'invocation de sa Parente : profusion singuliere pour un Homme d'Etat. Son frere, Michel Paç, remuant, emporté, capricieux, étoit Grand-Général de Lithuanie, Rival décidé de Sobieski, sachant bien la guerre, sans avoir

cette ſupériorité de génie qui raſſure les Etats chancelans.

Année 1671. La Pologne alloit être ravagée, ſi Sobieski ne l'eût pas défendue. Les Coſaques, malgré la paix qu'ils avoient faite avec la République ſous le regne de Caſimir, entroient dans de grandes défiances ſur les deſſeins du Roi Michel. Ils craignoient l'envie qu'il pouvoit avoir de recouvrer les grands biens de ſa Maiſon en Ukraine, & en même temps tous ceux des Seigneurs Polonois qui avoient été dépouillés. Pour ſe raſſurer, ils demanderent un abandon de tous ces titres. La Pologne de ſon côté, appréhendoit de rentrer en guerre dans un temps où elle étoit fort épuiſée. Le Roi confia la négociation à Sobieski. Il auroit voulu pouvoir en charger tout autre; car il commençoit à prendre de l'ombrage contre un Sujet trop eſtimé. Le Chef des Coſaques, ce même Doroſcensko que Sobieski avoit déjà battu, fut inflexible. Il fallut donc recourir à la derniere raiſon des Rois, qui a fait couler tant de ſang depuis que les hommes

ſe ſont donné des Maîtres. Sobieski l'épargna autant qu'il put. Il regardoit celui des Coſaques mêmes comme le bien de la République: les Coſaques étoient effectivement de bons Sujets avant qu'on en eût fait de mauvais Eſclaves. Une autre raiſon qui engageoit Sobieski à uſer de ménagement, c'eſt qu'il avoit peu de forces. Le génie & l'adreſſe ſuppléerent. Il jetta de la diviſion parmi les Coſaques. Il oppoſa un nouveau Chef à l'ancien, Hanenko à Doroſcensko. Il remit ſous l'obéiſſance de la Pologne les villes de Bar, de Nimirow, de Kalnick, de Braclaw & tout le Pays entre le Bog & le Nieſter. Doroſcensko battu, ne ſauva le reſte de l'Ukraine que par la menace qu'il fit de livrer le Pays aux Turcs, ſi on le pouſſoit à bout. Sobieski ſuſpendit la Victoire. Les félicitations qu'il reçut marquent l'importance de cette campagne. « On ne peut aſſez admirer vo-
» tre courage & votre prudence dans
» cette expédition. Comment, avec
» une poignée de Soldats, avez-vous
» pu nous reconquérir tant de Places,
» Braclaw ſur-tout qui ſeule vaut

Année 1671. „ une Victoire ? Vous nous ouvrez „ toute l'Ukraine, & vous acheverez de nous la rendre. Vous forcez l'envie même à convenir que „ la Pologne vous doit son salut (*a*). „ C'est ce que lui écrivoit le Vice-Chancelier au nom du Roi & de la République ; & c'est ainsi que le Grand-Général se vengeoit de n'avoir pas été couronné.

Mais il vouloit que, sans abuser de la victoire, on ménageât les Cosaques, & qu'on les fît rentrer dans le devoir par la clémence & l'attrait du bonheur.

Année 1672. Tel fut aussi le vœu de tous les Nonces & de la plus grande partie du Sénat dans la Diéte : mais le Roi & son Conseil pensoient différemment. Le regne du foible Michel étoit celui des Favoris. Son Conseil étoit composé des Pensionnaires de l'Empereur Léopold, dont il venoit d'épouser la sœur. Léopold craignoit un Armement formidable que le Turc préparoit. Il entrevit un moyen de le détourner sur la Pologne. Il

(*a*) Zaluski, tom. 1, pag. 133. 146.

savoit que Doroscensko avoit menacé de livrer l'Ukraine au Turc, si on le réduisoit aux extrémités ; & en même temps, il imagina que le Turc ne seroit pas indifférent à la conquête de cette belle Province, qui lui ouvriroit la Pologne & la Moscovie, deux Etats d'où étoient sortis tant d'ennemis contre l'Empire Othoman. Il savoit encore que Michel, en recouvrant l'Ukraine par la force ouverte, se flattoit de recouvrer aussi l'immense Patrimoine de ses peres, & au-delà. Léopold, avec toutes ces connoissances, n'eut pas de peine à lui persuader que toute négociation avec des Rebelles étoit aussi dangereuse qu'humiliante ; que pardonner à Doroscensko, c'étoit affoiblir l'autorité Royale. Michel se crut donc grand en se montrant inflexible. Année 1672.

Cependant la Diéte, selon les loix, pouvoit le forcer à la Paix. Il acheta un Nonce qui protesta, disparut, & la Diéte fut rompue. Un fait qui montra bien que la protestation du Nonce étoit une manœuvre de la Cour, c'est que le Roi ne fit

Année 1672.

aucune démarche pour le chercher, le ramener & rendre l'activité au Conseil de la Nation.

Dorofcensko apprenant ce qui se passoit, & craignant de succomber enfin sous un Maître irrité, en chercha un autre à Constantinople.

Mahomet IV. étoit monté sur le Trône en passant sur le corps de son pere, Ibrahim I, que les Janissaires avoient étranglé. Mahomet avoit battu les Impériaux, fait de grandes conquêtes en Hongrie, soumis la Transylvanie, pris l'Isle de Candie, l'ancienne Crète. Les Turcs croyoient ne pouvoir faire plus d'honneur à l'Ambassadeur de France, le Comte de Guilleragues & à sa suite, qu'en disant que les François étoient parens de *Méhemmed-Tetih*, de Mahomet le Victorieux. Jusques-là il ne l'étoit pourtant qu'à la façon de la plupart des Souverains, qui font tout sans rien faire : il n'avoit pas encore paru à la tête de ses Armées : mais sa fortune paroissoit inaltérable entre les mains du Visir *Cuproli* aussi grand que sa place. Un grand Visir est tout à la fois Connétable, Chancelier & Premier Président. Tout étoit rempli. Fils de Visir, il avoit succédé à son pere contre la politique de l'Empire, qui ne permet pas de perpétuer les honneurs dans une même famille. Une autre singularité, c'est qu'il étoit monté à ce comble d'honneur à l'âge de trente ans ; l'usage veut qu'on en ait quarante pour être dans les grands emplois (*a*). Les Turcs qui ne sont hyperboliques que sur un grand fonds, l'appelloient *la lumiere des Nations, le gardien des Loix, le terrible Commandant.* On sait le mot de Montécuculi en se retirant lorsque ses rivaux finirent leur carriere : *Un homme qui a eu l'honneur de combattre contre Turenne, Condé & Cuprogli, doit-il compromettre sa gloire avec des gens qui ne font que commencer à commander des Armées.* Montécuculi ne connoissoit dans Cuprogli que le Général.

Année 1672.

L'habile Ministre réfléchissant sur

(*a*) Ricaut, histoire de l'Empire Othoman, pag. 135.

Année 1672.

les offres de Dorofcensko, forma le deffein de fubjuguer la Pologne, renvoyant à une autre Campagne la deftruction de l'Empire de Vienne, victoire qui deviendroit plus facile par celle-ci ; & il voulut que fon Maître vînt cueillir lui-même les lauriers qu'il lui préparoit. La préfence de Mahomet à l'Armée étoit, de la part du Vifir, un trait de politique & d'attachement. Ce Sultan, malgré les victoires de fon regne, commençoit à tomber dans le mépris & la haine ; parce que livré entierement à fes plaifirs, il dépenfoit plus dans fon Serrail, qu'il n'eût fait en battant les Chrétiens.

Mais le Divan repréfentoit que cette guerre ne pouvoit être jufte fans une fommation préalable aux Polonois, & un refus de leur part de fatisfaire les Cofaques. *Le Mouphti* furtout, c'eft-à-dire, le Pontife de la Religion Mahométane, refufoit fon *Fetfa*. Ce Mouphti eft un perfonnage bien important, le feul pour qui le Grand-Seigneur fe leve : mais s'il s'avifoit de prévariquer, il feroit pilé dans un Mortier jufqu'à être

réduit en bouillie (*a*). Le Fetfa qu'il refufoit eft une efpéce de Mandement qui accompagne prefque toujours les ordres publics du Grand-Seigneur. Sans cet oracle les Peuples obéiroient mal. Cuprogli, trop ami lui-même de la juftice & de la Religion pour ne pas les écouter, avertit la République par cette dépêche.

Année 1672.

“ Vous dites que l'Ukraine vous „ appartient, & que les Cofaques „ font vos Sujets ; comme fi nous „ ignorions que cette Nation libre „ autrefois, ne dépendoit que d'elle-„ même. Il eft vrai qu'elle s'eft „ donnée à vous de fon propre mou-„ vement, & à certaines conditions : „ mais elle n'a pas compté fe livrer „ à des Tyrans qui lui ont fait mille „ outrages. Elle a donc pris les ar-„ mes, felon le droit naturel pour „ recouvrer fa liberté & fon premier „ état. Elle a fupplié la fublime „ Porte de la recevoir fous fa pro-„ tection & de faire pour elle ce

(*a*) Ricaut, hiftoire de l'Empire Othoman, pag. 190.

Année 1672.

„ qu'elle fait pour tous les malheureux ; c'eſt pourquoi l'invincible „ Mahomet vient d'envoyer à Doroſcensko, chef des Coſaques, le „ ſabre & l'étendard. Sachez donc „ que ſi vous ne vous dépêchez de „ compoſer avec mon Maître qui „ eſt dejà en mouvement vers Andrinople ; que ſi vous le laiſſez „ arriver ſur vos frontieres avec des „ forces immenſes, ce ne ſera plus „ par un traité, mais avec le fer „ & la colere du Dieu vengeur que „ la conteſtation ſe décidera (*a*). „

Au bruit de ce tonnerre le Sénat s'aſſemble. On commence par s'indigner de ce que la lettre qui contient une déclaration de guerre, eſt écrite par le Viſir & non par le Sultan lui-même, arrogance mépriſante. Les partiſans du Roi ſaiſiſſent ce moment d'indignation pour inſinuer que la déclaration n'eſt point ſérieuſe : " Pourquoi la Porte romproit-elle avec nous qui ne lui „ en donnons aucun ſujet, elle qui „ eſt ordinairement ſi fidelle à ſes

(*a*) Zaluski, tom. 1, pag. 360.

Année 1672.

„ traités ? Seroit-ce pour agrandir „ ſon Empire ? Mais on ſait qu'à preſent elle eſt plus occupée à conſerver l'immenſité de ſes poſſeſſions, qu'à les étendre. Seroit-„ ce effectivement pour ſoutenir „ Doroſcensko ? Il étoit bien plus „ naturel de le favoriſer lorſque ſes „ forces étoient entieres. Mahomet „ viendroit-il avec tout le poids de „ ſa puiſſance pour faire ſocieté avec „ un brigand ? La déclaration du Viſir n'a que l'apparence d'une menace arrachée par les importunités „ & les menſonges de Doroſcensko. „ Mais à ſuppoſer que la foudre „ ſuive l'éclair, le Czar nous offre „ une forte diverſion dans laquelle „ il promet de faire entrer la Perſe ; „ & penſons-nous que l'Empire „ d'Allemagne ne ſoit pas intéreſſé „ autant que nous à contenir le „ Tyran de l'Aſie ? C'eſt encore „ un ſecours à demander promptement (*a*). „

Les vrais Patriotes répondent qu'il eſt bien plus ſimple de ſatisfaire les

(*a*) Zaluski, tom. 1, pag. 352 & ſuiv.

Année 1672.

Coſaques, & d'ôter par là tout prétexte à la Turquie de troubler la Pologne. Sobieski étoit abſent : le Primat demande qu'on ſuſpende toute délibération ſur la guerre juſqu'à l'arrivée du héros qui l'entendoit ſi bien. Ce n'étoit pas le ſentiment du Roi, qui craignoit d'augmenter l'importance du Grand-Général. La nuit vient, on veut délibérer aux lumieres ; le Primat s'y oppoſe, de crainte que dans le feu des conteſtations, on ne joue du poignard à la faveur des ténébres, violence qui s'étoit montrée plus d'une fois dans les aſſemblées. Il appréhenda peut-être pour lui-même quelqu'un de ces ſcélérats qui font toujours plus que les Rois ne déſirent.

Le lendemain Sobieski arrive ; la plûpart des Sénateurs vont au-devant de lui : il entend ſes louanges en plein Sénat. On dit que la Robe & le Saie lui conviennent également, qu'il mêle les lauriers aux faiſceaux, qu'il ſait être Sénateur & Capitaine. Tout cela étoit vrai : mais il falloit, ſans perdre un moment, s'arrêter

Année 1672.

à un parti qui pût ſauver la République. Sobieski parla vivement pour pacifier les Coſaques, il toucha tous les points ſur leſquels la Pologne pouvoit ſe relâcher. Mais on ne perſuade pas les eſprits bornés, encore moins les Princes qui s'accoutument à confondre le pouvoir avec la raiſon. Michel s'opiniâtra & laiſſa la Porte ſans réponſe, comme ſi ſes menaces avoient été vaines.

Ce fut alors qu'une ligue ſe forma pour le détrôner. Les Polonois ont pour maxime que tout peuple qui peut faire un Roi, peut le défaire. Ainſi ce qu'on appelleroit ailleurs conjuration, ils le nomment l'exercice d'un droit national. On comptoit parmi les chefs de la Ligue le Primat Prazmowski, le Grand-Enſeigne Sieniawski, le Palatin de Cracovie, Lubomirski ; celui de Mazovie, Ledchinski ; celui de Kiovie, Potocki, un Vielopolski, & d'autres Seigneurs de cette importance. L'entrepriſe n'étoit pas auſſi orageuſe qu'elle le ſeroit dans un Royaume héréditaire : elle avoit pourtant ſes dangers.

Année 1672.

Les Seigneurs ligués jugerent à propos de prévenir & de ménager l'Empereur à cauſe de ſa ſœur qui partageoit le Trône de Pologne avec Michel. Ils lui découvrirent toutes les plaies de l'Etat ; & ſurtout l'incapacité de Michel pour le gouvernement. Chez des Nations fieres un Roi mépriſé chancele preſque toujours ſur le Trône , tandis qu'on voit des uſurpateurs eſtimés s'y affermir. Jamais les Anglois ne penſerent à détrôner Cromwel. Ce Cromwel avoit humilié la Hollande, impoſé les conditions d'un Traité au Portugal , vaincu l'Eſpagne , forcé la France à briguer ſon alliance , & donné l'empire de la mer & du commerce à ſa Nation.

Michel étoit tout propre à ruiner la ſienne. Les Seigneurs ligués déclaroient donc à l'Empereur qu'ils avoient beſoin d'un autre chef; que la ſeule conſidération qui les arrêtoit , c'étoit leur reſpect pour Sa Majeſté Céſaréenne , & pour la Reine Eléonore qu'ils étoient bien fâchés d'envelopper dans le ſort du Roi. Ils le prioient de s'expliquer

ſur la maniere dont il ſouhaitoit qu'elle fût traitée. Année 1672.

L'Empereur , après avoir plaint ſon beau-frere d'être né ſans talens pour le Trône , répondit qu'il plaignoit encore plus la République : mais qu'il ne pouvoit conſentir à voir ſa ſœur ſans couronne. Le moyen qu'il propoſa pour ſortir d'embarras fut celui-ci. Le Séréniſſime Roi [c'eſt le titre que Sa Majeſté Céſaréenne donnoit à Michel] étoit d'une complexion foible & d'une ſanté chancelante , ſans enfans juſqu'alors. On attaqueroit canoniquement ſon mariage par l'impuiſſance , moyen qui a ſi ſouvent réuſſi aux têtes couronnées. La Reine conſentoit à ſe prêter à cette accuſation pour le bien de la République : mais ſous condition très-expreſſe qu'après la diſſolution du lien elle épouſeroit le Prince qui chaſſeroit ſon mari du Trône. C'eſt ainſi qu'en 1667 la Reine de Portugal , amoureuſe de Dom Pédre , frere du Roi Alphonſe ſon mari , avoit accuſé celui-ci d'impuiſſance & obtenu une bulle de Rome pour épouſer ſon beau-frere & regner avec lui.

Année 1672.

Un autre embarras, c'étoit de savoir sur quelle tête on mettroit la couronne. L'Empereur excluoit tout hérétique & tout François : tout hérétique, celui même qui se convertiroit pour regner : " tout „ François, Nation légere, disoit „ la dépêche, inquiete & sulphu- „ reuse. Ses machinations contre „ toute l'Europe & en particulier „ contre la maison d'Autriche sont „ assez connues. Il ne seroit pas „ juste que pour vous faire du bien „ j'exposasse ma Maison & l'Em- „ pire. Le Roi que je vous propo- „ se, c'est le Prince Charles de „ Lorraine, celui que vous avez „ presque couronné dans la derniere „ Election. Ne le regardez pas com- „ me un Prince sans fortune & sans „ puissance qui seroit à charge à la „ République. Si son pere est dé- „ pouillé de ses Etats, ce n'est qu'un „ malheur passager qu'il doit à la „ France, & dont elle aura plus à „ se repentir qu'à se féliciter (*a*). „

Léopold dans la derniere Election

(*a*) Zaluski, ibid. pag. 342 & suiv.

avoit préferé le Duc de Neubourg à ce Prince qu'il vantoit tant : mais la politique permet-elle aux Souverains d'avoir toujours le même langage & le même visage ? Après avoir développé son plan, marquant encore son regret de voir arracher le Sceptre au Sérénissime Roi Michel, & gémissant sur cette triste nécessité, il prioit très-instamment la République de pourvoir convenablement à sa subsistance. Année 1672.

Jusques-là les Seigneurs ligués, incertains de Sobieski, dont la conduite paroissoit encore ménager la Cour, ne lui avoient rien communiqué de leur dessein : mais réfléchissant sur la nécessité de le gagner, ils s'ouvrirent à lui. Le parti qu'il alloit prendre pouvoit décider du sort du Roi & du Royaume. Grand-Maréchal & Grand-Général, Maître & Pere d'une Armée qui se croyoit invincible sous ses ordres, il embrassa la cause du Royaume contre le Roi. Mais soit qu'en déterminant la déposition de Michel, il voulut fixer les regards sur lui-même ; soit qu'il n'envisageât que la chose pu-

Année 1672. blique, il représenta combien il étoit dangereux d'accepter un Roi de la main de l'Empereur ; que c'étoit metrre l'Etat sous la tutelle du Conseil de Vienne ; qu'on en avoit fait la triste expérience depuis que Michel étoit sur le Trône : " mais ,, autant qu'il est juste, ajouta-t-il, ,, d'ôter la Couronne à celui qui ne ,, sait pas la porter, autant il seroit ,, injuste de lui ravir son Epouse ; ,, & la République ne sauroit sans ,, honte se prêter à cet infâme complot. Au reste si la Pologne n'a ,, point de Chef à nous donner, la ,, France nous en offre un aussi guerrier que le Prince Charles, sans ,, aucune suite fâcheuse. C'est un ,, descendant du fameux Comte de ,, Dunois, qui sauva les François & ,, Charles VII ; c'est le Duc de ,, Longueville (*a*), qui a hérité de ,, son sang & de ses vertus, né pour ,, sauver la Pologne. ,,

La Reine ne pensoit pas comme Sobieski, qu'elle dût se tenir attachée à un Epoux sans Couronne. A la vérité, elle eût préferé le Prince Charles au Duc de Longueville ; mais de quelque façon que ce fût, elle vouloit rester sur le Trône. Elle fit donc insinuer aux Grands qu'elle consentiroit à épouser le Duc. On lui en avoit montré le portrait qui ne lui déplut pas.

(*a*) Connu aussi sous le nom de Comte de Saint Paul.

Année 1672.

La proposition de Sobieski étoit conforme à l'inclination qu'il avoit toujours conservée pour la France, & aux liaisons qu'il entretenoit avec Louis XIV. Quant au Prince qu'il proposoit, tout son mérite consistoit dans la valeur qui seule ne fera jamais un grand Roi. Mais les Seigneurs ligués étoient trop avides de la révolution, pour déliberer avec maturité : ils acquiescerent. On employa le moins de temps qu'il fut possible pour prendre des mesures avec la France. La chose fut maniée avec tant de secret par Sobieski, que ni la Cour de Vienne, ni celle de Varsovie n'en soupçonnerent rien.

La rupture de la derniere Diète fut un prétexte pour en demander une autre au commencement du

Année 1672. Printems. Michel n'osa la refuser, d'autant plus qu'il falloit armer la République ; car on avoit nouvelle que le Turc marchoit effectivement.

Jamais Roi n'entendit des choses plus dures en face de son Peuple. Un grief qu'on lui avoit en quelque façon pardonné, revivoit dans la Diète. Il avoit juré à son Couronnement de ne se marier qu'au gré de la République, & il ne l'avoit pas même consultée, pour épouser l'Archi-Duchesse d'Autriche Eléonore.

Le Czar lui avoit offert sa fille avec la restitution du Duché de Sévérie & d'autres avantages considérables, proposition qui plaisoit fort à la République, au lieu que l'Archi-Duchesse n'apportoit rien. Il n'avoit écouté que le Chancelier *Paç*. Les cinq cens mille livres qu'il avoit dépensées pour les frais de cette alliance, il avoit voulu les tirer secrettement du trésor de la Nation, attentat, disoit-on, contre la République qui doit savoir l'emploi de ses finances & qui ne doit rien pour un mariage qu'elle désapprouve. Ce mariage lui avoit attiré un autre reproche. L'Ordre de la *Toison d'Or* qu'il avoit accepté, étoit regardé comme une marque de vasselage, comme une ignominie pour le Roi & les Sujets, comme un engagement à épouser les intérêts & à venger les injures de la Maison d'Autriche. On prétendoit même qu'il l'avoit juré dans la cérémonie qui fut secrette. « Ce „ n'est pas ainsi, ajoutoit-on, „ que se conduisit Etienne Batori „ lorsque l'Ambassadeur d'Espagne „ lui présenta le même Ordre. Ce „ Roi que nous regrettons encore „ avoit fait faire un Collier où en „ place du *Mouton* on voyoit un „ *Loup* armé de dents menaçan„ tes (a). « *Voilà mon ordre*, dit-il, „ *j'accepterai le vôtre quand mon* „ *frere le Roi d'Espagne aura reçu* „ *le mien.*

Année 1672.

On poussoit la comparaison plus loin. « Etienne ne consultoit qu'avec „ le Sénat & les Diètes : Michel di„ rige tous les actes publics avec la

(a) Les Armes de la Transylvanie dont Batori étoit Prince avant que d'être Roi de Pologne.

Année 1672. „ Reine & l'Ambassadeur de Vienne, „ qui s'occupe nuit & jour de notre „ perte. Etienne étoit toujours à la „ tête des Armées : Michel n'y a pas „ encore paru. Est-il juste que les „ Membres s'exposent pour un Chef „ qui se tient à couvert (*a*) ? „

Le Primat profitant de la chaleur des esprits lui parla d'un ton qui passeroit, dans une Monarchie absolue, pour un crime de lèze-Majesté. « La Nation vous a fait Roi, lui dit-„ il, & vous la perdez. Au lieu de „ travailler à pacifier l'Ukraine, vous „ avez irrité ses douleurs. Vous n'a-„ vez pas réparé les fortifications de „ Kaminiek, ce boulevard de la Po-„ logne. Vous retenez la Garde Al-„ lemande que la République ne „ voyoit qu'à regret sur les pas de „ votre prédécesseur, quoiqu'il la „ payât de ses deniers. Vous avez „ des hommes dans votre Cour, „ dans votre cabinet, qui sacrifient „ les intérêts du Royaume à ceux du „ Roi. Les Nonces étoient en che-„ min pour vous supplier d'éloigner

(*a*) Zaluski, tom. 1, pag. 168 & suiv.

„ ces pestes publiques ; vous avez „ trouvé le secret de les éloigner eux-„ mêmes. Vous disposez contre nos „ constitutions des Starosties & des „ places de Sénateur, avant la mort „ de ceux qui les occupent. Vous „ avez rompu deux Diètes pour ne „ pas exposer votre Autorité à l'ani-„ madversion des loix. Vous avez „ réclamé hautement les anciens „ droits des Rois, & protesté contre „ tout ce qui peut les blesser. Ces „ anciens droits, qu'ils peuvent „ étendre si loin, où en ferez-vous „ la recherche ? Sera-ce dans les ar-„ chives de Vienne & de Madrid ? „ Tremblons, Sénateurs, si nous „ méritons nos places. Ce que vous „ avez dit après votre Couronne-„ ment, ce que quelques personnes „ ont entendu, que vous aviez juré „ les *Pacta conventa* avec une res-„ triction mentale, n'est que trop „ vrai. Quelle foi pouvons-nous „ ajouter à vos sermens (*a*) ? Nous „ rompons les nôtres à votre exem-„ ple „. La fermeté d'ame que ce Année 1672.

(*b*) Zaluski, tom. 1, p. 168; 263 & suiv.

Année 1672. discours paroît supposer, n'est point un prodige dans un Etat où l'on n'ose attenter à la liberté d'un Citoyen, & encore moins à celle d'un personnage public, qui dit franchement ce qu'il pense en s'appuyant sur la loi.

Le Primat parloit encore lorsque les Seigneurs ligués, dont le nombre s'étoit accru dans l'assemblée de la Nation, signifierent sans ménagement à Michel de descendre du Trône par une abdication comme volontaire, ou de s'y voir forcé. Il désespéra de s'y soutenir dès qu'il vit Sobieski dans la ligue; la catastrophe se précipitoit. Bien-tôt les magnifiques équipages des Seigneurs s'avancerent vers la Mer pour recevoir le Duc de Longueville qu'on vouloit couronner. Ce Prince étoit encore sur les bords du Rhin, dont Louis XIV tentoit le passage. Chacun sait qu'un coup de pistolet qu'il tira sans nécessité sur des Hollandois qui demandoient la vie à genoux, fut cause de sa perte. *Cette canaille*, pour me servir de ses termes, à laquelle il défendoit *de faire quartier*, ne

lui en fit point. Elle ensevelit avec lui la branche d'*Orléans-Longueville*. Cette mort déconcerta la Ligue, & rendit quelqu'espérance à Michel. Année 1672.

Ce Roi qui ne savoit plus s'il l'étoit encore, assembla toute la Noblesse du dernier rang, cent mille Gentilshommes dans le camp de Golembe, sur le bord de la Vistule, au Palatinat de Lublin. Il avoit vécu parmi eux & au niveau de leur fortune. C'étoit principalement de leurs mains qu'il avoit reçu le Sceptre; il en étoit aimé comme un égal, & respecté comme un Roi. Il choisit *Etienne Czarneski* pour Maréchal de la Confédération Royale, avec pouvoir de lever une nouvelle Armée, & de rétablir l'ancienne Milice qu'on nommoit *Hastata*, à cause de la lance qu'elle portoit. La Pologne ne connoît que deux Grands-Généraux; Czarneski en montra un troisieme, & au-delà. Armé des foudres de la guerre & du glaive de la Justice, ce fut un Dictateur qui pouvoit absoudre ou proscrire. Les Confédérés jurerent entre ses mains de conserver

Année 1672.

le Roi Michel ſur le Trône aux dépens de leur fortune & de leur vie. La foi du ſerment eſt preſqu'autant reſpectée en Pologne, qu'elle l'étoit du tems des Sarmates leurs ayeux. Ils inviterent les Sénateurs & tous les Citoyens en place à ſe joindre à eux dans un tems limité, ſous peine de confiſcation de biens & de dégradation. Le terme étoit court; & ſans la réſolution de Sobieski, il falloit ſe jetter aux pieds d'un Roi irrité & d'un Dictateur qui ne vouloit rien ménager.

Le Grand-Général aſſembla ſon Armée à Lovicz dans le Palatinat de Rava. C'eſt un Archevêque de Gneſne qui a élevé la forteresse de cette place. On voit peu de Couvens en Pologne qui ayent été bâtis par les Princes de l'Egliſe; c'eſt qu'ils ſont tous Sénateurs & hommes d'Etat. Si on dut voir la République où étoit la plus grande partie du Sénat, elle étoit à Lovicz.

L'Armée, en ſe confédérant, confédération toujours redoutable, oppoſa ſermens à ſermens. Elle jura par le nom de Dieu & de Sobieski

de ſoutenir les droits & les libertés de la Patrie, tels qu'elle les avoit reçus des anciens Guerriers qui les avoient cimentés de leur ſang; de ne reconnoître pour Généraux que ceux qui avoient été revêtus du commandement avant les troubles; de leur déférer tout ce qu'on pourroit apprendre de nuiſible à la préſente confédération, de ne révéler aucun de ſes ſecrets, & de regarder comme ennemi de la Patrie tout Soldat qui ne ſe rangeroit pas ſous ſes drapeaux (*a*).

Année 1672.

Pendant que la République s'armoit contre elle-même, *Cuprogli* laiſſé ſans réponſe, faiſoit déclarer juſte la guerre dont il l'avoit menacée; & le Mouphti la conſacroit par ſon *Fetfa*. Déjà les ordres étoient donnés, & les queues de cheval arborées au Serrail. Ce n'eſt pas la fantaiſie qui a donné ces bannieres aux Turcs, c'eſt la victoire. Ils fuyoient dans un combat, après la priſe de leur grand Etendart. Le Général abbatit d'un coup de ſabre la

(*a*) Zaluski, tom. 1, pag. 396.

Année 1672. queue d'un cheval ; puis l'attachant au bout d'une pique, il rallia ses troupes & vainquit.

Mahomet s'approchoit donc semblable à une Mer irritée prête à engloutir la Pologne. Le Roi, au lieu d'aller au-devant avec les cent mille Nobles qui soutenoient sa Couronne chancelante, & de montrer par-là qu'il étoit digne de regner, s'occupoit des dernieres procédures contre les premiers de ses Sujets. Confiscation de biens, perte d'honneurs & de dignités, dégradation, & les principaux Chefs condamnés à mort. De ce nombre furent Sobieski & le Primat. Le comble de tout, c'est que les deux têtes furent mises à prix. Le decret de mort n'effrayoit point les proscrits : ils étoient au milieu d'une Armée qui pouvoit traîner les Juges à l'échafaut. Mais vingt mille ducats pouvoient tenter un assassin, d'autant plus que le decret ôtoit l'infamie attachée à l'assassinat, qui pour cette fois devenoit un titre d'honneur [a].

(a) Zaluski, tom. 1, pag. 444 & suiv.

A cette nouvelle, l'Armée jetta de grands cris contre le Roi & la Noblesse confédérée, jurant, les sabres croisés, de défendre & de venger son Général. Il falloit qu'un tel homme pérît ou devînt enfin le Maître. *J'accepte vos sermens*, répondit-il, *mais défendons la Patrie avant tout.* Il prévoyoit que Mahomet ouvriroit la Campagne par le siége de Kaminiek, Capitale de la Podolie, place encore plus forte par la nature que par l'art. Un rocher escarpé lui sert de baze. Une riviere, le Smotricz l'environne, & un cercle de collines s'étend autour de l'eau. Ce fut dans tous les siécles le boulevard de la Pologne contre les Tartares & les Turcs. Il y avoit long-temps que ces derniers la regardoient avec des yeux de colere ; & les Tartares n'en étoient pas moins blessés. Il y envoya huit Régimens d'Infanterie pour renforcer la garnison. Le Gouverneur tout dévoué au Roi, appréhenda que ces troupes n'y donnassent trop d'autorité à Sobieski ; il les refusa, effet funeste des divisions civiles. Année 1672.

Année 1672.

Mahomet à la tête de cent cinquante mille hommes, avoit paſſé le Danube près de Siliſtrie, ville de Bulgarie, traverſé la Tranſylvanie & la Valaquie, jetté des ponts ſur le Nieſter aux pieds des murs de Choczin. Il parut devant Kaminiek ſur la fin de Juillet. Cent mille Tartares à ſes ordres arrivoient en même temps. Le Kan Selim-Gierai dans cette grande occaſion marchoit en perſonne. Il y avoit long-temps que la Nation n'avoit eu un Chef auſſi diſtingué dans la guerre & dans la paix. Les Généraux Turcs écoutoient ſes avis; & les Tartares entreprenoient tout, dès qu'ils le voyoient à leur tête. Sous un autre climat, il eût fait naître l'urbanité, les ſciences & les arts. Quand il pouvoit quitter le ſabre, il prenoit la plume. Cantémir le traite de Philoſophe & d'Hiſtorien excellent (*a*). Il avoit pour Lieutenans-Généraux ſes deux fils, Sultan Galga & Sultan Nuradin. A peine eurent-ils ſalué le Grand-Seigneur, qu'il leur

(*a*) Cantémir, tom. 1, pag. 132.

Année 1672.

commanda d'étendre leurs courſes juſqu'à la Viſtule; tandis que les Coſaques, pouſſés par le reſſentiment, porteroient la déſolation d'un autre côté. Mahomet étoit l'idole de cette multitude qui épuiſoit la terre. Le grand Cuprogli en étoit l'ame.

Sobieski avec trente-cinq mille Polonois ne pouvoit pas préſenter bataille à cent cinquante mille Turcs devant Kaminiek. Il abandonna cette fortereſſe à ſa terrible deſtinée. Il étoit même plus important d'arrêter ce torrent de Tartares qui alloit ſe déborder dans le cœur de la Pologne. Le Kan ravageoit la Pokucie; Sultan Nuradin, la Volhinie; Sultan Galga tenoit le milieu par le centre du Palatinat de Ruſſie.

Il ne faut pas perdre de vue les cent mille Nobles ſous les ordres du Roi dans le Camp de Golembe, & Sobieski avec ſa petite Armée dans celui de Lovicz. Une imprudence de Nuradin montra de quel côté étoit le vrai courage & l'amour de la Patrie. Le jeune Tartare côtoyant le Palatinat de Lublin, vint paſſer entre les deux Camps. Le Roi

Année 1672. & la Noblesse se persuaderent que cette manœuvre du Tartare étoit concertée avec Sobieski. L'allarme fut si grande, que ce Prince ne se crut pas en sureté au milieu de cent mille Gentilhommes. Il se réfugia dans les murs de Lublin (*a*), à six lieues de son Camp, & la Noblesse se dissipa.

Sobieski n'ayant plus rien à craindre de ses Concitoyens, déploya toute sa grandeur. Celui qu'on venoit de condamner à mort, fit tout pour sauver ses Juges. Il chercha les Tartares par-tout où ils se présenterent. Nuradin fut sa premiere victoire. Il le joignit & le battit aux portes de Krasnobrod (*b*). La dé-

(*a*) Cette Capitale du Palatinat du même nom jouit d'une grande célébrité. Les Tribunaux Judiciaires pour toute le petite Pologne y attirent quantité de Noblesse, & de Marchands de toute Nation. Parmi ses édifices, on regarde sur tout le Palais de Marc Sobieski, Palatin de Lublin, ayeul de Jean.

(*b*) Ce n'est qu'un Village dans le Palatinat de Lublin : mais les Héros donnent de la célébrité à tous les endroits où ils agissent.

route fut si grande, que le Général Année 1672. se sauva presque seul dans l'Armée de son frere, Sultan Galga. Celui-ci, pour éviter un pareil désastre, s'approcha du Niester, afin d'unir ses forces avec celles du Kan. Il fut prévenu par l'extrême diligence de Sobieski ; & ses pertes surpasserent celles de son frere. La plaine de Nimirow fut couverte de Tartares qui expiroient sur le butin qu'ils avoient fait. Le reste prit la fuite.

Sobieski laissant son Infanterie avec les équipages, poursuivit les fuyards avec sa Cavalerie. Il y eut un nouveau combat à Grudeck, un autre à Komarne d'où les deux Sultans se sauverent dans le dernier désordre. Ils crurent pouvoir respirer avec les débris de leur Armée au-delà du Niester. Sobieski les poussoit. Ils se jetterent à travers deux autres rivieres, le Stry & la Chevitz que Sobieski passa lui-même. Enfin les deux Sultans joignirent leur pere. Le Kan qui n'avoit pas encore combattu, avoit des forces de reste pour venger ses fils. Mais intimidé par leur désastre, & plus inquiet encore

Année 1672. ſur l'immenſe butin qu'il vouloit conſerver & qui l'embarraſſoit, ne penſa qu'à éviter tout engagement. Ce butin intéreſſoit Sobieski encore plus que lui. C'étoit les dépouilles de la Pologne. Je ne parle ni des fourures, ni de l'argent, ni de l'or, mais des animaux qui font la guerre & de ceux qui labourent les terres : mais de trente mille eſclaves de tout âge, de tout ſexe & de tout état, la plus grande partie Cultivateurs. Ce que le Tartare emmenoit de moins précieux, c'étoit des Moines. Le Kan fuyoit toujours. Sobieski ne le perdoit pas de vue; & plus expérimenté que lui, il attendoit le moment de le combattre avec avantage. C'eſt ce qui arriva près de Kaluſſe aux pieds des Monts Carpates, dans une gorge où l'ennemi ne pouvoit pas ſe développer. L'action fut ſanglante. Le Kan laiſſa ſur le champ de bataille quinze mille morts & tout ſon butin. Ce fut un ſpectacle touchant, lorſqu'on ôta les fers à trente mille Polonois pour en charger les Tartares qui furent

pris après le combat (*a*). Tant de malheureux qui ne comptoient plus revoir ni leurs femmes, ni leurs enfans, ni leurs foyers, ſe proſternerent devant leur Libérateur, qui ſe proſterna lui-même devant le Dieu des Armées. Année 1672.

La Pologne étoit quitte des Tartares : mais elle ne l'étoit pas des Turcs. Si les cent mille Nobles du camp de Golembe, cette Poſpolite que la Pologne vante tant, & qui peut-être eût fait des prodiges ſous un grand Roi; ſi, dis-je, elle eût attaqué les Turcs pendant que Sobieski pouſſoit les Tartares, qui ſait ſi Kaminiek n'eût pas été ſauvé? Les Turcs ont ſçu la perfection des ſiéges avant les Chrétiens : à celui de Candie ils avoient fait des lignes paralléles dans leurs tranchées. Cuprogli employoit ici toute l'étendue de l'Art Militaire. Il y avoit près d'un mois qu'une Artillerie monſtrueuſe foudroyoit les ouvrages de la Place. Il ne reſtoit que des ruines & le rocher : mais ce rocher n'é-

(*a*) Lengnich, pag. 239.

Année 1672. toit accessible que par un pont, & l'habile Visir étoit effrayé de tout le sang Musulman qui couleroit dans un assaut. Il profita de la faute du Gouverneur. Il savoit qu'en refusant les Soldats de Sobieski, il avoit reçu dans la Place toute la Noblesse de Podolie, hommes, femmes & enfans. Il employa la bombe, qui tombant dans un lieu peu étendu, où tant de monde étoit entassé, accumuloit les morts sur les mourans. Ces cris des femmes & des enfans énervoient le Soldat & la défense. Cependant on ne parloit pas encore de se rendre. Cuprogli mit en œuvre un autre genre de terreur. Il fit savoir aux assiégés que s'ils s'opiniâtroient au-delà de vingt-quatre heures, tout seroit passé au tranchant du cimetère, depuis le vieillard jusqu'à l'enfant qui tette. Cette menace, accompagnée de toutes les dispositions qui annonçoient un assaut général glaça tous les cœurs; & on battit la chamade le 29 Août.

Un Major d'Artillerie au désespoir de voir rendre une place qu'on auroit pu mieux défendre, ne voulut pas survivre à une si grande perte.

Année 1672. Il y avoit une grosse tour à l'entrée du pont, qui servoit de magasin à poudre, il y ajusta une mêche allumée & monta sur la plate-forme, d'où il voyoit les Turcs entrer dans la place, & les Polonois accourir pour adoucir les vainqueurs. Le magasin sauta, & l'engloutit dans ses ruines brûlantes avec tout ce qui se trouva à une certaine distance, Turcs & Polonois. Les Polonois qui échapperent, eurent bien de la peine à se faire pardonner un crime dont ils étoient innocens.

Mahomet ne changea rien aux articles de la capitulation : mais la consternation fut grande lorsqu'on le vit entrer à cheval dans l'Eglise Cathédrale, comme autrefois Mahomet II dans Sainte-Sophie à Constantinople. Les Polonois indignés de cette profanation ne se rappelloient pas que les Chrétiens plus d'une fois avoient traité de même les Mosquées Turques : outrage réciproque.

On assure que la nouvelle de la prise de Kaminiek, arrivée en France au mois d'Octobre, fit l'effet d'un

Année 1672. coup de foudre ſur l'Ex-Roi de Pologne Caſimir. Dans les grands malheurs on ſe reproche juſqu'aux choſes qu'on n'a pas pu prévoir. Il eſt très-vraiſemblable que ſi, au lieu d'abdiquer, il eût continué de regner, la Pologne eût évité l'affreux deſtin qui l'accabloit; car, ſans être un grand Roi, il n'étoit pas d'une incapacité à faire d'auſſi grandes fautes que ſon ſucceſſeur. Il mourut à Nevers trois ans après ſon abdication, en laiſſant ſon cœur à la France, & ſon corps à la Pologne, préſens fort indifférens, quand un Roi ne laiſſe pas de grandes choſes après lui.

Mahomet, maître de Kaminiek & de la Podolie, envoya des garniſons dans toutes les places de l'Ukraine, occupées par les Coſaques que la Pologne ſe repentoit trop tard d'avoir opprimés. Ses malheurs ne finiſſoient pas là. Le Sultan voulut pouſſer ſes conquêtes dans l'intérieur du Royaume; & tandis qu'il s'arrêta avec le gros de ſon Armée à Boudchaz, il fit marcher quarante mille hommes vers Léopol ſous les ordres

de *Caplan* Bacha, Gouverneur d'Alep. Le nom de *Caplan*, que la voix publique avoit donné au Bacha pour lui faire honneur, montre la différence des idées chez les différentes Nations. Un Général Européen pourroit ſe réjouir d'être appellé *Lion*: mais il s'offenceroit de la qualification de *Tigre*. Qui eſt-ce qui a raiſon? Léopol, mauvaiſe place, ſe défendit au-delà de ce qu'on en pouvoit attendre: mais prête à ſuccomber, elle ſe racheta du pillage & des flammes au prix de ſon or. Année 1672.

Chaque jour montroit de nouvelles ruines. Sobieski ramenoit ſes troupes victorieuſes du pied des Carpates, montagnes qui ſéparent la Pologne de la Moldavie, de la Tranſylvanie & de la Hongrie. Si dans ce moment il eût tenté de ſe faire proclamer *Roi*, il y eût peut-être réuſſi. Il ne s'occupa que des Turcs; & il projettoit de les attaquer où il le pourroit avec le moins de déſavantage. Il envoya un gros détachement pour reconnoître le camp de Boudchaz. L'Officier qu'il chargea de cette opération, ſut ſi bien dérober ſa

Année 1672. marche, qu'il ſurprit le quartier des Sultanes. Le Chef des Eunuques, qui devoit en répondre ſur ſa tête, n'eut pas même le temps de les poignarder pour empêcher la proſtitution des amours du Grand-Seigneur. Ce fut un Chrétien qui les ſauva, *le Calaux*, c'eſt-à-dire, le Major Général des Moldaves. Il ſe nommoit *Cantémir*, Tartare d'origine. Il repouſſa les Polonois : ſervice trop grand pour être oublié par le Sultan. On verra Cantémir jouer un plus grand rôle. Le détachement regagna le corps de l'Armée, non ſans perte : mais il donna les lumieres qu'on attendoit de lui. Sobieski ſe préparoit à en tirer avantage.

Michel étoit réduit à craindre autant les ſuccès de ſon Général que ceux des Turcs. Au lieu d'oublier généreuſement & de s'unir à lui pour le ſalut public, au lieu de mener lui-même au combat les cent mille Gentilshommes qui lui étoient dévoués, il prit un parti qui perdit la Pologne. Il envoya demander la paix à Mahomet dans ſon camp de Boudchaz, en le laiſſant maître des

conditions, excepté d'une ſeule qui ne bleſſoit point le Sultan : c'étoit de le maintenir ſur le Trône. L'Ukraine & la Podolie, deux grandes Provinces ſi floriſſantes alors, reſterent au vainqueur : voilà les pertes. Voici la honte. La Pologne s'obligea à un tribut annuel & perpétuel de cent mille ducats d'or (*a*). Cette République ſi fiere de ſon indépendance, entroit dès ce moment ſous le joug, & ſon Roi devenoit, comme tant d'autres Princes, l'un des premiers eſclaves de la Porte, obligé de marcher à ſes ordres contre tous les ennemis de ſa puiſſance, Chrétiens ou autres. Tel fut l'infâme Traité de Boudchaz. Année 1672.

Si l'on ſe rappelle l'élection de Michel, l'éloignement qu'il marquoit pour le Trône, les larmes qu'il verſoit en y montant ; & qu'on le conſidere aujourd'hui s'y tenant attaché malgré les Grands, entouré du mépris, avec les chaînes de l'eſclavage, on ne ſauroit s'empêcher de croire, quoi qu'en diſent les Mora-

(*a*) Lengnich, pag. 238.

Année 1672.

listes, que le Trône a plus de plaisirs que de peines. Ce n'est pas les Rois qu'il faut plaindre, à moins qu'ils ne soient grands, bons & malheureux.

La paix que Michel venoit de signer à genoux couvroit non-seulement la Pologne d'ignominie, elle violoit encore ses loix; car un Roi de Pologne ne peut faire ni la guerre, ni la paix sans l'aveu de la Nation; & de toutes les loix que les Philosophes ont dictées, c'est peut-être la plus sage.

Cuprogli qui sçavoit juger les hommes, estima Sobieski, autant qu'il méprisa Michel. Mais il souhaitoit, pour les intérêts de la Porte, que Michel régnât long-tems. Il transplanta tous les Polonois de la Podolie au-delà du Danube & du Mont Hæmus. Ces malheureux, arrachés à leurs foyers & à leurs autels, alloient cultiver & peupler les terres de leurs ennemis. Deux mille Spahis des environs de Bender vinrent prendre leur place & leurs possessions.

Ce Corps de troupes ne suffisoit pas à Cuprogli pour assurer ses con-

Année 1672.

quêtes. Il laissa quatre-vingt mille hommes dans le camp de Choczin, avec ordre d'y rester jusqu'à ce que les Polonois eussent oublié leur liberté; & il reprit avec la victoire & son Maître, le chemin de Constantinople. Mahomet avoit appris dans cette campagne, qu'il est d'autres plaisirs que ceux du Serrail.

Les deux Potentats qui avoient fait cette année le plus de bruit en Europe, c'étoient le Sultan & le Roi Très-Chrétien : tous deux en attaquant des Républiques Chrétiennes; l'un passant le Niester, l'autre le Rhin : Mahomet avec cent-cinquante mille hommes & Cuprogli : Louis XIV. avec cent-trente mille, Turenne, Condé, Luxembourg & Vauban. Mais la fin des deux expéditions fut bien différente. Louis XIV. abandonna ses conquêtes avec autant de rapidité qu'il les avoit faites; & la Hollande resta libre. Mahomet conserva les siennes; & la Pologne fut asservie.

Dans toute la Pologne, il n'y avoit que Michel qui s'aplaudissoit. Content de conserver la Couronne,

Année 1672. sans se mettre en peine du jugement de la postérité, il regnoit au milieu de la Noblesse qu'il avoit rappellée dans le camp de Golembe. Mais si tout étoit fini avec le Turc, la guerre civile restoit allumée. Sobieski que la paix avoit enchaîné, étoit rentré dans son camp de Lovicz. Michel voulut montrer de la générosité & de la dignité sans en avoir. Il envoya ordre à l'Armée, & nommément au Grand-Général, de lui prêter un nouveau serment de fidélité, promettant à cetre condition d'oublier tout le passé, & de rétablir tous les proscrits dans leurs biens & dans leurs charges.

Sobieski répondit que lui & l'Armée prêteroient le serment exigé, pourvû que le Roi en prêtât aussi un nouveau à la République, en éloignant toute équivoque, & qu'il jurât les articles qui avoient été omis dans les *Pacta conventa* par une précipitation affectée. Ces articles obvioient à toutes les infractions que le Primat lui avoit reprochées. Le Roi indigné de se voir au pair avec la Nation, comme si on eût violé la Majesté

qu'il tenoit d'elle, & irrité du refus qu'on faisoit du pardon qu'il avoit offert, ne respira que vengeance [*a*]. Année 1672.

A voir en opposition deux noms aussi respectables dans la constitution de Pologne, celui du Roi & celui du Grand-Général, deux confédérations aussi animées, deux Armées qui se menaçoient, on eût dit que le sang des Citoyens alloit couler par torrens, & que la République creusoit son tombeau. Son épitaphe étoit faite par un Royaliste.

> Née de la trop grande indulgence des Rois, nourrie par l'arrogance des Sénateurs, véxée par la licence de l'Ordre Equestre, prostituée par l'avarice de tous les Ordres, devenue tributaire des Infidéles, elle s'est enfin ensevelie sous ses ruines (*b*).

L'Auteur de l'épitaphe se pressa trop. Il n'en est pas de Varsovie, comme de l'ancienne Rome : celle-ci n'éteignoit ses fureurs que dans son sang, celle-là plus accoutumée

(*a*) Zaluski, tom. 1, pag. 434.
(*b*) Zaluski, tom. 1, pag. 415.

Année 1672. à se provoquer par les loix que par les Armes, arrête souvent, sans coup férir, les *Marius* & les *Sylla*.

Il s'écoula encore quelque tems dans l'affreuse incertitude de ce qui arriveroit. Sobieski ne vouloit pas attaquer. Son but dans la crise présente étoit de ramener le Roi aux constitutions de la République & à un meilleur gouvernement, projets que les Rois pardonneront toutes les fois qu'ils voudront préférer la justice au pouvoir sans bornes. Michel conseillé par la vengeance ne craignoit pas de répandre du sang: mais une considération l'arrêtoit. N'ayant pour se venger qu'une Noblesse sans discipline avec de nouvelles levées, il appréhendoit de vieilles troupes accoutumées à vaincre sous un Général expérimenté. Dans cette perplexité il écouta des paroles de paix. La Reine son épouse & l'Ambassadeur de Vienne offrirent leur médiation. Ce n'est que dans de pareilles convulsions que la République permet à ses Reines & aux Etrangers de se mêler des affaires d'État. Rome fut de tout tems exceptée, & dans

cette occasion elle donna des marques de son zele. Sobieski reçut un bref fort honorable de Clément X. Le Pontife, après avoir loué ses grands talens & ses belles actions, l'exhortoit à sacrifier ses ressentimens au salut de la Patrie, & à celui de la Chrétienté, qui se trouvoit affoiblie par le malheureux état de la Pologne. Année 1672.

Dans la situation des choses, il étoit plus important d'appaiser Sobieski que le Roi. Sobieski étoit armé, & son parti l'exhortoit à profiter de ses avantages. Le Roi cédant à la nécessité le raya, & tous le Seigneurs ligués, du tableau de proscription, après quoi il députa au camp de Lovicz pour les assurer de sa bienveillance, en les invitant à une Diète de pacification qui fut convoquée à Varsovie au commencement de Février.

Sobieski s'y rendroit-il? C'étoit un point délicat qu'on examinoit dans l'Armée. L'Officier, le Soldat lui parloient avec émotion des dangers qui pouvoient l'y attendre. Mais les hommes extraordinaires croient avoir Année 1673.

Année 1673. une garde dans la ſupériorité des talens & dans la majeſté de la vertu. On ſavoit d'ailleurs à Varſovie que l'Armée ſeroit prête à venger les injures du Général. La crainte eſt ſouvent néceſſaire aux Rois pour leur faire reſpecter les Héros. Plus le Roi avoit montré de ſévérité à Sobieski, plus il affecta d'égards. A ſon arrivée il l'envoya complimenter par le grand Chambellan dans le Palais d'Oviaſdow. Il le reçut dans ſa Cour avec un front ſerein & un cœur ulcéré, fort inquiet ſur ce qui alloit ſe paſſer dans la Diète.

Si quelqu'un avoit droit d'y prendre un ton élevé, c'étoit aſſurément celui qui venoit de triompher des Tartares, & qui eût ſauvé la Pologne, ſi la Pologne eût voulu combattre avec lui. Il oublia l'échaffaut qu'on lui avoit deſtiné & le prix qu'on avoit mis à ſa tête. Aucune plainte ne lui échappa : mais il peignit fortement les griefs de la Patrie. Il reprit tous ceux que le Primat avoit expoſés dans la derniere Diète. Il approfondit ceux qu'il n'avoit qu'effleurés. Il traça au Sénat & à l'Ordre

l'Ordre Equeſtre ce qu'ils devoient ſtatuer pour réformer les abus & rétablir la paix civile. Le Roi étoit préſent, comme il doit l'être, dans toutes les aſſemblées de la Nation. Le génie du Trône s'étonnoit devant celui de Sobieski. Michel éprouva ce qui arrive trop rarement à ceux qui ont abuſé du pouvoir. On retrancha de celui que les loix lui avoient donné. Année 1673.

Il fut encore frappé dans un endroit ſenſible. Sobieski verſa des larmes ſur le Traité de Boudchaz. Il en appella du Roi à la République, qui n'avoit point ſigné ſon eſclavage & ſa ruine. La concluſion fut de le déclarer nul.

Cette procédure étoit facile à Varſovie : mais il s'agiſſoit de ſavoir comment elle ſeroit reçue à Conſtantinople. « Avec fureur, ſans doute, » reprit Sobieski, mais il nous reſte » du courage & des ſabres. Nous » n'attendrons pas que l'ennemi vien» ne à nous; il faut aller à lui.

Ce cri de guerre conſterna l'aſſemblée. Ceux même qui déſapprouvoient le plus l'infâme paix de Boud-

Année 1673. chaz, étoient effrayés de rentrer en guerre avec une Puiſſance ſous laquelle on venoit de ſuccomber. Ils repréſentoient que l'Armée étoit nombreuſe; que de nouvelles levées ne ſeroient ni aguerries, ni ſuffiſantes par le nomdre pour faire face; que les finances étoient épuiſées; que le peuple accablé d'impôts, après tant d'années de guerre, étoit incapable d'en porter de nouveaux; que l'Ukraine & la Podolie entre les mains de Mahomet, & quatre-vingt mille Turcs aux frontieres, fixoient le malheureux deſtin de la Pologne. « Nous ſommes aſſervis, diſoient-
„ ils, mais enfin nous vivons. Vou-
„ lons-nous voir ſaccager nos Villes,
„ égorger nos femmes & nos enfans,
„ & rendre le dernier ſoupir ſur leurs
„ corps palpitans. S'il nous con-
„ vient de nous meſurer encore avec
„ le Turc, attendons du moins que
„ nos forces ſoient réparées, & pre-
„ nons le temps de former des allian-
„ ces & de ſolliciter des ſubſides.
„ C'eſt ici l'affaire de la Chrétienté
„ auſſi bien que la nôtre. „ Ce l'étoit effectivement; car depuis l'embou-

chure du Boryſthène juſqu'aux Etats de Veniſe on voyoit la Moſcovie, la Hongrie, la Grece, les Iſles tour à tour en proie aux armes de Mahomet: & les Polonois penſoient que tous les Chrétiens devoient faire cauſe commune. Année 1673.

Ces raiſons paroiſſoient ſans réplique. Sobieski eut beſoin de cette force de génie qui ſubjugue la multitude. Il ſeroit à ſouhaiter que les Ecrivains des Nations conſervaſſent ces morceaux d'éloquence qui déterminent le ſort des Etats libres. Je ne donne qu'un précis du diſcours de Sobieski tel que je l'ai trouvé.

« Je connois comme vous, dit-il,
„ le petit nombre de nos troupes &
„ l'épuiſement des finances; mais ces
„ deux maux ne ſont pas ſans remé-
„ de. Ce peuple de ſerfs qui laboure
„ nos terres, ſe met dans une eſpece
„ de liberté en prenant les armes; &
„ bien-tôt il eſt Soldat, ſi le Chef eſt
„ Général. Je ne demande que ſoi-
„ xante mille hommes pour vous
„ arracher au joug Othoman. Mais
„ vous me demandez à moi où l'on
„ prendra les fonds pour les ſou-

Année 1673.

„ doyer. Si je vous propoſois de „ vendre les vaſes ſacrés, vous de„ vriez y conſentir ; parce que la Pa„ trie eſt plus ſacrée que les inſtru„ mens de la Religion. Mais non..... „ La République a un tréſor dans le „ château de Cracovie. Attendez„ vous que Mahomet vous l'enleve „ dès qu'il en aura connoiſſance ? „ Employons-le à briſer les fers qu'il „ nous a donnés. Vous voulez atten„ dre un temps plus favorable, des „ alliances, des ſubſides. Les négo„ ciations ſont longues, l'avenir eſt „ incertain, le préſent eſt en notre „ puiſſance. Vos ancêtres auroient „ préféré la mort à un an d'eſcla„ vage. „

Quiconque a de la dignité & de l'éloquence ne doit jamais déſeſpérer des grandes aſſemblées. Le feu du Démoſthène Polonois paſſa dans le Sénat & dans l'Ordre Equeſtre. Le traité de Boudchaz fut déclaré nul, la paix rompue, & la guerre rallumée. On croyoit dejà voir Mahomet humilié ſous l'épée du Grand-Général. Les Polonois dans leurs louanges ont toujours quelque choſe

Année 1673.

de l'enflure Aſiatique : les uns diſent que les Grecs auroient pris Sobieski pour l'Oracle d'Apollon qui liſoit dans l'avenir. Les autres rappellant le dogme de Pythagore, aſſurent que toutes les ames des Héros fondues enſemble ont paſſé dans le corps de celui-ci. Il étoit plus grand que le Roi qui entendoit tout du haut de ſon Trône.

Mais il y a du danger à être trop grand. L'envie en murmuroit ; la Cour en frémiſſoit. Un gentilhomme ſans fortune, Plébéien dans la Nobleſſe, comme il en eſt tant en Pologne, gens peu délicats ſur les moyens de ſubſiſter, *Lozinski*, homme hardi, & ſachant manier la parole, ſe leva & dit qu'il avoit un grand forfait à déférer à la République ; qu'un traître avoit appellé les Turcs & les Tartares ; que Kaminieck avoit été vendu douze cens mille florins ; qu'il avoit vu ce tréſor ſur des chariots ſans ſavoir d'abord ce que c'étoit ; mais qu'ayant queſtionné les conducteurs, on lui avoit répondu que c'étoit le prix de Kaminieck; qu'il avoit encore apperçu,

Année 1673. par ſurpriſe, entre les mains d'un Officier à Zloczow (*a*), un billet d'une ſomme qui devoit lui venir de Conſtantinople pour un Grand de la République; & qu'il étoit au déſeſpoir d'accuſer le Grand-Général dont les intelligences avec l'ennemi pourroient achever de perdre l'Etat (*b*).

Il eſt impoſſible de peindre l'étonnement qui ſe montra ſur tous les viſages. Sobieski ſans changer de couleur, & ſoutenant tous les regards fixés ſur lui, s'adreſſa au Roi & aux deux Ordres, en diſant: " Si je ſuis coupable, je dois être „ punis, & je ne mérite plus de „ paroître au Sénat. Je me retire „ pour ne ſortir de chez moi que „ lorſque je ſerai ou convaincu ou „ juſtifié. „

Il n'y avoit aucune apparence que celui qui avoit battu les Tartares, les eût appellés; que celui qui avoit envoyé huit Régimens pour défendre Kaminieck, l'eût vendu. Le premier mouvement du Sénat fut de ſe lever pour retenir Sobieski, & le conjurer de mépriſer cette calomnie qui tomboit d'elle-même. Le Roi, ſe croyant obligé d'en faire autant, deſcendit de ſon Trône; Sobieski fut inébranlable. Il ſortit accompagné du Primat & des Seigneurs de la ligue. L'accuſateur fut arrêté ſur le champ; & par un decret de la Diète le procès fut inſtruit par quatre Sénateurs & huit Députés des Provinces. Cette procédure étoit néceſſaire pour l'honneur de l'accuſé & pour la ſûreté de l'Etat. Année 1673.

(*a*) Maiſon de campagne appartenante à Sobieski.

(*b*) Zaluski, tom. 2.

Voilà ce qu'on ne voit preſque jamais dans les Monarchies abſolues. Perſonne n'oſe y accuſer des hommes en place; le Public murmure: mais le Monarque couvre le crime & croit aſſurer ſon autorité en ſauvant ceux qui en abuſent. Ce n'eſt que dans les pays de liberté où la loi interroge tous les Citoyens, ſans diſtinction de rang, ni de naiſſance.

Le délateur ne ſe ſoutint pas dans l'interrogation; il tergiverſa, il altéra ſa dépoſition; & d'ailleurs on

Année 1673. lui prouva que *Prusinowski* (c'étoit le prétendu porteur du billet en question) n'avoit pas mis le pied à Zloczow depuis la prise de Kaminiek. Convaincu de faux, il avoua enfin qu'un parti puissant l'avoit poussé à cette calomnie, en lui promettant une fortune ; & il nomma deux Seigneurs du premier rang, l'un Sénateur, l'autre un des premiers Officiers de la Couronne (*a*).

Sobieski effrayé des suites qui ne regardoient plus sa personne, mais le repos d'un grand nombre de familles, & peut-être le repos public, se rendit au Sénat où il déclara que content d'être justifié, il supplioit la République d'arrêter le cours de cette affaire ; que pour lui il don-

(*a*) Le manuscrit qui me guide tait leurs noms par égard pour leurs maisons : mais c'est le secret de toute la Pologne L'un d'eux, pendant l'instruction du procès, fit donner la question du feu à quelques Tartares captifs pour leur faire avouer que Sobieski avoit soulevé leur Nation contre la Pologne. La vertu eut plus de pouvoir sur ces Infidéles que sur les Chrétiens qui les tourmenterent inutilement.

noit son ressentiment à l'Etat dont la situation demandoit qu'on s'appliquât à toute autre chose qu'à punir les haines particulieres. La République voulut un jugement : le délateur fut condamné à mort, & remis entre les mains de Sobieski même, pour en ordonner l'exécution en qualité de Grand-Maréchal. C'étoit lui sauver la vie. Il la conserva par la générosité de celui qu'il avoit voulu perdre ; mais il vécut dans la haine des gens de bien & dans les remorts. Année 1673.

Les deux Seigneurs qui avoient corrompu ce malheureux, en furent quittes pour marquer leur repentir à Sobieski en présence des douze Commissaires. Encore Sobieski leur adoucit-il cette amertume. Le Palais où il logeoit étoit à quelques cens pas de la Ville. Il leur fit savoir qu'à telle heure il monteroit à cheval pour aller au Sénat : on se rencontra & tout se passa fort légerement. Ces Seigneurs, en marquant leur repentir, avouoient le crime. Pourquoi avoient-ils subi un autre jugement que Lozinski ? C'est la

Année 1673. plainte de tous les siécles. Les instrumens sont punis ; les auteurs sont épargnés.

Tous ceux qui aimoient la Patrie, & surtout les Seigneurs ligués, qui ne l'étoient plus, triompherent de la justification de Sobieski. Le Roi lui-même se crut obligé d'en marquer de la joie. Tout se calma dans la Diète, tout s'y arrangea pour le salut public.

Le Primat Prazmowski ne jouit gueres du rétablissement de l'ordre auquel il avoit tant contribué. Il avoit paru à Varsovie, avant même l'arrivée de Sobieski, environné de sa dignité pour sauve-garde. Une maladie dangereuse l'étendit sur un lit d'où il ne devoit pas se relever. La Cour envoyoit souvent visiter le malade, bien plus pour savoir le moment où l'on en seroit délivré, que pour pleurer sa mort. Il ne vit pas la fin de la Diéte : mais avant que de fermer les yeux, il protesta, il consigna dans son Testament que tout ce qu'il avoit tenté sous le regne présent, il l'avoit fait pour les loix, la liberté & la patrie ; & qu'il en es-

péroit la récompense du Maître des Rois & des Peuples. C'étoit un Prélat qui, avec de grandes qualités, avoit peut-être outré vis-à-vis de son Roi le zéle de Citoyen : mais l'amour de la Patrie est si beau, que ses excès, à l'heure même de la mort, paroissent encore des vertus ; & ce fut une bienséance pour le parti contraire, de pleurer celui qu'il haïssoit (*a*). Année 1673.

La Diète se termina heureusement en recommandant au Grand-Général tous les préparatifs d'une guerre qui alloit sauver la Pologne ou consommer sa ruine. Le trésor de Cracovie, amassé depuis plusieurs siécles, fut apporté dans la Capitale. Il consistoit en pierreries de toute espece, montées en or. Le Grand-Trésorier Morstyn prétendit au dépôt pour en faire la distribution : c'étoit effectivement le droit de sa Charge. Le Grand-Général, dans une conjoncture aussi pressante, craignoit tout ce qui sentoit la formalité, source de lenteur. Le trésor lui fut remis. Les arts de luxe étoient alors si peu con-

(*a*) Zaluski, tom. 1, pag. 439 & suiv.

Année 1673. nus en Pologne, qu'il fallut faire venir des Ouvriers de Vienne, de Venise & de Breslaw pour estimer les piéces dont le prix fut distribué aux Officiers pour faire leurs recrues.

On s'apperçut bientôt que le trésor ne suffiroit pas pour soudoyer le grand nombre de troupes qu'on vouloit mettre sur pied. La République demanda un nouveau subside, auquel on se prêta avec une facilité surprenante, malgré l'épuisement où l'on étoit. On ne craint pas autant les charges extraordinaires dans un Gouvernement libre, que dans une Monarchie absolue. On sait qu'on ne les impose que dans des cas forcés, & qu'elles ne sont que passageres.

Pendant qu'on travailloit aux recrues, Sobieski envoya des espions en Valaquie, en Tartarie, au Danube & au camp de Choczin. Ils rapporterent qu'il y avoit quelques mouvemens en Valaquie; que la Tartarie étoit tranquille; qu'après le retour de Mahomet, les ponts sur le Danube avoient été rompus; sans apparence qu'on pensât à les

rétablir : mais ils firent une peinture effrayante du camp de Choczin, qui ressembloit, disoient-ils, à une immense forteresse pour dominer la Pologne, en communiquant par ses ponts sur le Niester, avec la Podolie & Kaminiek. Année 1673.

Sobiski, sans se faire illusion sur les risques, mais flatté de la grandeur de l'expédition, dépêchoit couriers sur couriers au Grand-Général de Lithuanie, Michel Paç, pour presser la marche de ses troupes. Cette Armée Lithuanienne se fit attendre jusqu'à la fin de Septembre dans la plaine de Glinian, à quelques lieues de Léopol, où l'Armée Polonoise s'impatientoit, & avec raison; car c'étoit le temps de finir la campagne, plutôt que de la commencer.

Sobieski dissimula son chagrin sur cette lenteur. Il en eut un plus grand. Il étoit bien éloigné de croire que le Roi, sans goût comme sans expérience pour la guerre, & qui jusqu'alors n'avoit point abandonné la Cour, viendroit se mettre à la tête des troupes pour une expédition si

Année 1673. critique. Le noir soupçon est quelquefois plus actif que l'amour de la gloire. Le Roi, crédule à l'excès, n'avoit pu chasser de son esprit des bruits tant de fois réfutés, que Sobieski n'étoit pas toujours inexorable à l'or des Infidéles ; & d'ailleurs, jaloux depuis long-temps d'une considération à laquelle il ne pouvoit atteindre, il voyoit avec douleur que l'Armée s'accoutumoit trop à ne connoître que son Général. Il se montra donc à elle pour la commander. Sobieski & tous ceux qui aimoient la Patrie, en prévoyoient de grands inconvéniens. Jamais on n'avoit eu plus besoin d'un Chef qui pût agir par lui-même. Tout autre n'étoit bon qu'à troubler l'action.

Le premier procédé du Roi fut de tenir un Conseil dans sa tente, où il remit en question s'il étoit à propos d'aller provoquer une Puissance aussi formidable que le Turc. Le Grand-Chancelier André Olsowski, l'un de ses favoris, répondit, au hasard de lui déplaire : *Nous avons passé le Rubicon, il n'est plus temps de re-*

garder en arriere (a). Paç, qui ne voyoit pas d'un œil content les lauriers de Sobieski, quoiqu'il en eût moissonné lui-même, dit d'un ton ironique : *J'ai pourvu mon Armée pour sept ans ; & dans cette croisade je suis bien fâché que la vraie croix ne soit plus à Jérusalem.* Sobieski prit la parole à son tour : " Je m'attendois, dit-il, à d'autres sujets de „ délibération. A quoi bon agiter „ encore dans un Conseil particulier „ ce que l'Assemblée de la Nation a „ décidé. Nous en étions nous-„ mêmes ; l'avons-nous oublié, & „ oublions-nous aussi l'obéissance „ que nous devons à la République ? „ Tout est réglé ; il ne s'agit que „ d'exécuter. Nous n'avons déjà que „ trop perdu de jours. „ Paç pressé par ce raisonnement, objecte qu'il attend encore quelques troupes. On lui assigne un point de jonction qu'il accepte. Année 1673.

Le Roi, après ce Conseil inutile, voulut faire la revue de l'Armée.

(a) C'est le mot de César lorsqu'il marchoit contre Rome.

Année 1673.

Ceux qui connoissent la Pologne, seront étonnés qu'elle ait pu assembler cinquante mille hommes en si peu de temps. Sobieski créoit. Le Roi applaudissoit à la beauté des troupes ; mais les troupes ne lui rendoient pas ses applaudissemens ; elles ne voyoient dans lui qu'un Prince foible, qui avoit signé l'esclavage de la Pologne. Il lui auroit fallu des siécles de vertu pour réparer une telle lâcheté ; & d'ailleurs, il n'avoit point cet air guerrier qui plaît tant au Soldat, cette mine haute qui annonce le Héros. Il étoit habillé à la Françoise, [moyen de déplaire, parce que toute Nation tient à ses usages,] couvert de rubans, son chapeau chargé d'un bouquet de plumes, une canne à la main au lieu du bâton de commandement. On l'eût pris pour un Héros de bal ; & on alloit sur un champ de bataille. Il n'acheva pas la revue. Tout à coup sa couleur changea, une sueur froide couloit sur son visage. La maladie étoit dans ses reins. On le transporta à Léopol, où la Médecine lui

fût plus nécessaire qu'il ne l'étoit à l'Armée (*a*). Année 1673.

Sobieski plus souhaité que le Roi, se mit en mouvement, & commença une marche de six semaines. Arrivé aux bords du Niester, il s'y arrêta quelques jours pour attendre les Lithuaniens qui joignirent. Jusques-là les troupes avoient marqué de la volonté ; mais les vivres commençoient à devenir plus rares, les chemins plus difficiles, & l'hyver s'avançoit avec ses frimats. Il y avoit dans l'Armée un parti dévoué à la Cour, toujours prêt à profiter de tout pour semer le découragement. Il se déguisa sous le masque du bien public. Il demanda un Conseil de Guerre, qui fut fort nombreux. Ce fut la crainte qui parla. Elle ne voyoit que des fleuves enflés, des forêts immenses à traverser, des Armées bien supérieures à défier, des maladies & la famine. Falloit-il, dans une Campagne commencée trop tard, ensevelir les Héros du Sénat, la fleur de l'Ordre Equestre,

---

(*a*) Lengnich, pag. 243.

Année 1673. & toutes les forces de la Pologne?

Sobieski indigné de voir la Pologne vaincue avant que d'avoir combattu, parla fortement de là honte qu'il y auroit à reculer après une marche d'un si grand éclat, & du danger de laisser plus long-temps la République aux fers. " Je sai, „ dit-il, qu'un Aga est parti de „ Constantinople pour venir demander ce tribut flétrissant auquel „ nous nous sommes soumis dans la „ derniere paix, & qu'il apporte à „ notre Roi cette veste ignominieuse „ (*a*) qui va le marquer au rang des „ esclaves de la Porte? Vous craignez la disette. Pensez-vous que „ je n'aie pas tout prévu? Vous aurez des vivres d'où vous ne les attendez pas. Vous redoutez le nombre des ennemis. Faut-il donc que „ nous soyons en nombre égal pour „ les battre? Mais la Porte n'a point

(*a*) Le Cafetan que l'Empereur Turc donne quelquefois aux Ambassadeurs des Puissances Etrangeres. Ils le prennent pour une marque d'honneur: mais ce seroit pour leurs maîtres un signe de dépendance.

„ encore mis en campagne ses grands „ corps d'Armées qui épouvantent „ l'Europe. Elle a seulement quatre-„ vingt mille hommes sous les murs „ de Choczin. C'est à Choczin que „ je vous mene. Et si les Officiers „ m'abandonnent, je me flatte du „ moins que les Soldats avec qui „ j'ai vaincu tant de fois, suivront „ encore mes pas. Ou je reviendrai „ victorieux, ou j'expirerai sous un „ cadavre Turc (*a*). „ Année 1673.

Ces sortes de discours sont plus nécessaires avec des hommes libres, que dans un Gouvernement absolu où tout marche sous les loix d'une obéissance aveugle. Ils relevent souvent les courages abbattus. Celui-ci pourtant ne fut point suivi de ce murmure agréable qui marque l'applaudissement. Au contraire, la résistance augmenta, & le lendemain à la pointe du jour on vint avertir Sobieski que les Lithuaniens refusoient d'aller plus loin. On voit ici le mauvais effet de cette indépendance réciproque de deux Corps

(*a*) Zaluski, tom. 1, pag. 493.

Année 1673. d'Armée, dont l'un veut fuir le but, tandis que l'autre y marche. Paç disoit que l'Armée Polonoise ne s'informoit pas seulement si les Lithuaniens suivoient ; qu'en marchant la premiere, elle ne laissoit que la disette sur son passage ; que le temps de la solde militaire s'écouloit ; que la campagne touchoit à sa fin, & d'autres raisons apparentes dont on ne manque jamais, quand on veut embarrasser un rival.

Sobieski lui détacha l'Enseigne de Posnanie, Scorazowski. Cet homme éloquent & agréable à celui qu'il falloit toucher, rendit un plus grand service à l'Etat que s'il eût exposé sa vie sur un champ de bataille. Paç l'écouta, & dès ce moment le passage du Niester fut résolu. Le fleuve débordé n'offroit point de gué. Ceux qui avoient montré le plus de résistance furent les premiers à se jetter à la nage, comme pour laver la tache dont ils s'étoient noircis. Sobieski arrêta cette fougue téméraire qui en noya quelques-uns. Un pont de bateaux s'achevoit. Le Chef passa le dernier, & on s'avança vers la Bucovine, forêt de trente lieues de longueur, sur autant de largeur. Une branche des monts Carpates y forme des défilés extrêmement difficiles, que le voyageur ne passe pas sans frémir.

Année 1673.

Il est vraisemblable que Constantinople ignoroit encore la rupture du Traité & la marche des Polonois. On rencontra l'Envoyé Turc qui venoit demander le premier payement du tribut. Il parut avec cette hauteur qu'il croyoit pouvoir montrer impunément à des vaincus tributaires. Sobieski lui demanda ses lettres pour les ouvrir. *Cet honneur*, répondit-il, *n'appartient qu'à ton Roi à qui elles sont adressées ; & la mort seule m'empêchera de suivre les ordres de l'invincible Mahomet*. Sobieski fut tenté de le charger de fers, ou du moins de lui faire couper la barbe, ce qui est dans l'Orient le plus grand de tous les affronts. Mais il respecta le droit des gens, & le laissa continuer sa route, tandis que l'Armée s'enfonça dans la forêt où elle s'attendoit à disputer les passages. L'ennemi ne parut qu'au dé-

Année 1673. bouché dans la plaine, quelques petits corps seulement qui se retirerent bien vîte.

Sobieski pressant sa marche cotoya le Pruth, l'ancien Hierasus qui se jette dans le Danube. C'est sur le bord de cette riviere que le Czar Pierre en 1711 vit tout d'un coup son Armée sans vivres, sans fourages, & cent cinquante mille Turcs devant lui, plus malheureux en ce moment que son rival Charles XII à Pultawa. Mais le moment fut court. Une femme le sauva en négociant la paix du Pruth; femme d'un simple Dragon; elle épousa son Empereur & lui succéda.

Sobieski abandonnant le Pruth se présenta le 9 Novembre devant le camp de Choczin. La Ville sur la rive droite du Niester étoit défendue par une Citadelle élevée, & un Fort sur la rive gauche couvroit la tête d'un Pont. C'est-là où cinquante ans auparavant, lorsque le Sultan Osman fut vaincu, le pere de Sobieski avoit fait de si grandes choses; le fils en tentoit de plus grandes, avec cette différence qu'alors les Polonois dé-

fendoient le camp; en ce jour ils venoient l'attaquer. Le Séraskier Husseim, éleve du fameux Cuprogli, y commandoit quatre-vingt mille combattans de ces vieilles troupes qui avoient emporté Candie. Il y avoit dans l'Armée des Bachas à trois queues. Mahomet lui en avoit envoyé une troisieme, afin qu'il pût les commander. Le titre de *Seraskier* se donne à tous les Généraux en chef qui représentent le Visir. Husseim avoit épuisé la plaine à dix ou douze lieues à la ronde pour mettre l'abondance dans son camp, tandis que les Polonois, dont la plûpart n'avoient jamais vu le feu, manquoient de beaucoup de choses. Année 1673.

Paç balançant l'inégalité des forces dans un Conseil de guerre qui se tint la nuit, protesta qu'on ne pouvoit, sans une témérité punissable, exposer à une perte certaine les dernieres ressources de la République; & que pour lui, au lever du Soleil, il se retireroit avec ses Lithuaniens pour les conserver à la Patrie.

Sobieski plus fatigué par l'ami que par l'ennemi, répondit qu'il avoit

Année 1673. prévu tout ce qu'il voyoit, excepté la résolution de Paç; que la situation des choses ne l'effrayoit point; qu'il étoit plus dangereux de se retirer devant un ennemi supérieur que de l'attaquer; & qu'enfin il lui demandoit pour toute grace d'être seulement spectateur des premiers coups.

Paç aimoit la gloire; & puisque Sobieski s'obstinoit à la chercher, il eût été au désespoir qu'il l'eût trouvée sans lui.

Le 10 tout se disposa pour attaquer. Il y avoit dans l'Armée une troupe de Cosaques que Sobieski avoit attirés par ses largesses. Samuel Motovildo impatient de se signaler à leur tête, sans attendre l'ordre du Général, ouvrit la scène. Il étoit déjà sur le retranchement, lorsqu'il tomba sans vie sur un Janissaire qu'il venoit de percer. Ce brave homme avoit souffert un esclavage de dix-neuf ans sur les galeres Turques. Il s'étoit mis en liberté par son courage avec trois cens compagnons de son malheur. Vainqueur de la galere où il étoit enchaîné, & teint du sang de ses tyrans, il avoit abordé à Venise. Il

méritoit de mourir libre (*a*) Sa troupe fut hachée. Année 1673.

Ce n'étoit pas ce jour-là que Sobieski avoit destiné au sang. Il resta en bataille dans l'espérance que l'ennemi, avec tant de supériorité, sortiroit de son camp. Il n'y eut que de la canonade. Sur le soir un évenement inattendu fortifia les Polonois. A la droite des Turcs il y avoit un camp séparé de sept à huit mille chevaux Valaques & Moldaves, troupes Chrétiennes à leurs ordres. Elles ne répondoient ni par la beauté, ni par le nombre, aux espérances du Seraskier. Les deux Hospodars qui les avoient amenées, furent traités en esclaves. Le Seraskier s'oublia jusqu'à frapper le Moldave d'une hache d'armes. Les deux Princes, emportés par la vengeance, vinrent offrir à Sobieski leurs bras & leurs troupes. Les Turcs virent cette désertion en frémissant, hors d'état de l'empêcher (*b*).

Cette nuit fut bien dure à passer

(*a*) Zaluski, tom. 1, pag. 498.
(*b*) Cantémir, tom. 2, pag. 96.

Année 1673.

ſous les armes. Le Soldat glacé par la neige qui tomboit en abondance, regardoit Sobieski viſitant les poſtes, ſe repoſant ſur un affut de canon & refuſant une tente. A la pointe du jour il obſerva que les rangs des ennemis s'éclairciſſoient. On voyoit ſur le parapet le même nombre de drapeaux, mais beaucoup moins de Janiſſaires. Les Turcs accoutumés à une douceur de climat, que les Polonois ne connoiſſent pas, ſont moins faits à la fatigue. Excédés d'avoir été vingt-quatre heures en bataille au milieu des frimats, & ne pouvant ſe perſuader qu'on oſât les attaquer en plein jour, ils prenoient un peu de repos.

Voici le moment que j'attendois, dit Sobieski, aux Officiers dont il étoit environné : *portez mes ordres pour l'attaque ;* & à l'inſtant il donna un exemple qu'en toute autre occaſion on blâmeroit dans un Général. Voyant les premieres brigades flotter entre le courage & la crainte, il fit mettre pied à terre à ſon Régiment de Dragons, troupe formée par ſes mains ; & marchant à leur

Année 1673.

tête, il arriva aux retranchemens. Sa taille puiſſante l'embarraſſoit pour monter. Il fut aidé en eſſuyant le feu de l'ennemi, & il ſe montra avec ſes Dragons ſur le parapet. L'Infanterie qui le voit, & qui tremble pour lui, s'élance de droite & de gauche pour le ſoutenir, plie les premiers poſtes les uns ſur les autres, & tourne contre eux leur propre canon.

Pendant que cela ſe paſſoit, le Palatin de Ruſſie, Jablonowski, fit un mouvement de la derniere importance. La Cavalerie n'avoit pas encore pénétré, & l'Infanterie craignoit d'être enveloppée en s'engageant trop avant. Il tourna par le camp que les Moldaves avoient abandonné, & avec les Pancernes il perça. Il y avoit près d'une heure que Sobieski combattoit à pied. Il eut enfin un cheval, & le reſte de la Cavalerie ſe fit bientôt jour par le retranchement même.

La ſurpriſe fait plus de ravage que le feu & le fer. Les Turcs pouſſés de toute part perdoient beaucoup d'hommes & de terrein. Mais les Polonois trouvant plus de riches

Année 1673. pavillons abandonnés que d'ennemis, s'arrêterent au pillage, écueil ordinaire des troupes où la discipline est foible. Si la victoire balança, ce fut dans ce moment. Les Turcs charmés du pouvoir de leurs dépouilles, reprirent courage & repoussoient les vainqueurs. Sobieski avec les Towarisz soutint ce premier choc. Jablonowski le secondoit avec les Pancernes. Le Palatin de Podalquie, Lesczinski, ramena les pillards aux drapeaux; & la victoire qui sembloit fuir, reparut avec l'ordre.

Sobieski dans la chaleur de l'action, portoit ses regards sur les suites. Il ordonna au Baron de Beham, Officier François, de marcher au pont pour ôter la retraite à l'ennemi (*a*). Il n'y avoit plus que les Janissaires qui fissent ferme, n'osant lâcher le pied sous les yeux du brave Soliman qui les commandoit. Le Seraskier de son côté faisoit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un Général qui se trouve forcé dans son camp.

(*a*) Il coupa le pont, craignant d'y être forcé.

Il rappelloit au combat ses escadrons rompus. Année 1673.

Mais lorsque des fuyards repoussés des ponts vinrent annoncer que la retraite étoit coupée, les Turcs, au lieu de puiser du courage dans le désespoir, ne sentirent plus que la terreur : un corps de six à sept mille chevaux cherchoit à s'échapper par un endroit où le rocher s'abaissoit. Les Lithuaniens qui entroient par cette ouverture les chargerent. Repoussés sur le champ de bataille, ils se heurterent à toute bride contre un peloton de Cavalerie Polonoise. Sobieski en étoit, parce qu'il se portoit par-tout. Malheur au Général qui, dans une pareille circonstance, ne sauroit pas être Soldat. Il le fut, & la fortune le servit autant que la bravoure. Son bras se lassoit de frapper. On lui portoit un coup mortel : un jeune Héros, Zelinski, le reçut : sa mort fut vengée. C'étoit un combat particulier au milieu d'une affaire générale. Le Palatin de Kalish & le Castellan de Posnanie accoururent avec un gros de Gendarmerie, & dégagerent les Polonois. Tout le

Année 1673.

camp se jonchoit d'infidéles expirans. Soliman venoit d'être blessé & pris au milieu des Janissaires. Ces braves gens plioient enfin. Les Spahis poussoient leurs chevaux pêle-mêle, sans autre dessein que celui d'éviter le sabre qui les poursuivoit. Le Seraskier couvert de plaies ne pensoit plus qu'à sauver les malheureux débris de sa défaite : mais par où ? Tout ce qui s'offroit à son idée, c'étoit ou quelques sentiers à travers les rochers, ou les flots du Niester.

Dès ce moment, si on jette les yeux sur toute l'Armée Turque, ce n'est plus une bataille, c'est une déroute complette où la destruction se multiplie sous toutes les formes. Ici c'est un rocher d'où les fuyards se précipitent pour se briser sur d'autres rochers : on y voit des hommes & des chevaux entassés les uns sur les autres à plusieurs piques de hauteur. Là c'est une Infanterie éperdue qui court vers la citadelle : mais la citadelle regorgeant déjà de monde, la renvoi au sabre de l'ennemi. Plus loin c'est de la Cavalerie qui se jette dans le fleuve, où le feu l'atteint

Année 1673.

pour finir ses horreurs. Ceux même qui gagnent l'autre bord, ou ceux qui avoient passé avant la rupture du pont, ne sont pas en sureté. Ils s'étoient remis en bataille pour protéger & recevoir leurs compagnons qui tenteroient le passage. Un Brigadier de Cavalerie, l'impétueux Mondréoski, ne consent point à les voir vivre. Il se jette à la nage, suivi de sa brigade. Une balle vient le frapper au milieu du fleuve & le laisse sans connoissance. On le ramene au point d'où il étoit parti pour ne perdre la vie que dix ans après dans une bataille encore plus éclatante. Sa troupe suit son objet, de nouveaux escadrons s'y joignent ; & l'ennemi battu par-tout, cherche son salut sous les murs de Kaminieck.

L'eau étoit couverte de dix mille Turbans, & la terre de vingt mille morts, parmi lesquels on comptoit huit mille Janissaires. Il n'en coûta aux vainqueurs que cinq à six mille hommes tués ou blessés. Le Grand Veneur fut beaucoup regretté. Biginski retiré d'un tas de cadavres le lendemain de la bataille, eut le plai-

Année 1673. sir de savoir qu'on avoit pleuré sa mort. Quand on pense à la supériorité des vaincus, on croit lire une fable. De deux choses l'une : ou c'est un grand désavantage d'attendre l'ennemi dans des retranchemens, ou le Ciel combattit pour les Polonois. Une troisieme peut-être donne la solution. Quand les hommes se battent, non pour la fantaisie d'un Souverain, mais pour leur bonheur réel, & celui de la Patrie, ils s'élevent au-dessus de l'humanité.

On avoit fait un grand nombre de prisonniers qui flétrirent les lauriers de Sobieski. Il est sans doute à propos de faire remarquer le mal que les hommes puissans font aux autres hommes : c'est à eux à ne faire que du bien, s'ils veulent qu'on n'écrive que du bien. A peine Sobieski eut-il remercié Dieu par le sacrifice de la Messe dans le magnifique pavillon du Général Turc, qu'il fit massacrer des captifs qui ne se défendoient plus : & à cette premiere barbarie il en ajouta une seconde : un ordre aux habitans du pays de mettre à mort tout infidele

qui auroit cherché un asyle dans leurs foyers, sous peine de la vie pour eux-mêmes. Il oublioit que le Dieu des batailles, (qualité qu'il ne prend que lorsque des forcenés troublent la terre,) est encore plus le Dieu de l'humanité. Des Bachas périrent dans cette boucherie : mais il n'eut pas le cruel plaisir d'y envelopper le Séraskier Husseim qui s'étoit évadé à tems (*a*). Année 1673.

Il fut plus humain envers les malheureux qui attendoient leur sort dans la Citadelle de Choczin, où il y avoit de grandes richesses. Les Grecs, les Arméniens & les Juifs y tenoient leurs magazins pour le camp. L'artillerie fut avancée le même jour ; il étoit impossible que la citadelle tînt. Un secours lui arrivoit de Kaminieck, qui fut bientôt repoussé par Samuel Cosacowski. Après quoi, Sobieski envoya aux Assiegés un député Polonois avec un prisonier de distinction, le Bacha Czausio, pour les sommer de se rendre ou de se résoudre à être

(*a*) Zaluski, tom. 1, pag. 498 & suiv.

Année 1673. passés au fil de l'épée. Ces malheureux oserent encore demander une capitulation honorable, d'être conduits à Kaminieck, en emportant leurs effets sur quarante chariots. Le bon Turc qui lut les conditions a Sobieski, en les arrosant de ses larmes, le supplia de considerer que la victoire ne s'attache constamment à aucune Nation ; que Dieu punit ceux qui en abusent ; & qu'il a plus d'une fois abbaissé le lendemain ceux qu'il avoit élevés la veille. Sobieski accorda presque tout; & sur le champ le Bacha qui commandoit à Kaminieck reconnu cette bonté en renvoyant sans rançon cinquante captifs Polonois. Les Polonois dans tous leurs écrits traitent les Turcs de Barbares ; ces Barbares enseignent quelquefois la vertu aux Chrétiens.

L'Histoire, après avoir accusé le Général Paç, dans la marche & avant l'attaque, lui doit cette justice que pendant l'action, rendu à son courage naturel & à l'amour de la Patrie, il se conduisit en Héros avec ses Lithuaniens qui laisserent douter si les Polonois étoient plus braves.

Pendant que tout cela se passoit entre le Pruth & le Niester, l'Aga avoit fait son chemin. Arrivé à Léopol vers le commencement de Novembre, il y avoit trouvé le Roi à l'extrémité. La maladie qui s'étoit déclarée pendant la revue avoit fait des progrès à désesperer. Un ulcere dans les reins, du sang au lieu d'urine, des convulsions d'estomach, des vomissemens continuels ne lui laissoient qu'un souffle de vie qui ne lui permettoit pas de donner audience : cependant l'Ambassadeur insistoit avec plus de hauteur encore qu'il n'en avoit montré à l'Armée. Il vouloit absolument remettre au Roi la lettre de Mahomet & la cassette dont il étoit chargé. Les Grands-Officiers de la Couronne & de la Cour étoient dans une agitation mortelle. Ils craignoient que la lettre ne contînt des expressions impérieuses, le style d'un Seigneur à son vassal ; ils craignoient jusqu'à la suscription qui pouvoit être changée depuis que la Pologne étoit devenue tributaire de la Porte. Le Vice-Chancelier, avant que de proposer l'audience au Année 1673.

Année 1673. Roi mourant, demandoit à voir la lettre, & la cassette qui donnoit encore plus d'inquiétude. On se représentoit ce bâton de commandement, cette veste, signes humilians de vassalité que le Grand-Seigneur envoie à ses tributaires dans trois Parties du monde : en revêtir ce Prince expirant, c'étoit lui donner le coup de mort ; & quel affront éternel pour la Pologne ! Ce qui augmentoit les soupçons, c'est qu'il n'y avoit point de lettre pour le Vice-Chancelier. Ce procédé contre l'usage ne présentoit que des ténébres qui couvroient quelque chose de funeste. Cependant l'Ambassadeur s'obstinoit à ne rien révéler qu'au lit du Roi. Il semble qu'on auroit pû le laisser murmurer dans son obstination. Mais les suites en paroissoient à craindre. On ne savoit pas quel succés auroit l'Armée ; les dernieres nouvelles n'en étoient pas heureuses ; & si on échouoit dans l'expédition de Choczin, quel joug seroit désormais assez pesant pour les vaincus ? L'adresse vient ordinairement au secours de la foiblesse :

on dissimula ; on flatta l'Aga. On lui fit entendre que le Roi reprenoit des forces, & que dans peu de jours il seroit en état de l'écouter. Effectivement l'ulcere s'étoit ouvert, & les Médecins esperoient tout : mais la nature, qui les trompe si souvent en bien ou en mal, avoit décidé contr'eux. Michel expira le 10 Novembre sans postérité à l'âge de 35 ans, après quatre ans de regne, ou plutôt d'agitation, de flétrissure, de troubles & d'horreurs. Si le sceptre peut rendre un mortel heureux, c'est seulement celui qui sait le porter. Michel né avec un cœur sensible eût été bon Roi, s'il avoit pû être un grand Roi : son incapacité fit son malheur & celui de l'Etat. La Royauté ne l'étoit venu chercher que pour l'abreuver de fiel, sans aucun mélange de consolation. Il avoit vû le mal, il ne vit pas le bien. Ses yeux s'étoient fermés la veille de la victoire de Choczin. Année 1673.

Trois jours après, l'espoir d'un nouveau triomphe vint flatter Sobieski. Il sçut par le Prince Moldave que dix mille Turcs, après

Année 1673. avoir paſſé le Danube, traverſoient la Moldavie pour groſſir encore le camp de Choczin. Il prit avec lui une partie de ſa Cavalerie ſans équipage, & dans quatre jours de marche forcée arrivant à Pérérita ſur le bord du Pruth, il eut le regret de manquer ſon objet. Le Général Turc, Kaplan Baſſa, inſtruit dans ſa route de la défaite de Choczin, avoit repris le chemin du Danube.

Sobieski revenu à ſon Armée penſoit à tirer les plus grands avantages de ſes ſuccès : mais tout s'y oppoſa. Paç, qui s'étoit fait traîner à la victoire, n'étoit pas d'humeur à la ſuivre. Il avoit repris la route de Lithuanie avec ſes troupes pendant l'abſence de Sobieski. Les Polonois avoient encore de la volonté : mais la nouvelle de la mort du Roi changea la diſpoſition des eſprits, ou fut un prétexte pour un grand nombre. Ceux qui étoient chargés du butin de l'Orient, étoient preſſés d'aller le mettre à couvert dans leurs foyers. D'autres que les travaux laſſoient dans une ſaiſon ſi dure, en deſiroient la fin. Tous diſoient que l'élection

du nouveau Roi étoit l'unique affaire Année 1673.
dont il falloit aller s'occuper en Pologne.

Sobieski repréſentoit que l'élection ne pouvoit avoir lieu qu'au Printems, & que l'hyver feroit bien employé à chaſſer le Turcs de l'Ukraine, & peut-être à tenter quelque choſe ſur Kaminieck. Il montroit une lettre du Grand-Chancelier qui conſeilloit de pourſuivre, la victoire, en annonçant la mort du Roi. On eſt étonné de voir Sobieski ſi peu preſſé de retourner à Varſovie pour y former des brigues, lui qui avoit tant de titres pour la Couronne, ſi le mérite en fait. Il ébranloit les Polonois, il les reportoit à de nouvelles entrepriſes. Un ordre du Primat Czartoriski l'arrêta. Cet ordre portoit de ramener, ſans délai, l'Armée en Pologne. La volonté de l'inter-Roi eſt plus ſacrée que celle du Roi. Il fallut obéir. Tout ce que put faire le Grand-Général, ce fut de laiſſer une garniſon à Choczin où l'on éleva un tertre que les Polonois appellent *Mogila*, monument groſſier d'un beau triomphe. Il n'étoit pas

Année 1673. juste d'abandonner à la vengeance des Turcs les Moldaves & les Valaques, qui étoient venus se livrer à Sobieski. Il détacha un Corps de huit mille hommes sous la conduite du Grand-Enseigne Sienawski pour défendre le pays & les deux Hospodars; défense qui ne leur servit guères. Le Moldave *Pétreczéicus*, succombant bien-tôt sous la puissance Othomane, se sauva en Pologne, ou le moindre Staroste se mettoit au-dessus d'un Prince dépouillé. Il se repentit de n'avoir pas souffert un affront plûtôt que de s'exposer à mille. La mort le délivra. Le Valaque *Grégoire*, après avoir été amusé par l'Empereur, chercha de l'appui chez le Pape qui lui parla d'entrer dans la communion Romaine. Il resta Schismatique & Prince en faisant sa paix avec Constantinople (*a*). Sobieski ne manquoit pourtant pas à la reconnoissance; il avoit fait pour eux tout ce qui étoit en son pouvoir; apres quoi, il reprit, malgré lui, la route de Pologne.

(*a*) Cantémir, tom. 2, pag. 139.

Si on examine cette expédition du côté de la conquête, elle n'offre presque rien d'avantageux. On gagnoit choczin, un amas de cabanes couvertes de chaume. La citadelle bonne pour le pays fut reprise par les Turcs pendant l'hyver : mais à considerer l'expédition du côté de la gloire, & de la conservation, il en est peu d'aussi brillantes, & qui présentent autant d'intérêt. Elle empêchoit la ratification du traité de Boudchaz par le premier payement du tribut; elle suspendoit l'esclavage de la Pologne; elle affoiblissoit les Turcs par la perte d'une armée aguerrie; elle leur apprenoit que la Pologne, avec des forces médiocres, pouvoit braver leur énorme puissance. Année 1673.

Sobieski couvert de gloire se rendit à Léopol où il reçut les félicitations de tous les Ordres. Les Palatinats les plus éloignés envoyerent des Députés au Libérateur de la Patrie. Que les Rois s'enyvrent, s'ils peuvent, de l'encens qu'on leur prodigue après des victoires où souvent ils n'ont eu aucune part: encens de

Année 1673. commande ; celui que Sobieski recevoit étoit offert par la reconnoissance & la joie. Au bruit du triomphe de Choczin, on avoit quitté le deuil d'un Roi qu'on ne pleuroit pas, pour prendre les couleurs & le ton de l'allégresse Si quelqu'un étoit fâché de cette mort, c'étoit l'Envoyé Turc. Elle l'avoit empêché de remplir sa commission, & il redoutoit la sévérité de la Porte. Le Primat lui donna un certificat qui attestoit que Michel étoit mort, avant que l'Envoyé pût faire sa charge.

Cependant tout retentissoit à Varsovie des brigues qui se faisoient pour la Couronne; & Sobieski restoit à Léopol, comme s'il eût été sans prétention. Il croyoit que le meilleur titre étoit de continuer à défendre la Patrie. Fixé à Léopol pour tout l'hyver, il se mettoit à portée de contenir les Tartares & les Cosaques, ou même de travailler à regagner ces derniers.

Fin du troisiéme Livre.



HISTOIRE DE JEAN SOBIESKI, *ROI DE POLOGNE.*

LIVRE IV.



LA Diète de convocation qui précéde celle de l'Election fut indiquée au 15 Janvier. Elle devoit se terminer en quinze jours: mais la passion que tout le monde avoit d'y voir Sobieski la fit proroger au 22 Février. Il se refusa à cet empressement parce que l'ennemi l'occupoit. Tout s'y passa tranquil- Année 1674.

Année 1674. lement ſous la direction du Primat Inter-Roi à qui la République dut encore le calme général dont elle jouit durant tout l'inter-regne, temps ordinairement orageux dont les brigands & les ſéditieux profitent. La mort du Roi & le temps de l'Election furent notifiés ſelon la coutume aux Puiſſances de l'Europe. Le champ Electoral fut ouvert au premier de Mai. Il faut ſe rappeller qu'il y a deux manieres d'élire les Rois de Pologne, ou dans l'aſſemblée générale de la Nobleſſe, ce qu'on appellle *Dìète à cheval*, ou ſeulement par les ſuffrages du Sénat & des Nonces qui repréſentent la Nobleſſe & les Provinces. Le Primat Inter-Roi craignant les dangers de la premiere, qui eſt ordinairement tumultueuſe & violente, mania ſi adroitement les eſprits, qu'il fit préférer la ſeconde, où la Nation repréſentée par ce qu'il y a de plus ſage peut attendre un meilleur choix.

Sobieski montra tant d'indifférence pour la Couronne, qu'il n'arriva que le 10 Mai, malgré toutes les inſtances du champ Electoral qui vou-

loit s'éclairer de ſes lumieres. Peut-être auſſi y mit-il de la politique pour être plus remarqué. C'étoit la premiere fois qu'il reparoiſſoit devant les Ordres aſſemblés depuis la victoire de Choczin. Il fut reçu avec une pompe à étonner les Etrangers, qui ne ſont point accoutumés à voir leurs Généraux dans les honneurs du triomphe. Année 1674.

Six Rivaux marchanderent la Couronne par leurs Ambaſſadeurs.

Le Prince Thomas de Savoye offroit deux millions pour ſoudoyer les troupes de la République pendant quelques mois, avec un ſecours de cinq mille hommes d'Infanterie juſqu'à la concluſion de la paix avec le Turc. Il promettoit outre cela de vendre tous les biens qu'il poſſédoit en Savoye ou en France valant neuf millions de florins, ſomme qu'il appliqueroit au bien de la République & qui la délivreroit des fauſſes monnoies dont elle étoit infectée; tout cela ſous la garantie du Duc de Savoye ſon oncle.

Le Duc de Modene modeſte en réalités étoit prodigue en protec-

Année 1674. tions. Le crédit des deux Cardinaux Barbérins, dont il pouvoit disposer ; ses alliances & ses liaisons d'amitié avec tous les Souverains, & sur-tout avec la maison d'Autriche. L'arriere petit-fils de Philippe II se flattoit de tirer de grands secours des deux branches contre le Turc.

Le Prince George de Dannemark, celui que l'Europe a vu mari d'une Reine, sans être Roi [a], outre des offres pécuniaires, promettoit une alliance défensive entre les deux Etats. Un autre point plus intéressant peut-être, mais qui toucha peu les Polonois, c'étoit de les initier dans le commerce, en leur ouvrant d'abord celui des Indes Orientales.

Le Prince de Transylvanie offroit quinze millions, unissoit sa Principauté à la Couronne, & promettoit d'entretenir quinze mille hommes, tant que la République auroit guerre avec le Turc. La proposition parut trop considérable pour persuader qu'il étoit dans le pouvoir d'y satisfaire.

(a) Anne, Reine d'Angleterre.

Le Prince Charles de Lorraine, Année 1674. qui, dans la derniere Election, avoit vu la Couronne balancer sur sa tête, se représentoit pour l'y fixer. Sans être plus riche, il avoit trouvé de bonnes cautions pour les offres qu'il faisoit ; l'Empereur & le Roi d'Espagne. Il s'engageoit à entretenir cinq mille hommes d'Infanterie pour l'expédition contre le Turc, à prendre cinq cens Nobles Polonois dans sa Garde, à fonder une Académie où cent autres Nobles recevroient une bonne éducation, à construire deux Forts, l'un contre la Turquie, l'autre contre la Moscovie, à fournir neuf mois de solde militaire, avec la promesse d'affecter à la Pologne la moitié des revenus de la Lorraine & du Duché de Bar, dès qu'il en seroit en possession.

Le Prince Guillaume de Neubourg, qui fut depuis Electeur Palatin, se flattant d'être plus heureux que son pere, que la Pologne avoit refusé dans la derniere Election, enchérissoit sur toutes les offres de ses Rivaux : au lieu de six ou neuf mois de solde militaire, il en pro-

Année 1674.

mettoit un an. Son pere lui abandonnoit, dès le moment même, les revenus du Duché de Juliers, qu'il appliqueroit aux néceffités de la République, en attendant qu'il pût la gratifier fans mefure, lorfque l'immenfe fucceffion qu'il attandoit feroit ouverte. Un objet plus féduifant encore dans la crife où l'on fe trouvoit, c'eft qu'il prendroit à fa folde vingt mille Suédois & fix mille Brandebourgeois, pour les employer contre le Turc (*a*).

Si l'on n'achetoit cette Couronne que de la République même, ce feroit un bien; mais on l'achete encore des Particuliers, qui la proftituent au plus offrant; & pour furcroît de malheur, ces grandes offres qu'un Candidat ambitieux fait à la République, il les oublie, autant qu'il peut, lorfqu'il eft fur le Trône.

Des fix Compétiteurs il y en eut quatre qui n'eurent pas même la fatisfaction paffagere de balancer les fuffrages; le Prince Thomas de Savoye, le Duc de Modene, le Prince

(*a*) Zaluski, ibid. pag. 586.

George

Année 1674.

George de Dannemark, & le Prince de Tranfilvanie. Les deux autres, le Prince Charles & le Prince de Neubourg, difputerent.

L'Empereur Léopold, qui avoit facrifié le Prince Charles dans l'Election précédente, avoit les plus fortes raifons pour l'appuyer dans celle-ci; c'étoit un époux pour la Reine Eléonore, qui en lui donnant fa main, refteroit fur le Trône; & il paroiffoit beau d'y conferver le fang Autrichien; beau & avantageux, puifqu'on pouvoit tout attendre de l'Empereur contre le Turc, fi on avoit cette déférence pour lui & pour fa fœur. Prefque tous les Grands le nommoient; & le Primat Inter-Roi élevoit fa voix au-deffus des autres. « Quand nous penfions à dépofer le „ Roi Michel, difoit-il, notre pre„ mier mouvement fut de deftiner „ notre Couronne au Prince Charles, „ en projettant fon mariage avec la „ Reine Eléonore. Ce que nous ne „ pouvions faire alors fans de vio„ lentes fecouffes, nous le pouvons „ à préfent par la liberté de nos fuf„ frages & pour le bien de la Patrie.

Année 1674. ,, Pourquoi changerions-nous d'avis? ,, Dans tout autre arrangement nous ,, n'avons rien à eſpérer de mieux; ,, & nous aurions deux Reines dont ,, l'entretien chargeroit la Républi- ,, que. ,, Ce qui fortifioit beaucoup cette faction, c'étoit les deux Paç, l'un Grand-Général, l'autre Grand-Chancelier de Lithuanie, qui entraînoient les Lithuaniens. La faction étoit ſi aveugle dans ſon zele, qu'elle prétendit donner le pas à l'Envoyé du Prince Charles ſur l'Ambaſſadeur de France. La propoſition parut ſi abſurde qu'elle tomba d'elle-même. Mais l'Ambaſſadeur de France, Touſſaint de Forbin, Evêque de Marſeille, diſoit une choſe qui étoit écoutée avec plus d'attention. Il recommandoit à la République de ne pas choiſir un Prince ennemi de ſon Maître; & il portoit le Prince de Neubourg.

Le parti de ce Prince n'étoit pas auſſi ébloui que les Grands de la ſplendeur du Sang Autrichien. Cette Reine Eléonore qu'il falloit laiſſer ſur le Trône ſi on couronnoit le Prince Charles, ce parti la craignoit;

& il redoutoit encore plus l'influence du Conſeil de Vienne ſur le Gouvernement de Pologne. On n'avoit pas les mêmes choſes à craindre du Prince de Neubourg, ni de la Princeſſe qu'il épouſeroit; puiſqu'il offroit de ſe marier au gré de la République. L'Article du Mariage des Rois en Pologne ſouffre toujours de grandes difficultés. Ailleurs ils ſe marient pour eux, ſans conſulter leurs Sujets. En Pologne, ils ſe marient pour la République; & comme il n'y a point de droit héréditaire au Trône, elle aimeroit encore mieux qu'ils véculſſent dans le célibat. Les grandes offres du Prince de Neubourg, & les mêmes Puiſſances qui avoient porté ſon pere dans la derniere Election, parloient pour le fils dans celle-ci; & ſi ſon parti n'étoit pas le plus fort par l'éminence des perſonnages, il étoit plus conſidérable par le nombre. Année 1674.

Sobieski en ſuſcita un troiſieme. Il repréſenta que dans la ſituation où ſe trouvoit la République, à la veille de voir fondre ſur elle toutes les forces Othomanes, elle avoit beſoin d'un Héros tout formé, dont le

Année 1674. nom seul annonçât la victoire ; que ce Héros on ne l'appercevoit pas dans le Prince de Neubourg, qui ne l'avoit pas encore cherchée ; pas même dans le Prince Charles qui n'en connoissoit que le premier sourire : mais qu'on le trouveroit dans le Prince de Condé, si familier avec ses faveurs & si célébre dans l'Europe ; qu'on auroit déjà dû le couronner dans la derniere vacance du Trône, sans s'arrêter à un miserable libelle dont les auteurs n'osoient pas se montrer ; mais qu'il étoit encore temps de se donner un Roi que toutes les Nations ambitionneroient, si elles pouvoient disposer d'elles-mêmes (*a*).

Ce nouveau Candidat qui n'avoit fait aucune proposition à la République, auquel personne ne s'attendoit, fit soupçonner que la France n'étoit pas sincere dans sa recommandation pour le Prince de Neubourg. Les deux partis contraires jetterent des regards de défiance sur son Ambassadeur. Ils crurent qu'il

(*a*) Id. ibid. pag. 555 & suiv.

répandoit secrettement de l'or pour le Prince de Condé ; & que Sobieski n'avoit pas fermé la main. Ils se tromperent. Année 1674.

La proposition de Sobieski renfermoit un mystere qui ne tarda pas à se dévoiler. Il étoit étonnant que le Champ Electoral ne pensât pas à le couronner lui-même, lui qui étoit le Héros de la Pologne. Deux prétextes l'éloignoient du Trône, tandis que les talens & les vertus l'en approchoient. Marie d'Arquien sa femme [au jugement des Grands] n'étoit pas faite pour s'y asseoir. " Cet honneur suprême, disoient-ils, ,, convenoit mieux au Sang Autri- ,, chien. ,, C'est ainsi que les hommes sacrifient souvent leur bonheur à un fantôme. Un autre obstacle plus réel, c'étoit une exclusion positive que les Lithuaniens donnoient à tout *Piast*. " La Nation, s'écrioient-ils, ,, qui a tant souffert de l'imbécille ,, Gouvernement de Michel, doit ,, chercher un Roi chez l'Etranger. ,, Et la Reine avoit influé secrettement dans cette exclusion si humiliante pour la Pologne. Les Lithuaniens ne

Année 1674. disoient pas la vraie raison. La Reine & les Paç ne pouvoient se figurer que Sobieski n'eût aucune vue sur la Couronne. Il étoit venu avec une magnificence digne d'un Roi, il en avoit le mérite : il falloit l'exclure sous la qualité de *Piast*.

Sobieski, dans cette position & sentant ses forces pour porter la Couronne, imagina de semer le Champ Electoral de difficultés. Il voyoit deux Rivaux puissans. Il s'agissoit d'en triompher en leur opposant le Prince de Condé. Il savoit fort bien qu'il ne lui gagneroit pas la pluralité des suffrages. Il vouloit seulement les diviser pour les réunir ensuite sur lui-même, s'il étoit possible. Il réussit d'abord à diviser au-dela de ses espérances. Au nom de Condé les Neubourgiens frémirent. Les Lorrains tonnerent. On rappella contre lui tout ce que le libelle avoit de plus odieux. On enchérit encore. On touchoit à une scission, & peut-être à une guerre civile. On sentoit que Sobieski étoit assez fort pour se rendre maître de l'Election, l'étant déjà de l'Armée Polonoise qui de-

mandoit tout haut le Prince de Condé, ne suivant en cela que l'impression du Général, sans pénétrer ses vues. Les Paç avec l'Armée Lithuanienne, moins nombreuse à la vérité, se préparoient à soutenir les intérêts de la Reine & du Prince Charles. Les deux freres avoient sur les Lithuaniens tout l'ascendant qu'ils vouloient. Ils savoient que le Prince Charles étoit en Silésie avec des troupes, qui jointes aux leurs, balanceroient les forces Polonoises. L'horreur d'une guerre civile faisoit trembler ceux qui aimoient la Patrie. Année 1674.

Dans cette fermentation de volontés contraires, Sobieski présenta un moyen de conciliation, qui n'étoit propre qu'à brouiller encore plus. Il falloit que la Reine Eléonore se détachât du Prince Charles pour donner sa main au Prince de Neubourg, dont la République espéroit beaucoup plus à cause de sa grande fortune, & à cette condition, le parti de Condé disparoîtroit. Ce fut là l'objet d'une députation du

Année 1674. Sénat (*a*). La Reine qui avoit engagé son cœur & ses pierreries au Prince Charles, montra par sa réponse qu'elle lui restoit inviolablement attachée; & l'Ambassadeur de Vienne protesta hautement que sa Cour ne se départiroit point de son Candidat. Les Grands persistoient à lui donner leurs suffrages, & vraisemblablement il auroit regné si le Primat Inter-Roi, Florian Czartoriski, eût vécu quelques jours de plus. La mort le surprit au milieu d'un festin que Sobieski donnoit à Villanow; & comme elle servoit Sobieski, on le soupçonna de l'avoir appellée. Ses ennemis semerent des bruits de poison; mais l'Histoire qui veut des preuves, nous apprend qu'un grain de sable qui avoit grossi dans les reins du Primat, lui ôta la vie [*b*]. C'étoit un génie actif, puissant sur les esprits, rapide & plein de feu, semblable au Soleil qui entraîne les Planettes dans son tourbillon. Sa mort

(*a*) Id idib.
(*b*) Lengnich. p. 225. Zaluski, tom. 1, pag. 556.

affoiblit le parti du Prince Charles, Année 1674.
& changea toute la face de l'Election.

L'Evêque de Cracovie d'un caractere plus froid, André Trzebiski, prit sa place dans le Champ Electoral, & fit la fonction d'Inter-Roi, sans pouvoir réunir les suffrages. Ici l'on entendoit le nom du Prince Charles, là celui du Prince de Neubourg, plus encore celui de Condé. Un Sénateur que la naissance, la fortune, les loix & les armes rendoient également recommandable, parlant comme il combattoit, ami de Sobieski, parce qu'il aimoit la Patrie; le Palatin de Russie, Stanislas Jablonowski, (*a*) entreprit de fixer les incertitudes. « Si pour nous „ donner un Roi, dit-il, il ne s'a„ gissoit que de se décider sur les „ apparences, il seroit à peu près „ égal de choisir le Prince de Lor„ raine ou celui de Neubourg; l'un „ & l'autre montrent des fleurs; „ mais ce sont des fruits qu'il nous „ faut; & dans ce point de vue, je

(*a*) Sa petite-Fille, digne de lui, a épousé en France le Prince de Talmont.

O v

Année 1674. „ donnerois mon ſuffrage au grand „ Condé, ſi des fruits trop mûrs ne „ touchoient pas à la corruption. Je „ mépriſe comme vous ce Libelle in- „ fame, qui tenta de le noircir dans la „ derniere Election. Je ne m'attache „ qu'à des objets frappans. Sobieski, „ en nous le propoſant, ne regarde „ que ſes qualités héroïques. Mais „ moi je jette les yeux ſur ſon âge, „ ſes infirmités & ſes habitudes. Il „ eſt accoutumé à un autre climat, „ à une autre façon de faire la guer- „ re, à d'autres uſages, à d'autres „ mœurs, à d'autres loix. Il ignore „ notre langue & notre liberté. Il „ ne connoît que le Gouvernement „ arbitraire ſous lequel il a vieilli. „ Eſt-il temps, ſous des cheveux „ qui blanchiſſent & dans l'épuiſe- „ ment qui le menace, de ſe faire un „ nouveau corps & une nouvelle „ ame? Sa vie ſera uſée avant qu'il „ ait appris une partie de ce qu'il „ faut ſavoir pour nous gouverner ſa- „ gement. Encore une fois Sobieski „ ne voit que la gloire qui couvre „ les ruines du Héros; & pourquoi, „ tandis qu'il s'oublie, ne penſerions-

„ nous pas à lui-même? Il eſt ſous Année 1674. „ vos yeux. L'âge, la ſanté, la vi- „ gueur, les talens, la fortune, tout „ parle pour lui. Il eſt né parmi „ vous, il s'eſt nourri de vos princi- „ pes & de vos ſentimens. Il vous a „ éclairés dans le Sénat & dans les „ Diètes. Il vous a menés tant de „ fois à la victoire. Il a ſoutenu cette „ Couronne, il ſaura la porter. En „ cherchant un Roi chez l'Etranger, „ voulons-nous faire dire que la Po- „ logne ne produit point de Héros? „ En le cherchant dans les Maiſons „ Souveraines, elle a plus d'une fois „ trouvé ſa perte. Vous êtes quitte „ envers la Reine Eléonore, puiſ- „ qu'elle a refuſé l'époux qu'on lui „ a préſenté: mais vous ne l'êtes „ pas envers la Patrie dont le ſalut „ eſt attaché à Sobieski. „ Il y avoit dans le diſcours de Jablonowski des choſes vraies: d'autres extrêmement hazardées. Ce Héros qu'il préſentoit dans les infirmités & l'épuiſement, Condé livra cette année même la bataille de Senef, celle, où emporté par ſon feu, il prodigua le plus ſa vie & celle de ſes Soldats; voulant

Année 1674. encore recommencer le lendemain, malgré la goutte qui le tourmentoit; "mais il n'y avoit plus que lui, dit un Officier qui y étoit," qui eût „ envie de se battre. „

A peine Jablonowski finissoit-il de parler, que cinq Palatinats, c'est-à-dire, leurs Nonces, leurs Castellans, leurs Palatins & quantité de Noblesse s'écrierent *: vive Sobieski. Nous périrons tous ou nous l'aurons pour Roi.* Le Palatinat de Russie, pays natal de Sobieski se distinguoit parmi les plus zélés; & avant la fin du jour l'acclamation devint générale du côté des Polonois : mais les Lithuaniens frémissoient. Les deux Paç quitterent brusquement l'Assemblée avec leurs amis pour protester au Greffe de la Chancellerie contre une Election qui n'étoit pas unanime. La Couronne flotta encore pendant la nuit. Nuit d'agitation & de discorde. Jablonowski & l'Inter-Roi firent tout pour concilier les suffrages. Ils s'adresserent à une Dame Françoise, Elisabeth-Claire de Mailly, femme du Grand-Chancelier Paç: mais elle ne voulut point se détacher

des intérêts de la Reine Eléonore dont elle étoit Dame d'honneur, après l'avoir été de la Reine Louise, qui l'avoit amenée en Pologne. Cela fit dire que les femmes sont quelquefois capables d'une grande fermeté. Les deux Paç, après avoir cherché en vain pendant la nuit des moyens pour faire tomber l'Election, & réfléchissant sur la foiblesse du petit nombre contre le grand, sur le danger même de leur obstination, reparurent le lendemain 19 Mai au Champ Electoral; & Sobieski d'un consentement unanime fut proclamé *Roi*. Le plaisir peu senti d'un Roi qui regne par le sang, n'est pas comparable à celui d'un Roi par l'Election d'un peuple libre qui couronne ce qu'il estime & ce qu'il aime. Année 1674.

Jamais la Nation n'avoit montré plus de joie, le Sénat, l'Ordre Equestre, le Soldat, le Peuple dans une pompe civile & militaire, au bruit des canons & des acclamations réitérées, le conduisirent à la Basilique de Saint Jean pour remercier le Ciel. On l'avoit remercié aux pieds des mêmes Autels pour des

Année 1674. Rois qu'il avoit donnés dans sa colere : on se flattoit d'en avoir un bon.

Toute la France, excepté le cabinet de Versailles, prétendit que Sobieski devoit sa Couronne à la puissance de Louis XIV & aux intrigues de son Ambassadeur Forbin. Cette prétention est démentie pas le fait suivant. Au moment que les cinq premiers Palatinats crioient *vive Sobieski*, le Baron de Boham courut à toute bride au jardin du Palais Casimir où étoit la Grande-Maréchale pour lui annoncer cette bonne nouvelle. Forbin qui lui donnoit la main, lui dit que si on achevoit, il doutoit fort que le Roi son Maître en fut content. *Content ou non*, répondit la Grande-Maréchale, *qui est-ce qui refuse un Sceptre* ? Forbin n'avoit dans ses instructions que le Prince de Neubourg ; & il arriva trop tard pour former une autre brigue. Il n'eut que trois jours avant le moment décisif ; & il est impossible en Pologne plus qu'ailleurs de gagner tant de monde en si peu de tems. Ce que la France fit de plus

efficace en faveur de Sobieski, sans le vouloir, ce fut de rompre toutes les mesures du Prince Charles qui en eut tant de chagrin, que, quelque sage & moderé qu'il fut naturellement, il protesta qu'il se vengeroit de Louis XIV. Le tems lui fournit des occasions de tenir parole. De tous les Partisans de Sobieski le plus essentiel ce fut Jablonowski ; & son mérite encore plus. Il faut renoncer à la vérité pour être Ambassadeur. Tous, sans même excepter celui de Vienne, témoignerent au nouveau Roi la joie qu'auroient leurs Maîtres de cette Election. Année 1674.

Pendant que tout Varsovie étoit en fêtes, la Reine Eléonore étoit malade par bienséance. Le nouveau Roi la visita : mais ce n'étoit pas le Prince Charles, & il falloit céder le Trône à Marie d'Arquien. Les Créatures d'Eléonore dans le Sénat chercherent sans délai à la venger, & peut-être à dégouter Sobieski du Trône avant qu'il s'y fut assis. Ils dresserent des *Pacta conventa* qui donnoient des bornes plus étroites

Année 1674.

que les anciennes à la dépenſe de la Maiſon Royale & à l'autorité du Prince (*a*).

Sobieski ſentit le piege & l'évita en montrant un noble déſintéreſſement qui réuſſit toujours aux Grands Hommes. "Vous m'avez choiſi pour „ votre Roi, dit-il, mais l'ouvrage „ n'eſt pas achevé ; & moi je ba„ lance encore. La République ne „ m'a pas encore remis le Diplôme „ d'Election ; & je n'ai pas encore „ accepté dans cette forme qui con„ ſomme tout : c'eſt pourquoi ſi „ par une défiance que je n'ai pas „ méritée, vous voulez me donner „ des chaînes que mes prédéceſſeurs „ auroient refuſées, je les refuſe avec „ la Couronne. „

Ce procédé généreux ferma la bouche aux perturbateurs ; & le 5 Juin fut deſtiné à ſerrer les liens du Roi avec la République par la tradition ſolemnelle du Diplôme d'Election, & par l'acceptation de la part du Roi. Mais quelques jours avant, un nouvel orage le fit en-

(*b*) Zaluski, tom. 1, pag. 548.

Année 1674.

core chanceler ſur le Trône où il s'aſſéyoit à peine. Les mêmes perturbateurs conteſterent l'Election : ils dirent que le Grand-Duché de Lithuanie avoit montré une réſiſtance bien marquée ; que Sobieski, avant que d'être élu, avoit promis la ſolde Militaire pour ſix mois ; & qu'après l'Election il rétractoit ſa promeſſe.

Jablonowski & l'Inter-Roi, à la tête de tous ceux qui aimoient la paix & la Patrie, répondirent au premier chef que la réſiſtance du Grand-Duché de Lithuanie aſſuroit l'Election, bien loin de l'affoiblir, puiſqu'elle avoit ceſſé par une acceſſion libre & réfléchie : que l'Election de Michel avoit paſſé pour légitime malgré la violence qu'on avoit miſe en œuvre pour la cimenter : que le Sénat n'avoit fléchi que dans la vûe de ne pas troubler la République.

Le ſecond chef, quoique moins grave, n'étoit pas ſi aiſé à détruire. Il eſt vrai que Sobieski, avant que d'être élu, avoit promis d'entretenir l'Armée à ſes frais pendant ſix

Année 1674. mois : mais après l'Election comptant avec lui-même il en avoit vû l'impossibilité. " S'il avoit voulu
„ vous tromper, disoit Jablonowski,
„ il n'avoit qu'à vous laisser dans
„ cette espérance sans exécution ;
„ comment l'auriez-vous contraint
„ lorsqu'il auroit affermi le Sceptre
„ dans sa main ? Point du tout : il
„ vous dit ingénument ; je me suis
„ trompé moi-même, mes fonds ne
„ suffisent pas ; & si cette condi-
„ tion est absolument nécessaire pour
„ porter votre Couronne, je vous
„ en remercie, je vous la rends.
„ Polonois, soyons aussi généreux
„ que lui. Vous avez eu cent rai-
„ sons, toutes plus fortes les unes
„ que les autres, pour déposer le
„ Roi Michel : vous ne l'avez pas
„ fait. Voudriez-vous pour un objet
„ aussi mince anéantir une Election
„ légitime & vous priver du plus
„ grand des Rois ? Ce qu'il pro-
„ met à présent, après un examen
„ plus réfléchi, il le tiendra. Il va
„ jurer dans les *Pacta conventa* qui
„ sont sous vos yeux, de prendre
„ sur la Mense Royale la pension

„ que vous assignez à la veuve du Roi Michel, de racheter de ses deniers les pierreries de la Couronne qui ont été engagées, de fonder une École Militaire pour la jeune Noblesse, & d'élever deux Forts au gré de la République „. Année 1674.

La face de la République prit enfin un air de sérénité ; & tout étant calme ou paroissant l'être, le nouveau Roi reçut solemnellement le Diplôme d'Election dans la même Basilique où il avoit été conduit en quittant le champ Electoral.

Il est d'usage dans cette solemnité de faire un discours qui place toujours le nouveau Roi au-dessus de tous ceux qui l'ont précédé. L'Orateur mêla le sacré & le profane, selon la coutume du Pays : en voici un extrait pour donner une idée du ton de l'éloquence Polonoise. C'étoit dans l'Eglise de Saint Jean qu'il parloit.

" Comme autrefois *Saint Jean*
„ préparoit les voies au Messie,
„ ainsi la République en donnant
„ le Diplôme de la Royauté à *Jean*

Année 1674.

„ Sobieski, prépare les voies à ſon „ Seigneur, dont le nom eſt *Jean.* „ La Vierge Marie ſanctifia Jean „ dans le ſein de ſa Mere : la Reine „ Louiſe-Marie, épouſe de Caſimir, „ avoit rempli de bénédictions le „ Roi Jean en le mariant avec Marie „ d'Arquien; cet océan de qualités „ Angéliques. La République s'é- „ toit trompée dans la précédente „ Election en choiſiſſant *Michel*, elle „ corrige ſon erreur en prenant *Jean.* „ *Jean* eſt un nom de *grace* qui ré- „ tablira la diſcipline Militaire & la „ fortune de la Pologne. Les Molda- „ ves & les Valaques ont adoré *Jean* „ & nous ont appris à l'adorer nous- „ mêmes comme le Sauveur de toute „ la Chrétienté. Le Soleil ſe montre „ après les nuages : mais ſouvent il „ en produit d'autres. L'Aſtre nou- „ veau qui ſe leve ſur notre hori- „ ſon nous promet du pain & non „ pas des foudres. Nous avons at- „ tendu le Saint-Eſprit aux fêtes de „ la Pentecôte, nous l'avons reçu „ dans la perſonne de *Jean* : aujour- „ d'hui l'Egliſe célébre la fête du „ Dieu Sauveur caché ſous les eſpe-

Année 1674.

„ ces du pain, voilà que nous nous „ donnons un autre Sauveur ſous la „ figure d'un homme. C'eſt un Sa- „ medi, veille de la Trinité que nous „ nous ſommes tous réunis pour élire „ *Jean.* Il eſt lui-même une Trinité, „ *notre Enfant*, *notre Pere & notre* „ *Roi.* Ce n'eſt point le hazard qui „ a remis l'Election aux temps de ces „ grandes Fêtes. Celle de la Trinité „ annonce que la Maiſon de *Jean* „ regnera au moins trois cens ans, „ & plût à Dieu trois mille ! C'eſt „ la ſemence de Jacob qui ne périra „ jamais & qui fera toujours le bon- „ heur de la République, &c. (*a*). „

Ce n'étoit pas un *Moine* qui parloit ainſi, c'étoit le Palatin de Culm, *Gninski*, qui avoit lui-même le bonheur de porter le nom de *Jean.* Qu'on n'imagine pas cependant que l'éloquence Polonoiſe ſoit toujours ſur ce ton. Il y a des exceptions hors du Panégyrique, & ſur-tout lorſqu'elle défend la Patrie, parce qu'alors tout homme libre qui eſt né avec quelque talent s'anime de cet eſprit qui agitoit

(*a*) Zaluski, ibid.

Année 1674. Cicéron & Démosthène. Le Polonois s'en remplit aussi, mais il se boursouffle. On ne s'en tint pas aux adulations du Panégyrique. On produisit des Prophéties Latines sur tous les Rois de Pologne passés & futurs, de même valeur que celles de Saint Malachie sur les Papes. L'Oracle qui regardoit Sobieski, étoit *Manus Congregatorum*, la force des Assemblées, avec la lettre *J.* qui sembloit désigner son nom, puisqu'il s'appelloit *Jean*. Des Seigneurs Polonois qui se nommoient *Jacques*, avoient cru que la prophétie parloit pour eux.

Sobieski étoit dans un âge également éloigné du feu des passions & du froid de la vieillesse, l'âge où l'homme est tout ce qu'il doit être; il avoit 45 ans, & si le Trône se donnoit à l'avantage de la figure, il l'eût encore mérité par cet endroit. Une taille haute, un visage plein, des traits réguliers, un nez aquilin, des yeux pleins de feu, une physionomie noble & ouverte; c'est son portrait. Il n'avoit pas encore alors cette réplétion qui avec le temps diminua de sa bonne grace: on ne lui voyoit

que cet embompoint, qui, en marquant une santé florissante, cadre si bien à l'habit Polonois. L'air majestueux que les Courtisans prêtent à tous les Souverains, la nature l'en avoit doué. Il prit le nom de JEAN III. Deux Rois de Pologne qui l'avoient porté avant lui, ne l'avoient pas honoré. Année 1674.

Jean-Albert, petit-fils du grand *Jagellon*, n'est connu que par des projets informes, des guerres malheureuses, des trèves mal concertées & des alliés trahis; esprit foible, inappliqué, ouvert à tous les préjugés, ne voyant que par les yeux d'autrui. Son Précepteur *Buona Corsi*, plus connu sous le nom de Callimaque, ce Poëte Grec auquel il ressembloit si peu, l'avoit corrompu & subjugué dès son enfance. Il regnoit pour lui.

Nous avons vû qu'un autre *Jean*, *Jean Casimir* ne fut jamais plus en sa place que lorsqu'il se rendit justice en abdiquant un Royaume pour posséder une Abbaye.

Jean III. bien différent des deux premiers, sans être du Sang Royal,

Année 1674. avoit l'ame d'un Roi. A peine étoit-il ſur le Trône qu'on lui fabriqua une généalogie dont il fut étonné lui-même : mais qu'il laiſſa croire à ceux qui le voulurent. On lui montra ſon origine dans le Duç *Lesko III.* au commencement du neuviéme ſiécle, avant que la Pologne eût des Rois. Ce Duc avoit un fils nommé *Sobieſlas*, qui eût la Bohême en Souveraineté. Il parut tout ſimple de trouver *Sobieski* dans *Sobieſlas*.

La Reine auſſi vit croître ſon arbre généalogique, La tige étoit dans *Hugues Capet* & pouſſoit ſes branches juſques dans la Maiſon *de la Grange d'Arquien. Marie* avoit des choſes bien plus réelles, une taille élégante, le port noble, le teint éclatant, les yeux pleins de feu, le regard fier, beaucoup d'eſprit, trop de manége peut-être.

La Reine Autrichienne lui pardonnoit tout cela, & même ſa Généalogie : mais elle ne lui pardonnoit pas de lui avoir enlevé le Trône dont l'éclat ne pouvoit plus que la bleſſer. Elle ſe retira quelques mois après en Siléſie ſous le bon plaiſir de

de l'Empereur ſon frere. Elle ne donna d'abord à cette retraite que la couleur d'un voyage, afin de ne pas perdre ſon douaire ; car ſelon les Loix de Pologne, pour jouir des biens de l'État, il faut être regnicole. Au reſte, ſi elle avoit perdu le Trône, elle conſervoit le Prince Charles qu'elle épouſa en 1678 ; & ſi l'amour pouvoit dédommager les cœurs ambitieux, le ſien eût été rempli. Année 1674.

Celui de la nouvelle Reine ſentoit encore un deſir qui l'agitoit vivement. Elle bruloit d'eſſayer la Couronne. Le Roi ſe contentoit encore de l'avoir méritée. Le couronnement, pour les Rois *héréditaires*, n'eſt qu'une cérémonie qui n'ajoute rien à l'autorité qu'ils tiennent du Sang. Mais pour les Rois *électifs*, c'eſt un acte ſolemnel & néceſſaire qui leur donne l'exercice de la Souveraineté. L'intervalle de l'élection au couronnement eſt une ſuite de l'interregne qui laiſſe encore le Gouvernement dans les mains du Primat. Le nouveau Roi ne peut dater ſon regne que du jour où il reçoit la Couronne, & il a les mains liées juſqu'à

Année 1674. ne pouvoir ſigner ſimplement *Roi*, il faut qu'il ajoute *élu*.

Jean, malgré tant de déſavantages qu'il pouvoit finir d'un ſeul mot, fut plus preſſé de venger la Pologne, que de regner ſur elle. Parvenu à la Couronne à force de mérite, il différa ſon couronnement pour ſe livrer tout entier à la guerre contre le Turc. La République reconnut cette généroſité par une autre; dérogeant aux inſtitutions pour cette fois, elle lui permit de compter ſon regne du jour de l'Élection, de décider de la paix & de la guerre, de publier des Univerſaux (*a*) ſous ſon ſceau privé pour les Diètes & la Poſpolite en cas de néceſſité. Elle lui permit encore les dépêches aux Cours étrangeres ſous le même ſceau; & enfin de nommer aux charges vacantes. Celle de Grand-Maréchal en étoit une. Ce bâton devoit ſortir de ſes mains, dès qu'il portoit le Sceptre.

(*a*) Ce ſont des lettres circulaires que les Rois de Pologne envoyent dans les Provinces & aux Grands du Royaume pour les affaires publiques. *Litteræ univerſales.*

Nous avons vû que le Roi Caſimir de ſa propre autorité, exemple inoui, en avoit dépouillé Lubomiski pour le lui donner. Jean le rendit au Fils qui en étoit digne, acte de juſtice & de politique tout à la fois. Il ramenoit à lui un cœur aliéné qui pouvoit en ſoulever d'autres. La premiere place de la République vaquoit auſſi, la Primatie (*a*). André Trzébiski en avoit fait les fonctions dans l'inter-regne; & il n'avoit pas peu contribué à l'élection de Sobieski. Il devoit s'attendre à ſa réconnoiſſance. Un autre fut nommé, André Olſowki Evêque de Culm, & Vice-Chancelier du Royaume, vraiment homme d'État. Deux regnes & deux inter-regnes l'avoient prouvé. Il paroît qu'en cette occaſion le nouveau Roi fit céder la reconnoiſſance au mérite, en même tems qu'il oublioit la pompe de ſon couronnement pour le bien de la Patrie.

Il fit encore un ſacrifice qui dut lui coûter beaucoup. Né avec un tempérament de feu, auſſi galant que

(*a*) Lengnich, pag. 247.

Année 1674.

brave, il avoit eu des maîtresses; & celle qui depuis trois ans lui faisoit oublier les autres, il avoit juré de l'aimer toujours. C'étoit le serment d'un Particulier. Roi, & devenu l'exemple des Peuples, il crut devoir y manquer; & il en fut récompensé tout le temps de sa vie; car la Reine qui jusqu'alors avoit fermé les yeux sur ces amours volages, n'en vouloit plus souffrir, dans la crainte de voir passer à une maîtresse le crédit de la Reine. Pour concevoir toutes les amertumes que les humeurs d'une Princesse encore belle & aussi fiere, auroient jettées dans la vie du Prince, il faut savoir qu'au-dessus de la foule des Rois dans les Conseils & sur les champs de bataille, il étoit au niveau du Citoyen par son amour pour la paix domestique. Un nuage qui auroit pu la troubler, l'inquiétoit plus que l'ennemi.

Mahomet ne pensoit pas pour cette année à venger la défaite de Choczin. Cuprogli étoit mort; & en mourant, les yeux sur l'Alcoran, il avoit dit: *Prophéte, je m'en vais voir si tu dis*

Année 1674.

vrai: mais vrai ou non, je suis assuré d'être heureux, si la vertu est la meilleure de toutes les Religions. La mort de ce grand homme laissoit l'Empire Othoman dans la langueur. Jean crut le moment favorable pour cueillir les fruits de sa victoire. Son premier objet fut de rendre l'Ukraine à la Pologne. Les Cosaques ne s'étoient livrés au Turc que par désespoir, & ils sentoient déja la pesanteur de ce nouveau joug; mais ils craignoient encore plus de retourner à l'ancien.

Les Maîtres du monde qui n'ont pas voulu écouter les Rebelles, ou qui leur ont manqué de parole en les punissant, après les avoir flattés du pardon, ont trouvé le secret de perpétuer les révoltes. Les Cosaques n'oserent essayer la clémence de Jean. Informés qu'il marchoit à eux, & que Mahomet n'armoit pas pour les défendre, ils chercherent un troisiéme Maître. On les vit déserter par troupes sur les terres Moscovites au-delà du Borysthène [a]. C'est sur

---

(a) Ce Fleuve dont le nom moderne est *Niéper* ou *Dniéper*, n'avoit point de sour-

Année 1674. ses bords que les Suédois mirent bas les armes, tandis que Charles XII. blessé & vaincu, après tant de victoires, fuyoit chez les Turcs.

Cependant Mahomet envoya ordre au Kan des Tartares d'employer toutes ses forces à défendre l'Ukraine, sous peine d'encourir l'indignation de la sublime Porte.

Paç avec ses Lithuaniens joignit l'Armée Polonoise au commencement de Septembre. Son égal & son rival étoit devenu son Roi ; mais la Majesté du Maître ne subjugua point la fierté du Sujet. Paç fit pendre un Tambour-Major de son Armée, qui avoit osé battre la générale par ordre du Roi, sans attendre le sien. Malheur dans tous les temps au foible qui se trouve serré entre deux Puis-

ce connue au temps d'Hérodote, *Liv.* 4, *chap.* 53. Elle s'est trouvée dans la Russie Moscovite, entre Wolock & Oleschno. Hérodote croyoit le Fleuve navigable partout. Il ne connoissoit pas sans doute les treize sauts nommés *Porouis*, que les Cosaques seuls osent franchir dans des canots ; & après le succès ils font un festin avec du millet. L'embouchure est dans la Mer Noire.

sances ! Jean dissimula cette injure. Fit-il bien ? Les Sénateurs qui marchoient avec lui, l'approuverent, parce qu'on avoit besoin de Paç. Il sacrifia son ressentiment à la République ; & il tint plus qu'il n'avoit promis dans son Election ; car il soudoya les troupes de ses deniers durant cette campagne, & il entra en Ukraine avec trente à trente-cinq mille hommes. Plusieurs Places, *Bar, Nimirow, Braclaw, Kalnik*, se rendirent aux premiers coups de canon. *Pavoloc*, avec une garnison toute Cosaque, se préparoit à une vigoureuse défense. Une sortie de la Place laissa quelques prisonniers. Jean les habilla, leur donna de l'argent, & les renvoya libres dans la Ville avec des lettres qui exhortoient les Assiégés à ne pas souffrir les dernieres extrémités, leur promettant, *parole de Roi & de Sobieski*, de ne retenir aucun de ceux qui voudroient passer dans le parti de Doroscensko. Ils se rendirent, & la bonté du Maître les retint tous sous ses drapeaux. Jean, par cette conduite où l'humanité parloit à des rebelles, épargna beau- Année 1674.

Année 1674. coup de sang Cosaque & Polonois. Tout Roi qu'il étoit, il faisoit cas de la vie des hommes. La Religion seule, mal entendue, [mal assez ordinaire en Pologne] le rendoit quelquefois barbare pour les Infidéles qui ne cessent ni d'être des hommes, ni d'être nos freres.

Le Kan avec cent mille Tartares se contentoit de côtoyer & de harceler l'Armée Polonoise, n'osant risquer une bataille.

Human, la plus grande Ville & la plus peuplée de l'Ukraine, attendoit son fort. Elle contenoit près de vingt mille habitans avec une garnison nombreuse. Jean en forma le siége en présence du Kan; il la prit, & méprisant le Tartare, il divisa son Armée pour multiplier les opérations; car les neiges & les glaces avertissoient de se hâter. Jablonowski soumit tout ce qui résistoit sur sa marche. Koreski pénétra jusqu'à Kaskow, Place dont il s'empara, sur la frontiere de Tartarie. Paç poussoit les Tartares devant lui, les battoit en détail, & favorisoit toutes les entreprises; mais son zéle s'arrêta. Il reprit le chemin de Lithuanie contre la parole qu'il avoit donnée au Roi [a]. Il est vrai que l'hyver étoit extrêmement rigoureux, les travaux continuels & les vivres difficiles. Ce ne fut pourtant pas la patience qui lui manqua. Paç étoit Soldat aussi bien que Général; mais il avoit toujours des raisons pour ne dépendre que de lui-même; & depuis que son rival étoit sur le Trône, son antipathie avoit pris de nouvelles forces. Le Lecteur ne doit pas oublier qu'en Pologne on n'est soumis à l'autorité Royale que jusqu'à un certain point: un Grand-Général la sent à peine.

Année 1674.

Le Roi, sans cette défection, auroit achevé de soumettre l'Ukraine, l'Ukraine où l'on versoit du sang depuis trente ans. Le Primat lui écrivit, " que dans les Annales de ,, Pologne il n'y avoit point d'exem- ,, ple d'une pareille scission, sous les ,, yeux même du Roi; que c'étoit ,, un forfait horrible & de la plus ,, funeste conséquence; que si l'Ar-

(a) Lengnich, p. 247. Zaluski, p. 546.

Année 1674. „ mée Lithuanienne ne rentroit pas „ dans le devoir, il falloit informer „ contre le Chef, les Colonels, & „ les juger ſuivant les Loix; qu'il ſe „ flattoit que tous les bons Citoyens „ s'intéreſſeroient à venger l'injure „ faite au Roi, à la Royauté & à la „ République [a]. „

Si Jean fût né ſur le Trône, il auroit vraiſemblablement embraſſé la ſévérité du Primat; mais il s'étoit engagé dans une ſciſſion aſſez ſemblable à celle-ci, différente ſeulement en ce que le Roi Michel ne commandoit pas en perſonne lorſqu'il fut abandonné. Il ſe rappelloit qu'ayant été proſcrit, il s'étoit vu au moment de répandre le ſang des Citoyens, & peut-être celui du Roi même. Il ſavoit donc par ſa propre expérience combien il étoit dangereux de pouſſer à bout un Grand-Général & une Armée. Il choiſit la douceur & le temps; & ſi par cette modération il ne ſurmonta pas l'inflexibilité de Paç, il n'eut pas du moins à le combattre, extrémité

(a) Zaluski, tom. I, pag. 133 645.

dont l'ennemi auroit tiré un grand avantage. Année 1674.

Jean ne pouvant plus tenir la campagne avec les troupes qui lui reſtoient, les diſtribua dans les places conquiſes. Pour lui, au lieu d'aller au milieu de ſa Cour, dans les délices de Varſovie, il ſe fixa à Braclaw, quartier d'hyver que chacun redoutoit. Cette Ville ſur le Bog avoit été priſe & ſaccagée par les Turcs en 1672. Un Artiſan de Varſovie ſe ſeroit trouvé mal logé dans la maiſon que ſon Prince habitoit. Les vivres les plus communs étoient rares; & pour nourrir les chevaux on arrachoit la paille qui couvroit les chaumieres des environs. Jean éprouvoit les travaux de la Royauté avant que d'en goûter les plaiſirs. Sa préſence produiſit deux bons effets. Elle retint les Polonois ſous les drapeaux. Ils n'oſoient murmurer ni regarder la Pologne, en voyant leur Roi partager leurs peines. Elle contint les Tartares qui ſe préparoient à profiter de la défection de Paç & de l'extrême rigueur de la ſaiſon. Nul cheval au monde n'eſt compa-

Année 1674. rable à celui du Tartare pour la fatigue ; & le Tartare eſt auſſi dur que ſon cheval.

Le Kan voyant l'Armée Polonoiſe diminuée & ſéparée, donna à ſon fils Sultan Galga une partie de la ſienne pour attaquer les Polonois du côté d'Human & de Raskow, pendant qu'il tomberoit ſur Braclaw & Kalnik ; il entreprit même le ſiége de cette derniere Place, en employant les Coſaques ; car les Tartares ne font la guerre qu'à cheval. Jean ne lui donna pas le temps de pouſſer les travaux ; il ſe préſenta, & le ſiége fut levé.

Le Kan voulut finir par un coup d'éclat. Sultan Galga avoit été reçu par-tout avec une contenance qui ne lui avoit rien permis. Le Kan réunit toutes ſes forces, & il parut aux portes de Braclaw où Jean s'étoit enfermé avec peu de troupes. Le deſſein du Kan étoit de l'attirer hors des murs, ou de lui laiſſer le chagrin de n'avoir oſé ſortir. Jean le laiſſa ſe morfondre quelques jours, & au moment qu'il y penſoit le moins, il ſortit avec ſa Cavalerie,

le chargea le ſabre à la main, lui tua deux mille hommes, & fit trois cens priſonniers dans une heure de temps. Année 1674.

Le Kan maltraité par-tout, & ne voyant aucun butin à faire dans un pays qu'il avoit ordre de conſerver, ſe retira dans ſes Etats, laiſſant les Polonois tranquilles ; tranquillité qui fut bien-tôt ſuivie des plus grandes allarmes.

Mahomet ſortit enfin de ſon aſſoupiſſement pour penſer à la vengeance. Année 1675. La rupture du Traité de Boutchaz, la déroute de Choczin, l'inſolence des Polonois qu'il traitoit de révoltés, leur foibleſſe réelle, & la grandeur de ſes forces, tout l'irritoit. Il ſe rappelloit la belle campagne qu'il avoit faite, aſſiſté du génie de Cuprogli, ſans être tenté d'eſſayer ce qu'il pouvoit par lui-même. Le plaiſir étouffoit en lui l'amour de la gloire. On croit communément que la chaſſe diſpoſe à la guerre. Mahomet ne le prouvoit pas ; tout le temps qu'il déroboit au Serrail, il l'employoit à courir les montagnes & les forêts, tandis que

Année 1675. ses sujets versoient leur sang pour aggrandir l'Empire. Un plus grand reproche à lui faire, c'est que dans ses chasses mêmes il ne tenoit pas compte de la vie des hommes. Si la guerre les détruit, les plaisirs du Souverain n'ont pas le même droit.

Le Général qu'il chargea de sa vengeance, fut *Kara-Mustapha*. Cet homme de Cour, élevé dans le Serrail, beau & bien fait, avoit plu à la Sultane *Validé* (*a*). Si les Monarques Orientaux n'étoient pas dans l'usage de couronner la beauté, sans consulter ni la naissance, ni l'intérêt, on seroit surpris de la fortune de cette femme. Elle étoit Circassienne, fille d'un Prêtre Grec, destinée à vivre du travail de ses mains. Sa mémoire doit être précieuse à la famille Othomane. C'est elle qui fit abroger la Loi cruelle de Bajazet, qui ordonnoit au Sultan de faire mourir ses freres &

(*a*) Ou Sultane Mere : celle dont le Fils est sur le Trône. On ne l'appelle *Validé* qu'après le Couronnement de son Fils, titre qu'elle perd s'il vient à mourir, ou à être déposé.

ses oncles pour s'assurer sur le Trône. Autant que cette Sultane étoit humaine, autant elle aimoit fortement. Ce ne fut point assez pour son favori d'être *Caimacan* ou Gouverneur de Constantinople, il monta au Viziriat. Il étoit neveu de Cuprogli, & plein de présomption, il prétendoit le surpasser dans sa premiere campagne. De plusieurs Armées il en composa une qui auroit suffi à renverser la plus grande Puissance de l'Europe. Le rendez-vous fut à Bender, autrement Tékin, cette Place où de nos jours Charles XII. prisonnier se faisoit encore craindre. Année 1675.

Les Triomphes de Jean avoient empêché de sentir les maux de la République ; on les enfloit en ce moment, & on murmuroit contre lui comme auteur de la guerre. On disoit " qu'on n'auroit jamais dû irriter „ Mahomet ; qu'il falloit s'en tenir „ à la paix qu'on avoit jurée avec „ lui ; que la victoire de Choczin ne „ produisoit que des fruits amers ; „ que la Pologne ne pouvoit pas „ lutter long-temps avec l'Asie ; qu'il „ étoit sage de se soumettre à son

Année 1675. „ destin ; qu'il valoit mieux payer „ un tribut, que de se livrer à une „ ruine totale ; que le nom de *tri-* „ *butaire* n'est qu'un phantôme qui „ épouvante une fierté mal-enten- „ due ; que les plus grandes Puis- „ sances de l'Europe, en payant des „ subsides, se rendent tributaires „ elles-mêmes ; que l'Empire même „ d'Allemagne l'avoit été de celui „ de Constantinople ; & qu'enfin ce „ mal, si c'en est un, étoit préfé- „ rable à toutes les horreurs dont on „ étoit menacé. „

De pareils discours dans un Etat purement monarchique, passent comme un nuage. Le Monarque qui les entend ou les ignore, perd ou sauve son peuple à sa fantaisie. Mais dans un Gouvernement mixte, il faut qu'il subjugue ses sujets par la raison, avant que de vaincre ses ennemis par la force.

Jean, pour rassurer la Pologne, quitta l'Ukraine, où il laissa des garnisons, & mena le reste de ses troupes à Léopol sur la fin d'Avril. Les siéges, les combats, les rigueurs de l'hyver, les maladies avoient beau-

coup diminué son Armée, si c'en Année 1675. étoit une. Il fit des recrues à la hâte, il les tira du sein du murmure & de la terreur ; & à dire vrai, il falloit qu'il eût un grand ascendant sur les esprits, aussi grand qu'étoit son nom, pour que la République consentît à s'exposer avec lui. Il envoya ordre aux Lithuaniens de joindre incessamment, après avoir écrit au Grand-Général Paç d'un style propre à le toucher, & il forma son plan de défense. Mesurant la science du Vizir à la sienne, il ne douta pas de le voir fondre sur le Palatinat de Russie, qui lui ouvriroit le sein de la Pologne. Dans cette idée, il confia six mille hommes au sage Jablonowski, avec ordre de se retrancher sous le canon de Zloczow, pour garder le passage. Zloczow appartenoit en propre à Jean, & il en avoit fait une citadelle pour la Pologne. Il lui restoit douze mille hommes pour soutenir le plus grand poids de la guerre. Léopol est une très-mauvaise Place, & cependant d'une importance extrême pour couvrir la Russie & les Provinces voisines. C'est aux portes

Année 1675. de cette Ville que Jean attendoit l'ennemi. Il fut bien étonné lorsqu'au commencement de Juillet il apprit que le mal-adroit Vizir entroit en Ukraine pour s'amuser au siége d'Human, au lieu de venir du premier bond écraser une petite Armée dont la destruction lui livroit la Pologne. *Puisqu'il n'en sçait pas davantage*, dit le Roi, *je rendrai bon compte de sa grande Armée avant la fin de la campagne.*

La défense d'une Ville étoit alors une terrible commission. Dans la guerre, entre les Puissances de l'Europe, si on rend une Place, le pis aller c'est d'être prisonnier de guerre jusqu'à un échange; mais entre les Turcs & les Polonois il s'agissoit de l'esclavage qu'un homme de cœur redoute plus que la mort; & avec Kara-Mustapha on pouvoit s'attendre à toutes les horreurs.

Human se défendit quinze jours contre tant de forces. L'Artillerie Turque étoit écrasante, les menaces terribles. Enfin la Place ouverte en plus d'un endroit, & sans espoir d'être secourue, capitula; mais le

Visir, par une barbarie qu'on pardonne à peine dans un assaut, s'enyvra de sang. Vingt mille ames périrent; on voyoit l'enfant vomir le lait avec le sang sur le sein de sa mere: il crut sans doute effrayer la Pologne, & la soumettre par la terreur. Année 1675.

Human lui avoit coûté trop de temps & de soldats pour entreprendre d'autres siéges en Ukraine. Il tourna sur sa gauche, vint à grandes journées en Podolie. Quelques Places que la République y conservoit encore, étoient mal pourvues de troupes & de munitions. Elles appartenoient à des Seigneurs particuliers qui les avoient négligées. Un Fort se trouvoit sur la route du Vizir. Il l'emporta en passant. Il y avoit quelques familles Valaques qui depuis un siécle avoient passé au service de la Pologne, & s'y étoient distinguées de pere en fils. « C'est „ donc ainsi, leur dit-il, que vous „ trahissez le Grand-Seigneur qui „ tient la Valaquie sous sa pro- „ tection; l'Univers apprendra par „ votre exemple à respecter ses

Année 1675. „ Maîtres. „ Il les fit empaler [a]. Ces empalemens furent réitérés à Mikuliny après l'assaut. Ensuite le Visir ouvrit la tranchée devant Podahieç. Jean comptoit sur la bonté de la place, & encore plus sur l'expérience du Commandant Makowiski. C'étoit un brave homme : mais on ne l'est pas toujours. Il eût peur de l'empalement ainsi que les principaux Officiers. La place se rendit sans combattre ; & malgré cet abandon à la clémence du vainqueur, elle en éprouva toute la rigueur, sauf l'effusion du sang. Les Temples & les tombeaux furent violées, les fortifications rasées, les richesses pillées, & les habitans réservés à l'esclavage, le Commandant lié avec la foule.

L'atrocité du Visir produisit deux effets biens différens. Les ames foibles cédoient à la premiere attaque afin de sauver leur vie. Les ames fortes au contraire cherchoient à mourir les armes à la main.

Tel fut celui qui défendit Sbaras,

(a) Zaluski, tom. 1, pag. 555 & suiv.

grand château couvert de quelques dehors, posé sur une montagne & faisant partie du grand domaine de Wieçnowieçki, Petit-Général de l'Armée Polonoise. Ce Seigneur y avoit fait entrer six cens Fantassins commandés par des Auteuils, Gentilshomme François, originaire de Picardie. Il étoit difficile de confier la place à de meilleurs mains. Il se défendit vigoureusement pendant quatorze jours. Le Visir frémissoit & menaçoit à son ordinaire. Des Familles Nobles qui s'étoient refugiées dans le château, pressoient des Auteuils de se rendre. Sourd à leur crainte, il les menaça de les chasser de la place s'il entendoit encore ce propos timide. Les lâches se turent : mais saisissant un moment où des Auteuils étoient sans défense, ils le percerent de plusieurs coups, & le jetterent par-dessus les murailles. Le Visir lui-même eut horreur de ce forfait ; & couvrant sa cruauté naturelle du masque de la justice, il fit couper toutes les têtes qu'il trouva dans la place, pour venger, disoit-il, la mort du Commandant. Année 1675.

Année 1675.

Le Barbare, par ses succès sanglans, ne faisoit que préluder à la victoire complette qu'il méditoit. En posant son camp devant Sbaras, il avoit détaché cinquante mille hommes sous la conduite de Nuradin Sultan, avec ordre d'attaquer le Roi sans faire quartier à personne, & de répandre la destruction sur sa route.

L'Armée du Roi dans le camp de Léopol avoit reçu quelques recrues : la totalité faisoit quinze mille hommes. Paç dans ce danger extrême ne s'étoit pas pressé de joindre avec ses Lithuaniens. Léopol, Ville très-considérable par le commerce qui s'y fait, par ses richesses, par le grand nombre de ses habitans de toute Nation & de toute Religion, par trois Siéges d'Archevêque, l'un pour les Catholiques Polonois, l'autre pour les Arméniens, le troisieme pour les Schismatiques Grecs; Léopol avec cette importance est une des plus mauvaises places à défendre. Située dans un fond, elle est entourée de hauteurs qui la commandent, & qui, en certains endroits, la serrent de si près qu'on pourroit avec la main

Année 1675.

jetter des pierres sur le rempart. D'un autre côté ces hauteurs, en s'éloignant, forment un croissant fort spacieux. C'est-là où le Roi campoit; & c'est-là où la petite Armée s'effrayoit pour lui, en le conjurant de mettre du moins sa personne en sureté : *Vous me mépriseriez*, dit-il, *si je suivois votre conseil* (*a*).

Il est étonnant que le Visir ne soit pas venu en personne lui présenter la bataille, au lieu de s'occuper à prendre de mauvaises places. C'étoit ici l'affaire d'honneur, l'affaire capitale qui terminoit tout. Le Tartare qu'il en chargeoit n'avoit pas une réputation à désespérer. Ce qu'il fit de mieux, ce fut d'employer la rapidité. Sa marche ressembloit à un feu dévorant. Tous les Villages & les Hameaux s'embrâsoient par son ordre. Il parut comme un éclair devant le petit camp de Jablonowski. Il tenta même quelque chose sur les retranchemens; mais ce Général lui fit bien-tôt sentir qu'il n'étoit pas

(*a*) Zaluski, tom. 1, pag. 555.

Année 1675. facile à entamer ; & le Tartare vouloit conſerver toutes ſes forces pour une plus grande opération. Sa célérité & ſon attention à enlever tous les Coureurs Polonois furent ſi ſuivies, que ſans les flammes qui s'approchoient de Léopold, le Roi qu'on ne ſurprenoit gueres, étoit ſurpris.

Ce fut ſur les dix heures du matin qu'on apperçut l'Armée ennemie, toute cavalerie Turque & Tartare, dans une vaſte plaine qui venoit ſe terminer au pied des montagnes. On étoit au mois d'Août. Il neigea ; & un autre nuage fondit en grêle fort groſſe, qui fut plus incommode aux Infidéles qu'aux Chrétiens. Tout ce qu'il y avoit de Prêtres, d'Evêques, & de mauvais Phyſiciens dans l'Armée Chrétienne, cria *au miracle* ; & les Mémoires du tems ſoutiennent que c'en étoit un. Le Roi s'en aida pour inſpirer la confiance à ſa petite Armée, sans négliger la prudence humaine (*a*). Il n'attendit pas l'ennemi dans ſon camp. Il ſe porta ſur

(*a*) Id. ibid.

les

les hauteurs. Il ordonna aux Towarisz de planter leurs lances ſur les ſommets, afin de ſe multiplier aux yeux de l'ennemi qui gagnoit déjà le pied des montagnes. Il fit deſcendre ſon Régiment de Dragons par pelotons à la faveur des brouſſailles. Ces Dragons tirant de fort près contraignirent l'avant-garde ennemie à s'éloigner. Un Eſcadron Polonois remplit le premier vuide : d'autres ſe preſſerent, arriverent, & bien-tôt toute l'Armée ſe forma en bataille, tandis que les lances des Towarisz figuroient encore ſur les hauteurs. Année 1675.

Les Infidéles ne voyant plus rien deſcendre, & ſe confiant au nombre, chargerent avec des cris & des hurlemens qui produiroient peut-être un effet funeſte ſur des combattans qui les entendroient pour la premiere fois. Les Polonois n'en furent pas effrayés ; mais la charge fut terrible. Ils flottoient : le Roi les remit, & laiſſa jetter aux Infidéles leur premier feu. Ils reviennent pluſieurs fois à la charge ; & on ſe contente de les recevoir avec fermeté. Le Roi avoit embuſqué une troupe pour les pren-

Année 1675. dre en flanc ; & une batterie s'avançoit sur une colline pour les foudroyer. C'étoit le moment qu'il attendoit pour les charger à son tour. Jamais Général plus décidé, & jamais les troupes Polonoises ne montrerent plus de valeur. Les Infidéles attaqués en tête & en flanc plient à la seconde charge, la déroute se met parmi eux. On les poursuit jusqu'à un marais profond où un grand nombre s'abîme. Ils laissent quatorze à quinze mille hommes sur le champ de bataille, & la nuit sauve le reste. Nuradin s'étoit vanté de prendre le Roi & de le mener au Visir. Il pensa être pris lui-même, & il porta la nouvelle de sa défaite au camp de Sbaras (*a*).

Le Visir consterné voulut terminer la campagne par un coup d'éclat. Ce n'étoit pas en marchant lui-même au Vainqueur pour lui arracher la victoire, mais en prenant Trembowla (*b*), à l'entrée de la Podolie.

(*a*) Id. ibid.

(*b*) Les Géographes François écrivent *Tremblowa*. Ils devroient consulter les naturels du Pays.

Cette Forteresse, avec de grandes & bonnes défenses, est suspendue sur un rocher dont l'accès n'est praticable que par un endroit qui conduit à une petite plaine bordée de bois épais. Ce côté accessible est défendu par deux ravelins, avec de bons fossés & un chemin couvert. La riviere d'Ianow, profonde & bourbeuse, fait presque le tour du rocher, ce qui oblige une Armée à se séparer en plusieurs quartiers pour former le siége. Année 1675.

Kara-Mustapha se flattoit d'emporter la place avant que Jean pût l'inquiéter ; & pour y réussir plus promptement en épargnant le sang des Janissaires, il employa la souplesse avant la force. La réputation du Commandant l'inquiétoit. C'étoit un Juif renégat qui avoit quitté la Loi de Moïse pour celle de Jesus, plus zélé contre les Circoncis que s'il ne l'eût pas été lui-même, Samuel Chrasonowski. Le Visir lui fit écrire par Makowiski son captif ; « qu'il ne s'obstinât pas témérairement à défendre une place qui seroit infailliblement prise ; qu'il

Année 1675.

„ pensât plutôt à mériter la clémence „ du vainqueur qu'à irriter sa colere ; „ qu'en se soumettant à un destin „ inévitable, il seroit traité favora- „ blement, lui, la garnison & la „ bourgeoisie ; que malgré les ordres „ séveres de Mahomet il pouvoit „ faire grace à qui il vouloit, & sur- „ tout distinguer les gens de cœur „.

Chrazonowski fit une double réponse ; l'une à Makowiski en ces termes : “ Je ne suis pas surpris „ qu'étant dans les fers tu ayes l'ame „ d'un esclave : mais ce qui m'étonne, „ c'est que tu oses me parler de la „ clémence du Visir, après les mal- „ heurs de Podahyeç & les tiens. „ Adieu : tout le mal que je te sou- „ haite, c'est de vivre long-tems „ dans l'infamie & les fers que tu „ mérites. La mort que tu ne sais pas „ te donner, seroit une grace pour „ toi „.

La réponse au Visir n'étoit pas moins fiere : “ Tu te trompes, si tu „ crois trouver ici de l'or : il n'y a „ que du fer & des Soldats en petit „ nombre. Mais notre courage est „ grand. Ne te flatte pas que nous

Année 1675.

„ nous rendions : il faut que tu nous „ prennes lorsque le dernier de nous „ expirera. Je te prépare une autre „ réponse par la bouche du ca- „ non (*a*) „.

Le Visir écumant de rage fit battre la place à tout excès. S'il manquoit de conduite, il ne manquoit pas de bravoure. On le voyoit souvent dans les tranchées, malgré le feu des ramparts, pour presser les Janissaires. La Place se défendoit au-delà de ce qu'on en pouvoit attendre. Ce que je vais raconter sera peut-être traité de fable : mais je le trouve prouvé plus que beaucoup de faits dont on ne doute pas. La femme du Commandant Juif, aussi belle que Judith & plus entreprenante, ne pouvant, à son exemple, couper la tête du Visir endormi, versoit le sang des Tucs dans des sorties qu'elle conduisoit elle-même, combloit leurs travaux & combattoit sur la brêche. Mais que peuvent les forts quand les foibles en plus grand nombre ne cherchent qu'à céder ?

(*a*) Zaluski, tom. 1, pag. 155 & suiv.

Année 1675. Chrazonowski avoit ici le même inconvénient qui avoit perdu des Auteuils & Sbaras. La Nobleſſe réfugiée voyant une brêche ouverte qui s'élargiſſoit d'heure en heure, & ſe repréſentant la fureur implacable du Viſir, ſi on ſouffroit l'aſſaut, perdit courage. Son déſeſpoir étoit d'autant plus grand qu'elle n'attendoit aucun ſecours : elle ſe trompoit; l'Armée de Lithuanie avoit enfin joint les Polonois au camp de Léopol. Le Roi marchoit; & prenant en paſſant le petit corps de Jablonowski, il ſe trouvoit fort de trente-trois mille hommes; mais un ſecours dont Tremblowla n'avoit aucune nouvelle, ne produiſoit rien pour la criſe où l'on étoit. La Nobleſſe effrayée, au lieu de continuer à combattre comme elle avoit fait, communiqua ſa frayeur aux Officiers de la Garniſon; & accoutumée à partager le pouvoir ſouverain dans les Diètes, elle ſe regarda dans cette extrémité comme repréſentant la Patrie. Elle s'arrogea donc le pouvoir de diſpoſer du ſort de Trembowla.

Année 1675. L'Héroïne Juive écoutoit les délibérations ſans être apperçue. On parloit décidément de ſe rendre. Elle vole à ſon mari ſur la brêche; elle l'inſtruit au milieu du feu. Ce brave homme accourt à ce conſeil de lâches : « il n'eſt pas certain, leur „ dit-il, que l'ennemi nous prenne; „ mais il l'eſt que je vais vous brûler „ dans cette ſalle même, ſi vous per- „ ſiſtez dans votre lâche deſſein. Des „ Soldats ſont aux portes la mêche „ allumée pour exécuter mes ordres „. La vue d'une mort inévitable leur remit les armes à la main, & ils tâcherent d'effacer leur honte.

Le Viſir n'ignoroit pas la marche de Jean, & il précipitoit les attaques. La place avoit déja ſoutenu quatre aſſauts, Chraſonowski lui-même trembloit pour le cinquiéme. Sa femme prit cette juſte inquiétude pour une foibleſſe de mauvais augure. Une femme qui a franchi une fois la timidité de ſon ſexe, devient plus qu'homme. Cette Romaine du Nord, armée de deux poignards, dit à ſon mari : en voilà un que je te deſtine ſi

Année 1675. tu te rends; l'autre eſt pour moi (*a*).

Ce fut dans ce moment de détreſſe que l'Armée Polonoiſe arriva. Le Viſir ne croyant pas que le Roi y fût en perſonne, ſe déterminoit à combattre. Un eſpion Polonois qui fut pris le déſabuſa. Il portoit une lettre écrite de la main du Roi; & déja des ſignaux l'annonçoient aux aſſiégés qui recueilloient le reſte de leurs forces avec de grands cris de joie. Le Viſir leva le ſiége, n'oſant commettre ſa fortune avec celle de Jean. L'événement l'y força parce qu'il prit ſon parti trop tard. Il repaſſoit l'Ianow; la moitié de ſon armée étoit encore en deçà de la riviere. Jean chargea en criant aux premiers eſcadrons qu'*il ne leur demandoit que ce qu'il alloit faire lui-même*. Le combat fut long, & les Turcs montrerent qu'avec un Chef digne d'eux, ils auroient pu prétendre à la victoire. Ils perdirent ſept à huit mille hommes, & ſe retirerent ſous le canon de Kaminiek.

Les garniſons des Places qu'ils

(*a*) Id. Ibid.

avoient priſes n'attendirent pas la vengeance des Polonois; elles les abandonnerent pour aller rejoindre leur armée. Trembowla délivré rendit graces à la fermeté de Chraſonowski. Il fut élevé aux honneurs militaires. Sa femme ſe contenta des applaudiſſemens de la Nation; & le ſoldat reçut de l'argent d'une République pauvre. Telle fut toujours la pratique des Vainqueurs du monde pour le Soldat, de l'argent ou des terres. Année 1675.

Kara-Muſtapha avoit appris que le grand nombre, la cruauté, la préſomption ne ſuffiſent pas pour vaincre. Il s'arrêta quelque temps ſous Kaminiek, & reprit le chemin du Danube. Il avoit fait de grands maux à la Pologne par le pillage, la dévaſtation, la démolition des Villes & des Forts, & par le grand nombre d'eſclaves qu'il emmenoit. Il n'en eſt pas de la Pologne comme des Pays commerçans. Londres ravagée par la peſte & incendiée en 1666, au fort d'une guerre malheureuſe, fut rebâtie en trois années, beaucoup plus belle & plus commode qu'elle

Année 1675. n'étoit auparavant. Les villes de Pologne une fois détruites ne se rétablissent plus. Mais tous ces maux n'étoient rien en comparaison de ceux que le Visir auroit pu faire. Il étoit aux frontieres de la République dès le mois de Juillet. Un Capitaine expérimenté avec les forces qu'il avoit, feroit venu donner la Loi à Varsovie, & auroit mis la Pologne au rang des Provinces Turques ; ou enfin le moindre fruit qu'il auroit dû tirer de sa campagne, c'étoit de s'établir dans le Palatinat de Russie, de se maintenir dans l'Ukraine & la Podolie. Maître comme il l'étoit du Niester, Kaminiek & Choczin derriere lui, cette position auroit marqué le destin de la Pologne pour la campagne suivante.

Les Diètes dans la suite firent un crime à Jean de n'avoir pas formé sur le champ le siege de Kaminiek. La Place venoit de recevoir un convoi de cinq cens chariots, avec un renfort de Janissaires; la saison étoit avancée, tout le pays mangé : les choses étant ainsi, pouvoit-il commencer un siege dont le progrès seroit

de longue haleine & le succès douteux? Il se contenta de brûler les villages, les hameaux & les batteaux qui servoient à l'approvisionnement de la Ville. Il lui ôta encore la ressource des hommes & des bêtes, en les transportant sur les terres de la République. Par cette conduite il préparoit le recouvrement de Kaminiek, assez glorieux d'ailleurs d'avoir triomphé de tant d'ennemis avec tant d'inégalité dans les forces. Cette campagne doit apprendre aux Nations foibles à ne pas désespérer, quand elles ont de grands Rois. Année 1675.

L'Armée prit ses quartiers d'hiver, & Jean vint se reposer à Zolkiew, Ville dans le Palatinat de Russie, à trois lieues de Léopol. C'étoit une partie de la fortune des Zolkiewski, ses ayeux maternels. Le Château passoit pour un chef-d'œuvre d'Architecture, dans un pays où elle est encore en enfance. Il affectionna constamment ce séjour.

C'est-là qu'il apprit la mort d'un Héros François, dont il fut vivement touché par un effet de cette sympathie que les Grands Hommes

Année 1675. sentent les uns pour les autres ; & quel eût été son attendrissement, s'il eût pu prévoir qu'un jour le sang de Turenne se mêleroit avec le sien ?

Cependant Varsovie étoit impatiente de revoir son Roi. Les dix-huit mois qui s'étoient écoulés depuis l'élection, il les avoit employés dans les travaux à mériter de plus en plus la Couronne ; & la Couronne n'étoit pas encore sur sa tête. Il se rendit donc aux vœux de sa Capitale où, avant le couronnement, il reçut un honneur qui n'arrive qu'aux Princes dont le nom étonne la terre. Une Puissance éloignée, qui n'avoit rien à démêler avec la Pologne, la Perse, lui envoya un Ambassadeur. Le Sénat se flatta d'abord qu'il venoit proposer une ligue contre Mahomet : l'illusion fut courte. L'unique objet de cette magnifique Ambassade, c'étoit de féliciter Jean sur ses victoires, & de lui demander son amitié.

Année 1676. Après cette représentation, la République ne s'occupa plus que du couronnement. Il fut fixé au 2 Février. La Pologne pour le choix de

la scène fait comme la France. Au lieu de sacrer ses Rois dans sa Capitale, elle les méne à grands frais dans une Ville moins commode & moins belle, à Cracovie, parce que Ladislas Loketek, au quatorzieme siécle, s'y fit couronner. Cette ancienne Cité, plus grande que peuplée, sur le bord de la fistule, montre un établissement qui fait honneur à la France. Son Université, la plus célébre du Royaume, qu'on appelle la Ville de Sorbonne, doit effectivement sa naissance à des Docteurs de Sorbonne comme on pouvoit l'être au XIV siecle, lorsque Casimir III, surnommé *le Grand*, les appella. Deux Dictionnaires, *Moréri* & *Trévoux*, attribuent cet établissement à Casimir I dans le onzieme siecle, avant que la Sorbonne existât en France. Année 1676.

Ceux qui aiment les grands spectacles, sans penser à ce qu'ils coutent aux peuples, seroient frappés de celui-ci. On y voit la magnificence Asiatique se mêler au goût de l'Europe. Des Esclaves Ethiopiens, des Orientaux en vêtemens de cou-

Année 1676.
leur du ciel, de jeunes Polonois en robe de pourpre, une Armée qui ne veut que briller : les voitures, les hommes & les chevaux disputant de richesses, l'or effacé par les pierreries : ce fut au milieu de ce cortége que Jean parut sur un cheval de Perse, marchant à une couronne que ses vertus lui avoient gagnée.

La Pologne dans l'inauguration de ses Rois, leur présente le Trône & le Tombeau. On commence par les funérailles du dernier Roi, dont le corps reste en dépôt jusqu'à ce jour. Dans l'occasion présente, par un événement singulier, il y en avoit deux. On voyoit sur le même char *Jean Casimir*, mort en France depuis peu, après son abdication, & *Michel*. Cette pompe funèbre ressemble en beaucoup de choses à celle des autres Rois. Je n'en citerai qu'une singularité. Aussi-tôt que le corps est posé sur le catafalque élevé dans la Cathédrale, un Hérault à cheval, armé de pied en cap entre par la grande porte, court à toute bride, & rompt un sceptre contre le catafalque. Cinq autres courant de même brisent l'un la couronne, l'autre le globe, le quatrieme un cimetere, le cinquieme un javelot, le sixieme une lance : le tout au bruit du canon, des trompettes, & des tymbales.

Année 1676.

Une dispute très-vive entre le Primat & l'Evêque de Cracovie pensa retarder la sépulture & le couronnement. Tous deux vouloient officier dans les obseques. Après bien des discussions qui tinrent toute la Cour en haleine, on les concilia. Le Primat représenta aux Autels, & l'Evêque en chaire, en prononçant l'Oraison Funebre. Ce jour de deuil est suivi du jour de joie.

La Reine avoit tout remué dans la Diète préliminaire pour être couronnée en même tems que son auguste époux. Elle avoit rencontré bien des difficultés dont le Roi l'avoit fait triompher. Les Reines de Pologne ont un intérêt particulier au couronnement. Sans cette solemnité, la République dans leur viduité ne leur doit point d'appana-

Année 1676. ge (*a*); & même elle ceſſe de les traiter de Reines. Il s'eſt pourtant trouvé deux Reines qui ont ſacrifié tous ces avantages à leur Religion: l'Epouſe d'Alexandre, au ſeizieme ſiecle, & celle d'Auguſte II, au dix-ſeptieme. La premiere profeſſoit la Religion Grecque : la ſeconde, le Luthérianiſme qu'Auguſte venoit d'abjurer : ni l'une, ni l'autre ne furent couronnées. Le moment de ſatisfaire Marie étoit venu. Le Primat tenoit les deux Couronnes ; mais comme elle montoit ſur le Trône pour s'aſſeoir à la gauche du Roi, des murmures s'éleverent, des voix qui proteſtoient. On avoit prévû l'orage ; il fut appaiſé par de fideles ſerviteurs du Roi répandus çà & là dans la vaſte Cathédrale ; & les deux têtes furent couronnées (*b*).

La pompe finit par un uſage aſſez ſingulier : un Evêque de Cracovie aſſaſſiné par ſon Roi, dans le on-

(*a*) Cet Appanage ou Douaire eſt de deux mille ducats, aſſigné ſur les Salines & ſur les Staroſties de Spiz & de Grodeck.

(*b*) Zaluski, tom. 1, pag. 678.

zieme ſiecle, cite à ſon Tribunal, c'eſt-à-dire, dans la Chapelle où ſon ſang fut verſé, cite le nouveau Roi comme s'il étoit coupable de ce forfait. Jean s'y rendit à pied & répondit comme ſes prédéceſſeurs ; " que ce „ crime étoit atroce, qu'il en étoit in„ nocent, qu'il le déteſtoit & en de„ mandoit pardon en implorant la „ protection du S. Martyr ſur lui & „ ſur le Royaume (*a*). „ Il ſeroit à ſouhaiter que dans tous les Etats on conſervât ainſi les monumens des crimes des Rois. La flatterie ne leur trouve que des vertus. Année 1676.

On frappa des médailles où l'on voyoit une épée nue paſſée dans pluſieurs couronnes de lauriers ; & à la pointe la Couronne Royale, avec cette légende, *per has ad iſtam* : c'eſt par celles-là qu'il eſt arrivé à celle-ci. Jean avoit rempli tout le ſens de la légende. Les acclamations redoublerent, lorſque ſuivi du Sénat, & des Grands-Officiers, tous à cheval, il ſe rendit à la place publique. Là ſur un théâ-

(*a*) Id. ibid. pag. 597.

Année 1676. tre élevé, couvert des plus riches tapis de l'Orient, il reçut le ferment de fidélité des Magiftrats de Cracovie dont il annoblit quelques-uns. C'eft la feule occafion où un Roi de Pologne puiffe faire des Nobles. La Nobleffe ne doit fe donner que dans une Diete, après dix ans au moins de fervice militaire.

Avant le regne de Jean, la Maifon Militaire des Rois de Pologne confiftoit en fix cents Gardes-du-Corps, fix Compagnies de Cavalerie légere de cent chevaux chacune, & un Régiment d'Infanterie de douze cens hommes. Jean y ajouta une Compagnie de Cent-Suiffe, comme en France, cinq cens Janiffaires que fes victoires lui avoient donnés, & deux cens *Heiduques*. Ces Heiduques fe préfentent dans le monde fous différentes formes. En Hongrie ils combattent dans l'infanterie; en Allemagne & ailleurs, felon la fantaifie, ils font cortége derriere les caroffes des Seigneurs; en Bulgarie, près du Mont Hœmus & dans d'autres paffages, ce font des brigands qui détrouffent les paffans. La Ré-

publique laiffa faire Jean fur le nombre de fa garde, parce qu'elle n'entroit point dans cette dépenfe. Année 1676.

La folemnité du Couronnement étant finie, la Diète s'ouvrit. La République commença par remercier fon Roi de tout ce qu'il avoit fait pour elle, depuis fon Election, en le fuppliant de ménager fa vie dans les combats. Des Sénateurs & des Nonces en grand nombre, lui firent une autre priere qui les flétriffoit autant qu'elle honoroit le Prince. Eblouis par fes grandes qualités, ils le prefferent de réunir à la Couronne la charge de Grand-Général, à laquelle il n'avoit pas nommé, quoique vacante depuis fon élection au Trône. Ceux qui faifoient cette priere violoient les conftitutions & trahiffoient la République. C'eft ainfi que les Rois, par la foibleffe & l'adulation des Sujets, deviennent defpotes; & quand il faut les reporter au point d'où ils font partis, les convulfions font affreufes. Jean n'abufa point de ce zèle inconfidéré; c'étoit être bien grand que de ne pas vouloir l'être

Année 1676. trop. Il dispoſa de cette importante place en faveur de Démétrius Wieçnowieçki, Petit-Général de Pologne. Il étoit du Sang du dernier Roi. On l'appelloit le Prince de Mitre. Il avoit eu de grands démêlés avec Sobieski, Grand-Général. Sobieski, Roi, les oublioit; & dans cet oubli il montroit ſon amour pour la paix civile. S'il eût ſuivi ſon penchant, ſa reconnoiſſance, & le dégré de mérite, il auroit préféré Jablonowski qui ne fut que Petit-Général; mais il ſavoit que ſon ami conſentoit à cet arrangement pour éviter les aigreurs & les diſſenſions. Elles ceſſerent effectivement; & dès lors perſonne ne montra plus de fidélité & d'attachement pour ſon Roi que Wieçnowieçki. Les zélés déchus de leur premier but, voulurent du moins affoiblir le pouvoir des Généraux, pour augmenter celui du Roi. Le Généralat eſt perpétuel; ils voterent pour le rendre *triennal*, & le ſoumettre à prêter ſerment au Roi comme à la République. Il eſt peu d'hommes dont les mœurs ſoient à

l'épreuve du Trône. Le Roi qui, dans le tems de ſon Généralat, eût été révolté d'une pareille propoſition, l'appuyoit en ſecret. La Reine n'étoit pas d'un caractere à vouloir tout ce que le Roi vouloit. Elle affectionnoit Jablonowski. Elle vouloit le voir jouir du Petit-Généralat dans toute ſon étendue, & du grand également, lorſque le tems le lui donneroit. Elle traverſa la propoſition par des intrigues ſourdes qui frappent plus ſouvent au but que les coups portés à découvert (*a*). Le Généralat eſt encore perpétuel. Année 1676.

Un autre différend s'éleva entre le Grand & le Petit-Général de Lithuanie. Ce dernier, Radziwil, reprochoit à Paç d'avoir abandonné le Roi en Ukraine, & il prétendoit que pour le punir & pour le bien public il convenoit de ſouſtraire à ſes ordres le Petit-Général avec ſa diviſion. Il ſe flattoit d'autant plus d'être écouté, qu'il avoit épouſé une Sœur de Roi, d'un Roi que

(*a*) Zaluski, tom. 1, pag. 678. & 679.

Année 1676. Paç avoit griévement offensé. Les esprits se partagerent avec chaleur, entre les deux partis. Le Roi qui trouvoit ici une belle occasion de se venger de Paç, fut neutre; & les choses resterent comme elles étoient dans l'Armée de Lithuanie (*a*). Mais ce ne fut pas sans de longs débats.

Tant de contestations consumoient un tems bien précieux. Mahomet frémissoit sur son Trône contre une petite République, qui depuis quatre ans osoit lutter avec lui. Son Visir Kara-Mustapha étoit humilié de n'avoir pû la soumettre. Tous deux forgeoient les derniers foudres; & on le savoit à Cracovie. Les Princes Chrétiens qui, au tems des croisades alloient attaquer des Infidéles qui ne leur disputoient rien, refusoient à la Pologne les secours qu'elle leur demandoit, & dont ils l'avoient flattée. C'étoit un reproche amer qu'on faisoit à l'Ambassadeur de France, Forbin, Evêque de Marseille. La Reine qui lui

(*a*) Id. ibid.

avoit des obligations l'avoit fait nommer au Cardinalat. Le Primat qui s'en croyoit plus digne, désapprouva hautement la reconnoissance de ses Maîtres: “ quelle injustice, disoit-il, un Étranger vient nous ravir „ à nous autres Polonois la nomination de Pologne; & quel Étranger? Un homme qui abuse de son „ caractere d'Ambassadeur pour acheter la Pourpre en nous trompant. Où sont les subsides qu'il „ nous a promis „? La plainte du Primat sur la préférence des Étrangers a dû se renouveller bien des fois. La Cour de Pologne n'a part aux nominations des Couronnes que depuis le Roi Casimir, qui obtint cette égalité avec les autres Souverains: mais ce sont ordinairement des Étrangers qui en profitent. Ce démêlé où la République entroit en applaudissant au Primat, retarda le Chapeau, qui n'arriva que longtems après en 1689. Mais les subsides n'arriverent point. Les autres Cours ne tinrent pas mieux leurs promesses [*a*]. Année 1676.

(*a*) Id. ibid. pag. 651.

Année 1676.

La République ne chercha donc ſon ſalut que dans ſes propres forces. Le Decret de la Diète les porta juſqu'à cent mille hommes, en ordonnant des impôts proportionnés. Jamais la Pologne n'auroit mis ſur pied tant de troupes réglées. Mais autant que le projet étoit grand, autant l'exécution étoit difficile, pour ne pas dire impoſſible; & d'ailleurs le Decret déplut aux Provinces. La ſource du mécontentement fut un bruit qui ſe répandit que le Roi traitoit une choſe dans la Diète, & qu'il en négocioit une autre; que la paix étoit arrangée ſecrettement avec le Turc; & que cette grande inquiétude qu'il affectoit, n'étoit qu'un prétexte pour lever des impôts qui ne rentreroient pas dans les bourſes des Particuliers, dès qu'une fois ils en ſeroient ortis.

Il étoit vrai que Jean employoit la médiation du Moldave & du Valaque: mais les nouvelles qui arrivoient n'offroient que des conditions extrêmement dures. Voilà ce que les Provinces contribuables ne

Année 1676.

ne vouloient pas croire; & cette erreur refroidit toutes les volontés, de ſorte que les levées d'hommes & d'argent furent lentes, & bien au-deſſous du Decret de la Diète (*a*).

D'autre part, le bruit des grands projets de la Diète avoit frappé Conſtantinople. Mahomet à tout événement vouloit les ſurpaſſer. Cent vingt mille Turcs & quatre-vingt mille Tartares prirent les armes pour venger l'honneur du Croiſſant. Mais le Sultan étoit dans une grande perplexité ſur le choix du Général. Kara-Muſtapha ne vouloit pas s'expoſer à de nouvelles humiliations. Huſſeim, qui avoit combattu à Choczin, étoit mort de ſes bleſſures. Les intrigues du Serrail vouloient décider la queſtion. La Sultane Validé portoit un ſujet; la Sultane favorite un autre; le Viſir un troiſieme. Les trois protégés, l'un après l'autre eſſayerent du commandement lorſque les troupes s'aſſembloient; & tous trois furent révoqués. L'Hiſ-

(*b*) Id. ibid. pag. 598 & ſuiv.

Année 1676.

toire n'a pas daigné conserver leurs noms. Un quatrieme se mit en marche : mais les Janissaires l'ayant bientôt approfondi, le chasserent par leurs mépris & leurs murmures qui se firent entendre jusqu'à Constantinople. Lorsque dans une Nation les Généraux s'arrachent le commandement les uns aux autres, c'est un signe qu'elle n'en a point ou fort peu. Enfin le Serrail se rappella un Bacha oublié, à qui on avoit ôté le commandement, le lendemain d'une victoire ; Mahomet le lui rendit avec ordre de terminer la guerre dans cette derniere & importante campagne. C'étoit *Ibrahim Shaitan*, d'une valeur froide & d'une grande expérience ; un autre Ulisse pour la ruse. Le surnom de *Shaitan*, qui veut dire *Diable*, indiquoit cette derniere qualité. L'Armée Othomane fut longtems à remplir les vuides que les pertes précédentes avoient laissés. Elle ne s'approcha du Niester que vers la fin d'Août, au-dessous de Choczin, où les Tartares joignirent.

Année 1676.

La Pologne, malgré les victoires de Jean, se retrouvoit encore sur le penchant de sa ruine. Elle assembloit trente-huit mille combattans dans la plaine de Glinian, près de Léopol. C'est avec ce petit nombre que Jean marcha contre deux cents mille. La Reine l'accompagna jusqu'à Javarow (*a*), & ce ne fut que pour allarmer sa tendresse ; accouchée depuis peu à Cracovie de Thérese-Cunegonde Sobieska, elle se rétablissoit à peine : sa foiblesse, la fatigue du voyage, & encore plus la vûe des périls qui environnoient son auguste époux, la jetterent dans une maladie mortelle. Le Roi l'aimoit avec passion : une autre épouse eut pourtant la préférence, *la Republique* ; & sans différer il continua sa marche pour la défendre. Rendu à son armée, il attendit les mouvemens de l'ennemi.

Ibrahim, afin de lui donner le change jetta des ponts sur le Nies-

---

(*a*) Lieu de plaisance des Rois de Pologne.

Année 1676. ter, imaginant qu'il viendroit disputer le passage; & alors se portant plus haut, il méditoit de pénétrer par la Pokucie & de couper l'armée Polonoise. Jean ne se flattoit pas de l'empêcher de passer le fleuve: une armée aussi nombreuse le pouvoit, lorsqu'elle le voudroit, en se divisant; mais pour prendre un parti, il voulut s'assurer de celui d'Ibrahim, en restant dans son camp. Ibrahim, après avoir perdu plusieurs jours à l'attendre, rompit ses ponts, traversa la Bucovine pour gagner la Pokucie.

Jean commençant à démêler son ennemi, conçut un dessein dont l'exécution parut impossible à tous ses Généraux, ce fut de porter & de fixer le théâtre de la guerre aux extrêmités de la République, pour en sauver le corps, il décampa; Viecnowiecki commandoit le centre; Jablonowski la droite; Paç la gauche: celui-ci paroissoit enfin sentir tous les ménagemens que le Roi avoit eus pour lui; & les Lithuaniens n'avoient qu'une même volonté avec les Polonois. On devoit

encore recevoir des recrues Lithuaniennes & Polonoises que Radziwil & Potoçki étoient chargés d'amener. Jean mit beaucoup de célérité dans sa marche; & il passa le Niester au grand étonnement d'Ibrahim qui en étoit encore à quelques lieues. Année 1676.

Zurawno, bourgade sans nom, prit une celebrité qui se conservera dans tous les tems. Cette bicoque de Pokucie, au confluent de la Scévits & du Niester, n'est fermée que d'un rempart de terre, sans autre défense. La maison du Seigneur (c'étoit alors comme aujourd'hui un *Sapieha*) est couverte d'un second rempart semblable au premier avec quatre petites plate-formes où l'on met quelques pieces de canon contre les incursions des Tartares. A côté de la Ville en remontant le Niester est une plaine qui s'éloigne du fleuve à une demi-lieue pour faire place à un grand bois de haute-futaye qui est terminé par un marais fort profond. De ce marais sort un gros ruisseau qui, après avoir traversé la plaine entre deux bords très-élevés, se jette dans les

Année 1676. fossés de la Ville pour se perdre dans le Niester. Ce fleuve sur sa rive opposée présente une chaîne de montagnes de plusieurs lieues au-dessus & au-dessous de Zurawno.

L'armée Chrétienne s'étendit dans la plaine entre la Ville & le marais; sa gauche appuyoit à la Ville & à la Scèvits torrent qui, après avoir tout entraîné la veille, est gueable par-tout le lendemain. Elle avoit le marais à sa droite; le bois & le Niester à dos. Il étoit question de fortifier le front; le tems manquoit: les Infideles pouvoient paroître d'un moment à l'autre. Jean, pour établir les travaux de l'Infanterie, passa la Scèvits, chercha l'ennemi, tomba sur l'avant-garde qu'il renversa sur le centre. Mais au moment d'être enveloppé par cette multitude qui couvroit la plaine à plusieurs lieues, il fit sa retraite en bon ordre, repassa la riviere & y arrêta les Infideles un jour entier, tems précieux pour les travaux des retranchemens qu'il trouva foibles. L'Art Militaire dans toute son étendue lui étoit connu. Des Redoutes

& des Fortins détachés, tracés sous ses yeux, formerent une double défense. Ce fut là où il enferma la derniere ressource, & le destin de la Pologne, résolu de périr avec elle, ou de la conserver dans sa gloire. Les Officiers les plus intrépides n'étoient pas sans crainte; parce que le courage ne suffit pas où les forces manquent. *Ne vous ai-je pas sauvés*, leur disoit-il, *au camp de Podhayeç où nous n'étions que vingt-quatre mille, assiégés par cent mille? La Couronne auroit-elle affoibli ma tête?* On espéra contre toute raison d'espérer. Année 1676.

Ibrahim étonné de tant d'audace, s'en rejouissoit. Il étendit son Armée en arc, dont le Niester faisoit la corde; & dans cet espace il enferma le Marais, le bois, l'Armée Polonoise, la Ville & le gros ruisseau qui separoit les deux camps. Ce n'est pas tout: Nuradin Sultan détachant une Armée de l'Armée Turque, passa le fleuve & occupa la chaîne des montagnes qui le borde. Toute communication fut coupée, plus de convois, plus de

Année 1676. secours à espérer pour les Polonois. Quand on se représente trente-huit mille hommes ainsi bloqués par deux cents mille, on croit voir trente-huit mille victimes destinées au glaive, & leur patrie aux chaînes. Et si l'estime se mesure par les difficultés vaincues, quels devoient être ces hommes, & quel étoit leur Roi?

On étoit au 21 Septembre. Le 27 parut décisif. Ibrahim se mit en bataille faisant porter devant lui de grands amas de fascines pour combler le ruisseau qui separoit les deux camps. Jean, au lieu de l'attendre derriere ses lignes, se présenta dans les espaces des Fortins détachés. Cette manœuvre hardie arrêta les Infideles au-delà du ruisseau. Le 29, ils marquerent plus de résolution. Un Corps de Janissaires passa & attaqua les redoutes de la droite. Les Dragons Polonois les défendirent si bien que l'action générale fut encore suspendue.

Jean employoit tout ce que l'Art de la guerre a de plus grand & de plus consommé, & avec une con-

tenance si fiere il crut pouvoir, sans honte, demander la paix, sauf à la rejetter si les conditions étoient trop dures. Bidinski & Koricki furent les Négociateurs. Ils traiterent d'abord avec le Prince Tartare : „ Nous „ venons demander la paix, lui „ dirent-ils, sous votre médiation. „ Voici à quelles conditions nous „ la voulons. Que le Turc nous „ rende les places qu'il nous a en- „ levées, Kaminieck sur-tout, & „ qu'il cesse de proteger la revolte „ des Cosaques „. Année 1676.

Il vous sied bien mal, reprit le Kan, *de prendre un ton si élevé, tandis que vous êtes sous la foudre. Commencez par payer le tribut que la sublime Porte vous a imposé en vous accordant la paix lorsqu'elle pouvoit vous écraser sous le poids de ses Armes; après quoi elle verra quelle place elle peut rendre à ses Tributaires.*

„ Que parlez-vous de tribut, re- „ prit Bidinski, d'un tribut qui „ nous fut imposé dans un tems „ que la Republique se déchiroit „ elle-même sous un Roi foible.

Année 1676.

„ Celui qui nous gouverne aujour-„ d'hui eſt un Prince fort : c'eſt le „ vainqueur de Choczin, vous le „ ſavez ; la République périra avec „ lui avant que d'être Tributaire de „ quelque Puiſſance que ce ſoit. „ C'eſt l'amour de la paix dont vous „ avez beſoin vous-mêmes, qui nous „ appelle ici. Nous n'apportons ni „ des lettres, ni des viſages de ſup-„ plians : mais un courage à l'épreu-„ ve de tout ; & ce fer nous don-„ nera la paix, ſi la négociation „ nous la refuſe „. En diſant ces derniers mots, il avoit tiré ſon ſabre à demi. Ce geſte irrita le Kan. Bidinski étoit courageux, mais étoit-il ſage ?

Le Général Turc attendoit dans ſes pavillons le réſultat de cette conférence. Dès qu'il l'eut appris, il fit ſavoir au Kan qu'il eût à rompre la négociation, & que les Polonois devoient bien plutôt ſonger à demander pardon de leur victoire de Choczin, révolte dont il alloit les punir, qu'à s'en vanter (*a*).

(*a*) Zaluski, tom. 1, p. 565. Lengn. p. 249.

Année 1676.

Les Polonois n'eſpérant plus rien, chercherent des forces dans la vigilance & la gloire. Le 8 Octobre les mit dans un grand danger. Leur droite fut encore attaquée, & pendant le combat, Nuradin paſſa le Nieſter à la nage au-deſſous de l'embouchure de la Scevitz qu'il traverſa également, & vint fondre ſur la gauche. Le centre reſta toujours immobile, obſervant les mouvemens d'Ibrahim, qui attendoit le moment d'une affaire générale. Le moment ne vint pas. Les deux attaques, quoique très-vives, furent ſans ſuccès. Trois mille Infidéles y périrent. Les Tartares repaſſerent le fleuve, & les Turcs le ruiſſeau.

Ibrahim ſentant toute la difficulté de la victoire, voulut mettre plus d'art dans ſes attaques. L'Armée qu'il tenoit bloquée, il l'aſſiégea. Des tranchées furent ouvertes comme devant une Place ; ſept grands Cavaliers élevés avec un travail dont peut-être les Turcs ſeuls ſont capables. On voyoit au milieu des travailleurs les pavillons d'Ibrahim qui les animoit à l'ouvrage. La groſſe

Année 1676. Artillerie fut bien-tôt en batterie : des pieces de quarante-huit livres de balles qui labouroient le Camp Polonois du matin au soir, emportant les hommes & les chevaux. Le Général-Major Gébroski fut pleuré. Il lui resta un Tombeau Militaire à la façon des anciens Romains. Un boulet vint traverser la tente du Roi. On le pria de s'éloigner, ou du moins de souffrir une élevation de terre pour le couvrir. Cette précaution qu'il eût peut-être goûtée dans une autre conjoncture, il la refusa dans celle-ci. Quand le danger est extrême, un Roi doit le partager avec ses Sujets qui sacrifient plus à sa gloire qu'à la leur. Quelques Officiers Généraux qui s'étoient creusé des asyles, reparurent en bonne contenance.

Cependant les tranchées Turques se poussoient avec vigueur, & s'approchoient des retranchemens. Jean ordonna des contre-tranchées, & on vit ici ce qu'on n'avoit pas vu, deux Armées aller l'une à l'autre par-dessous terre. Une bataille eût soulagé les Polonois ; leur situation

devenoit extrême. Les fourages qu'on avoit amassés dans le camp étoient consommés. La forêt adjacente qui pour derniere ressource, fournissoit des feuilles aux chevaux, des feuilles qu'on mêloit avec un peu de grain, ne montroit presque plus que du bois, & ce bois, c'est-à-dire, les branches les plus tendres, servit encore de nourriture. Les hommes n'étoient pas mieux ; du pain donné par la disette, c'est tout ce qui restoit ; & le Roi vivoit comme le Soldat. L'Artillerie obligée de répondre à un feu bien supérieur, épuisoit ses boulets. La poudre même demandoit du ménagement. Celle qu'on amenoit de Dantzic s'étoit arrêtée à Léopol. Si dans les assauts continuels qu'il falloit repousser, les Infideles avoient beaucoup perdu, les Chrétiens avoient perdu bien davantage en proportion de leur petit nombre. Radziwil & Potocki, ces libérateurs qu'on attendoit avec tant d'impatience, avoient marché avec dix mille hommes de troupes fraîches ; mais nul secours, nul convoi n'avoient pu percer. Tout manquoit, Année 1676.

Année 1676. excepté le courage ; & chaque heure pouvoit être fatale (*a*).

La Reine convalescente à Varsovie, entreprit de suspendre la destinée du Roi & du Royaume. Elle assembla les Sénateurs dans son Palais. Elle leur peignit l'affreux état des choses. Tous opinerent pour la convocation de la Pospolite, & le *Primat* la publia par les Universaux : pratique ordinaire en Pologne, lorsque tout est perdu. Au reste, il faut que l'autorité soit une chose bien délicate ; car, aussi-tôt que le Roi apprit ce *Senatus-Consulte* pour le sauver, il se plaignit amerement de ce qu'on avoit blessé la prérogative Royale, qui attribue au Roi seul le pouvoir d'assembler la Pospolite. Dans le fait, il comptoit beaucoup plus sur son courage & celui de ses troupes, que sur les efforts tardifs de cette Noblesse sans discipline.

Ibrahim se croyant assuré de vaincre par la famine, & voulant ménager le sang Musulman, lui députa

(*a*) Zaluski, tom. 1, pag. 611 & suiv.

deux Bachas & vingt-quatre Janissaires qui n'avoient dans leurs mains que de longs bâtons blancs, leurs seules armes, quand ils ne vont point au combat. Les Turcs s'étonnent que les Chrétiens en pleine paix, entrent chez leurs amis l'épée au côté. Les Députés représenterent à Jean, " que le Séraskier étoit Année 1676.
„ parfaitement instruit des extrémi-
„ tés du Camp ; qu'aucun secours
„ n'étoit possible ; qu'un Prince sage
„ devoit se rendre à la loi de la né-
„ cessité ; que le désespoir avoit plus
„ perdu d'Armées, qu'il n'en avoit
„ sauvé ; que le Grand-Seigneur
„ n'aspiroit point à de nouvelles
„ conquêtes en Pologne ; qu'il ne
„ demandoit que l'exécution du
„ Traité de Bouchaz perfidement
„ rompu ; que la Pologne Tribu-
„ taire vivroit désormais tranquille
„ sous sa haute protection, ainsi que
„ les Tartares, les Cosaques, &
„ tant d'autres ; & ils jurerent tous sur
„ leurs barbes & sur leurs moustaches
„ le salut de l'Armée Polonoise,
„ s'offrant à rester en ôtage jusqu'à
„ ce qu'elle eût repassé le Niester,

Année 1676. „ après la signature d'une paix plus „ solide que la premiere. „

Jean répondit, " que si dans le „ Traité on faisoit la moindre men- „ tion du tribut imposé à son pré- „ décesseur, il ne vouloit point de „ paix, & que si le Séraskier avoit „ ordre d'insister sur ce point, il le „ prioit de lui abandonner, au-delà „ du ruisseau, un terrein suffisant „ pour ranger ses troupes en bataille; „ & que pour lors ils décideroient „ les armes à la main. „ Les Députés partirent en lui reprochant tout le sang qui alloit couler.

On peut dire que la fierté du Roi ne convenoit gueres aux extrémités où il se trouvoit. Il fit compter les rations; il n'y en avoit plus que pour quatre jours. Il donna ses ordres à l'entrée de la nuit pour attaquer le lendemain au lever de l'aurore. Il a depuis avoué que jamais il n'avoit senti d'agitations pareilles à celles de cette nuit. Il se représentoit que c'étoit lui qui avoit rejetté la République dans cette guerre; que c'étoit lui qui avoit tracé le plan de la campagne contre l'avis des Généraux;

que toutes ses victoires précédentes étoient inutiles, s'il manquoit celle-ci; qu'il falloit ou être détruit par la faim, ou passer sur le ventre à plus de cent quatre-vingt mille hommes avec trente & quelques mille; & qu'enfin, au lieu de continuer à être le Héros de son pays, il alloit peut-être en devenir le destructeur. Mais lorsqu'il pensoit que pour sauver l'Armée, il falloit revenir à l'infame Traité de Boudchaz, son ame s'affermissoit dans la résolution de tout risquer. Année 1676.

Que celui qui ne connoît pas le pouvoir du courage & les jeux de la fortune apprenne à espérer. Jean fut extrêmement surpris de revoir, avant le point du jour, les deux Bachas qui l'avoient harangué la veille. La scène avoit changé pendant la nuit par un concours d'événemens inattendus.

Les Janissaires, dès le commencement de la campagne avoient murmuré de ne pas voir le Sultan, ou du moins le Vizir à leur tête. " Ils „ s'abandonnent aux plaisirs, di- „ soient-ils, tandis que nous souf-

Année 1676. „ frons pour eux ; on nous donne „ un ſimple Séraskier pour nous „ commander, comme ſi nous n'é- „ tions pas dignes de combattre ſous „ les yeux de notre Empereur, nous „ qui avons fondé l'Empire. „ Les marches forcées qu'ils avoient faites pour envelopper les Polonois, les travaux continuels, ſans en venir à une action déciſive, tout cela redoubloit les murmures, & la ſédition étoit au point d'éclater (*a*).

Les Tartares qui ſe voyoient retenus aux frontieres de la République, au lieu d'aller butiner dans ſon ſein, ne faiſoient plus que de foibles efforts. Ils regardoient la Pologne comme leur magaſin général, & ils ne ſouhaitoient pas qu'elle devînt une Province Turque, parce qu'alors il auroit fallu la reſpecter. Jean n'ignoroit pas leur diſpoſition; & pour diminuer encore leurs foibles efforts, n'ayant preſque plus de poudre, il combattoit avec de l'or. Il en avoit fait paſſer à leur Chef; & afin de donner de l'inquiétude à Ibrahim,

(*a*) Cantémir, tom. 2, pag. 72.

il avoit eu ſoin de le publier. Le Kan n'en convenoit pas; mais le ſoupçon reſtoit. Année 1676.

Pour ſurcroît d'inquiétudes, Ibrahim venoit d'apprendre que les Puiſſances Chrétiennes envoyoient des Ambaſſadeurs pour traiter de la paix, ou pour entrer dans la guerre. Déjà celui de France, le Marquis de Béthune, & celui d'Angleterre, Milord Hide (*a*), étoient arrivés à Léopol, & demandoient des paſſeports au Général Turc pour le Camp du Roi.

Une autre nouvelle l'embarraſſoit encore plus. Une Armée Moſcovite étoit en marche pour déboucher dans l'Ukraine, & délivrer la Pologne; c'étoit le fruit d'une négociation ſecrette de Jean. Enfin la ſaiſon qui s'avançoit, (on étoit au 28 Octobre, le trentiéme jour du

(*a*) Il étoit Beau-Frere de Jacques II par la premiere femme de ce Prince. Il envoya un Trompette avec ſix Valaques & un Interprête. Toutes ces têtes furent coupées par les Tartares qui connoiſſent peu le droit des Gens.

Année 1676. blocus,) les pluies qui tomboient depuis quelque temps, la longue retraite au-delà du Danube, les vivres qui pouvoient enfin manquer à une si grande multitude; toutes ces considérations déterminoient Ibrahim à prêter une oreille plus favorable à la paix; & il le faisoit savoir à Jean.

Ibrahim avoit des pouvoirs fort étendus, avec un ordre précis de terminer cette longue guerre le plus avantageusement qu'il pourroit. Il n'insista plus sur le tribut; mais il dicta, ou peu s'en fallut, les autres conditions. Il exigea d'abord que la Pologne fît alliance avec les Tartares contre les Moscovites qui marchoient à sa délivrance. Cette demande fut rejettée avec horreur, comme injuste & flétrissante. On fut au moment de reprendre les armes. Ibrahim, après s'être emporté contre la délicatesse d'un ennemi à qui il croyoit faire grace, se calma, & revint à des conditions plus supportables qui furent acceptées.

Année 1676.

I.

L'Ukraine avoit allumé la premiere étincelle de la guerre. La Porte en abandonnoit les deux tiers à la Pologne, & l'autre tiers aux Cosaques qui continueroient à vivre sous la protection du Grand-Seigneur. Par cet arrangement, le Turc conservoit un pied dans l'Ukraine, & une entrée dans la Pologne pour les circonstances qui pourroient naître.

II.

La Podolie, cette autre clef de la Pologne, avoit été cédée au Turc par le malheureux Michel; il en rendoit une partie aux Polonois. Il gardoit les meilleures Places, *Jaslowiecz*, *Kaminieck* : Kaminieck sur-tout. Sans la conservation de cette Forteresse, Ibrahim n'auroit pas signé la paix.

III.

Des Hordes de Tartares s'étoient établies en Lithuanie; apparemment

Année 1676. qu'elles se lassoient de la domination Polonoise Il fut convenu qu'il leur seroit libre de retourner sous la protection de l'Empire Othoman. La Lithuanie y perdit des Guerriers & des Colons.

I V.

Il fut arrêté que les Captifs, [car on ne connoît point le nom de prisonniers de guerre entre les Turcs & les Polonois] seroient rendus de part & d'autre.

V.

Comme la Porte met ordinairement du faste dans ses Traités, la Pologne s'obligeoit à lui envoyer une grande Ambassade, & à faire partir, en attendant, avac Ibrahim même, un Envoyé comme précurseur. Ce fut André *Modrzewski*, Echanson de Siradie. Ibrahim demanda si par sa taille, son air & son port, il étoit digne de paroître devant le Grand-Seigneur. Il voulut le voir, il en fut content.

Il ne faut pas s'étonner de cette délicatesse Turque. Tous les enfans

qu'on éleve au Serrail pour représenter dans les Charges publiques, sont bien faits & de bonne mine. Ils ne doivent avoir aucun défaut naturel. Point de Cours mieux composées pour l'extérieur. Ler Turcs disent qu'il est impossible qu'une vilaine ame habite dans un beau corps. Année 1676.

Un dernier article fut vivement contesté. Le Grec *Payanotos*, cet autre Ulysse qui avoit contribué par une ruse à la prise de Candie en 1669 avoit obtenu de Cuprogli que l'Eglise Grecque Schismatique auroit désormais la garde de tous les Lieux Saints, malgré l'opposition des Religieux du Rit Latin. Le Divan avoit décidé que l'Eglise Grecque ayant compté Jérusalem dans son district, avant le temps des Croisades, sa prétention étoit juste. Jean exigeoit que les Lieux Saints fussent remis aux Latins Orthodoxes : *Que vous importe*, disoit Ibrahim, *pourvu que vous y veniez adorer votre prétendu Dieu ; nous ne vous en empêchons point ; & ces Grecs enfin ne sont-ils pas Chrétiens comme vous* ? Il ne vou-

Année 1676.

loit pas entendre que le Dieu, dont ils gardoient les monumens, les rejettoit. Cependant il ne crut pas que cette difficulté dût éloigner la paix qui fut signée le 27 Octobre.

Ibrahim n'avoit point fait tout ce qu'il pouvoit avec tant de forces. Jean étoit allé bien au-delà des siennes. Lorsqu'il passa le Niester pour arrêter deux grandes Armées aux frontieres, toute l'Europe l'accusa de témérité, & le crut perdu. Les Héros se jugent mieux entr'eux. Le grand Condé l'admira & le félicita par lettres.

Mais quand on réfléchit sur la cause d'une guerre si longue, qui est-ce qui osera louer la sévérité ? Les Cosaques s'étoient plaints, on ne les écouta pas ; ils se révolterent. On eût pu les ramener par la justice & la bonté. La rigueur jette leurs Maîtres dans une guerre de trente-huit ans. Le Turc s'en mêle; & chaque campagne ouvre le tombeau de la Pologne. La catastrophe arrive ; & on déplore également le pouvoir des Princes & le malheur des peuples. Quatre campagnes avoient coûté

Année 1676.

coûté à Mahomet plus de deux cens mille Soldats, & des sommes qui auroient suffi pour soulager des millions de malheureux. De tant de dépenses en hommes & en argent, que lui restoit-il ? Quelques Places dans la Podolie & dans l'Ukraine, qu'il n'étoit pas sûr de conserver long-temps.

La Pologne qui de son côté avoit souffert tant de ravages, d'incendies, de dépopulation, & d'horreurs, se crut suffisamment dédommagée en se délivrant du tribut ignominieux que Mahomet lui avoit imposé.

Jean couronné de gloire parut l'obscurcir aux yeux de la fierté républicaine. Elle avoit reproché au foible Michel d'avoir accepté l'*Ordre de la Toison*. On apportoit à Jean celui du *Saint-Esprit*. Il le reçut à Zolkiew des mains du Marquis de Bethune, beau-frere de la Reine. " C'étoit, disoit-on, s'humilier sous la France que d'en „ prendre les livrées : „ indécence d'autant plus grande que la France

Année 1676. avoit constamment refusé aux Rois de Pologne le titre de *Majesté* ; & à lui *Jean* nommément, lorsqu'en 1674 il l'avoit fait solliciter par son Ambassadeur, André Chrysostôme Zaluski (*a*). Ce titre de *Majesté* dont Trajan ne se crut pas digne, & que autrefois le Christianisme ne donnoit qu'à Dieu, peu de Rois le méritoient plus que *Jean Sobieski* ; & Louis XIV, qui le lui refusoit, avoit donné en 1655 le titre de *frere* à l'usurpateur *Cromwel* dans ses lettres. La Reine savoit tout cela; mais plus Françoise alors que Polonoise, elle avoit engagé son époux à donner à la France cette marque de considération, sans consulter la Pologne.

Année 1677. La République en marqua son ressentiment, lorsque dans l'assemblée des Etats-Généraux, il fut question de ratifier la paix de Zurawno. On n'avoit rien à reprocher au Roi sur ce traité : mais on vou-

(*a*) Zaluski, tom. 1, pag. 515.

loit le mortifier : la foiblesse des objections marquoit assez la disposition des esprits. L'Empereur qui gagnoit beaucoup lorsque la Pologne occupoit le Turc, en s'épuisant, travailloit par ses Emissaires & son argent à brouiller encore plus. Jean surmonta tout, & il fit partir la grande Ambassade qu'Ibrahim avoit exigée. Le Palatin de Culm étoit à la tête. Arrivé à *Daud-Pacha*, lieu de plaisance des Sultans à un mille de Constantinople, il crut augmenter la dignité de la République en exigeant un honneur qui jamais ne fut accordé, d'être reçu par le Visir à la porte même de la Ville. Année 1677.

La réponse de Kara-Mustapha, le plus haut des Visirs, fut que si l'Ambassadeur se trouvoit bien à Daud-Pacha, il pouvoit y rester jusqu'à nouvel ordre. Il y resta en effet observé rigidement; mais quand on parla au Visir des provisions qu'il demandoit pour un cortége de sept cens Polonois, le Visir lui fit dire que « s'il étoit venu pour prendre „ Constantinople, il avoit trop peu

Année 1677.

„ de monde ; & que ſi ce n'étoit „ que pour repréſenter il en avoit „ trop ; qu'au reſte il étoit auſſi aiſé „ au Grand-Seigneur de fournir des „ tables à ſept cens Polonois, que „ d'en nourrir ſept mille qui ra- „ moient ſur ſes Galeres „ (*a*).

Il ne falloit qu'un pareil incident pour rejetter les deux Nations dans la guerre : tant l'effuſion du ſang humain coute peu aux Maîtres du monde ! Mais le Roi de Pologne inſtruit du démêlé, & ne croyant pas qu'il fût de la dignité de ſa Couronne de ſoutenir les torts de ſon Ambaſſadeur, lui envoya ordre de faire ſon entrée, ſans s'obſtiner à une demande inſolite. Il obéit ; mais voulant toujours être extraordinaire, il fit mettre à ſes chevaux des fers d'argent, qui ne tenant qu'à deux cloux ſe perdoient dans la marche. Un Ambaſſadeur de France en fit autant à Rome : tous deux également condamnables ; c'eſt tou-

(*a*) Cantémir, tom. 2, pag. 73.

Année 1677.

jours le Peuple qui paye ces magnifiques extravagances. On porta un de ces fers au Viſir, qui dit : *Cet Infidele a des fers d'argent, mais il a une tête de plomb ; puiſqu'envoyé par une pauvre République, il ne ſait pas employer l'argent utilement* (*a*).

L'Ambaſſadeur fut encore au moment de tout ſuſpendre lorſque deux *Capuji-Bachis* le prenant ſous les bras pour le conduire au Trône du Grand-Seigneur, l'avertirent de quitter ſon épée : telle eſt la Loi de la Porte à l'égard de tous les Ambaſſadeurs ; & ce fut une néceſſité d'y ſouſcrire. Ce qu'il fit de mieux, ce fut, en délivrant la ratification de la République, d'exiger deux articles qui furent ajoutés au Traité de Zurawno : les voici.

Nous commandons, dit le Sultan, à nos Armées des Tartares de Crimée & du Budziac, aux Coſaques & aux Tranſylvains, de s'abſtenir

(*a*) Id. ibid. pag. 74.

Année 1677. dès ce jour, & pour toujours, d'entrer en Pologne ſans nos ordres, & nous leur défendons d'y commettre aucun pillage ou autre hoſtilité quelconque; & s'il arrive que de leur part il ait été fait bréche à cette paix, ceux qui auront reçu quelques dommages en recevront reſtitution ſur les preuves qui en ſeront produites.

Nous promettons ſur notre parole Impériale & notre ſerment, & proteſtons devant Dieu, Créateur du Ciel & de la Terre, & par les miracles de Mahomet le Grand Prophete, le Soleil des deux âges ſur qui repoſe la gloire de la Majeſté divine, que nous ne tranſgreſſerons aucun de ces articles, & ne les embarraſſerons point de difficultés ou équivoques : mais plutôt que cette paix & union accomplie & confirmée ſera durable auſſi long-tems que notre glorieux Empire, bien entendu que le Roi de Pologne, ſes Palatins & ſes Généraux n'y apporteront aucun obſtacle, & ne feront rien de contraire aux droits de cette

paix & amitié, & l'honoreront ſelon ſa juſte valeur. Puiſſent les habitans de Pologne en jouir dans toute ſon étendue, à l'ombre de notre protection. Année 1677.

Tout fut enfin conſommé : on avoit paſſé ſix mois à convenir du cérémonial de l'Ambaſſade. On n'avoit employé que trois jours ſur un champ de bataille à pacifier les deux Nations.

Fin du quatriéme Livre & du Tome premier.

Os s g 18 Febr

Hist. Polon
6. spec

